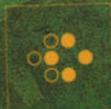


L'épreuve du passeur

Leslie Kaplan

Roman



P.O.L



L'épreuve du passeur

DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS - L'USINE (HACHETTE/P.O.L, 1982, réédition
P.O.L, 1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

LE PONT DE BROOKLYN (P.O.L, 1987)

Traduction

TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL, de Wal-
lace Stevens, texte français établi en collaboration avec
Claude Régy (Actes Sud/Papiers, 1988)

Leslie Kaplan

L'épreuve du passeur

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN 2-86744-134-X

Pour Naruna

Le fleuve, ses reflets gris et bleus, son mouvement large. Un pont. Les péniches lourdes et noires poussées par le fleuve. Les berges, quelques grues, déjà des sableries, les grands cônes surélevés qui tournent et qui malaxent, qui mélangent. Ciel clair, activité humaine, le jour simple et ouvert, et, en même temps, les courbes silencieuses des pentes de sable, leur présence passive et fluide, glissante comme un rappel.

Le long du quai, des entrepôts, les vitres et les tôles. Poubelles et tas. Un immeuble de bureaux, des restaurants, des cafés, le va-et-vient automobile. A cause des grands arbres en bordure, on peut imaginer un moment une route nationale bien loin de la ville, les maisons et les champs qui défilent, irréels et protégés. Mais le métro aérien passe, il prend le pont et le ciel, il découpe et limite, on est ici et pas ailleurs, entre ses grands vieux piliers

élégants et massifs, au milieu de son roulement. Sur les murs, des affiches, les images les plus actuelles. Nourritures diverses, sourires rouges, scènes de films.

Le café de l'angle a été repeint. A la caisse, Suzanne, belle et un peu vieille. Elle rêve, elle pense à Sébastien. Sébastien est un client du café, il vient déjeuner tous les jours. Il lui avait écrit un petit mot. « Chère Madame Bovary, Sébastien avait écrit sur le dos de l'addition, voulez-vous venir jouer avec moi ce soir ? Ça ne pourra pas être pire qu'autre chose. »

Suzanne n'avait pas vraiment compris mais elle y était allée.

Vers le milieu, Sébastien avait remarqué en souriant :

— Nous nous ennuyons bien.

C'était vrai. Poses et positions. Tout cet effort, en somme.

Suzanne avait été déçue. Maintenant elle se demande si Sébastien n'a pas fait exprès.

— Ah, Madame Suzanne, c'est la voix d'Anaïs, je parie que vous êtes encore en train de rêver.

— Et alors, dit Suzanne calmement en se tournant vers Anaïs.

Elles sont seules dans le grand café. C'est l'après-midi, une heure creuse.

— Et toi, elle ajoute gentiment, maternelle, tu ne rêves pas ?

— Moi, dit Anaïs, elle se rapproche avec son verre, c'est un verre de ricard, moi, elle répète, en appuyant ses coudes sur le comptoir.

Suzanne comme toujours la regarde avec, malgré tout, une pointe d'agacement. C'est une petite maigre, hirsute et maquillée, très jolie.

Anaïs se dévisage dans la glace au-dessus du comptoir, après elle dit :

— Je fais mes passes et ça me suffit.

Suzanne hausse les épaules. Elle n'aimera jamais, ah non, cette façon de parler. Mais Anaïs l'attendrit.

Anaïs le sent, bien sûr, et s'énerve.

— D'ailleurs, elle ajoute, tous ces types parlent trop. Moi, elle se redresse, je ne crois pas aux mots.

Suzanne ne dit rien. Anaïs fait un tour sur elle-même et va mettre une musique au juke-box.

La musique est rapide, déterminée, elle occupe l'espace et le façonne. Tout glisse et devient un décor, c'est agréable et sans profondeur, une distance. Suzanne et Anaïs se regardent en souriant, d'un coup vagues, réconciliées. Suzanne descend de son tabouret, elle prend la main d'Anaïs et toutes les deux font quelques pas de danse, déhanchées et vives. Battements de mains, jeux de coudes, genoux et pointes, les zigzags. Elles se regardent dans les grandes glaces défraîchies, elles dansent devant les baies vitrées, le soleil entre, bien vigoureux, il les enveloppe, il les tient. C'est une lumière de ville l'après-midi, forte et claire, et momentanée, un éclat brusque par-dessus le fleuve. Tout en dansant et en riant Suzanne ouvre la porte, la lumière entre plus fort encore, et le bruit du métro aérien, et le mouvement du ciel, sa tranquillité, son urgence.

Suzanne s'arrête avant la fin de la musique, elle est un peu essoufflée. Anaïs continue.

Suzanne verse un autre ricard à Anaïs et se prend une bière. Elle s'assoit à une table.

— A la tienne.

Anaïs lève son verre dans le rythme. Quand la musique s'arrête elle s'étire et elle aussi s'assoit.

Le café est grand, il prend tout l'angle, un côté donne sur le quai, l'autre sur le métro aérien. Matières nobles, bois et zinc, restes de cuir, les couleurs enfantines

rouge et or, et maintenant, le plastique noir. Un café, une vieille maison, ses verres et sa vaisselle, ses torchons et ses habitudes, ce quelque chose de provincial comme toujours la famille, et pourtant, on est sur la rue, c'est perméable et disponible, passage, accueil. Les lois subtiles de l'hospitalité.

Une illusion, en un sens, une gloire. La gloire du café.

Rôle du ricard, bien sûr. Présence et parenthèse. On tourne.

Dehors, c'est dehors. La ville, comment la prendre ? Personne ne peut, elle n'appartient à personne. Le métro aérien passe, et Anaïs, assise les lèvres dans son ricard, pense à un film, un remake. Souvenir de King-Kong, un singe géant, amoureux et destructeur, qui arrache les rails. Anaïs s'engouffre dans l'image.

Au bout de la rue, sur le même trottoir que le café, il y a une usine minuscule, une poussière, presque rien. Il y a plusieurs autres petites usines dans le quartier, et une manufacture ancienne, très grande, désaffectée, transformée en théâtre.

Bureaux empilés, assez sales, comme il convient dans un quartier périphérique, et le fleuve, l'eau changeante, facilement verte. Au-dessus le ciel paradoxal, nuages et fumées. Les deux femmes sont assises, silencieuses, le cœur encore battant. Autour d'elles on peut sentir l'espace ancien et profond de la ville, et le temps actuel, si précaire, léger, les minutes et les jours, et dans cet écartèlement, les destins des hommes, comment ils se croisent, comment ils s'y prennent pour se rencontrer, oui, les croisements, tous les croisements du monde, de ce vieux monde moderne, libre et large et sans repères, et dans lequel, même en résistant, on s'enfoncé, on risque de s'enfoncer.

— Écoute, dit Suzanne, tu exagères.

— Pourquoi, dit Anaïs. Je dis les choses, c'est tout.

— Tu ne devrais pas, dit Suzanne. C'est décourageant.

Elle insiste. Elle baisse le menton plusieurs fois pour souligner.

— Bof, dit Anaïs.

Un vieux monsieur entre, dit Bonsoir Suzanne, et se met au comptoir avec son journal. C'est la sortie des bureaux.

Le café se remplit rapidement. Plaisanteries, brouhaha. Ricards et bières, menthes à l'eau.

— Bonsoir tout le monde. C'est Serge. Jean n'est pas là ?

— Pas encore, dit Suzanne. Elle fait un sourire à Serge.

Serge est un jeune. Il travaille dans la petite usine à côté, c'est le seul homme à part le contremaître. Il est tourneur, et, à l'occasion, coursier. On le voit à sa mobylette, un vieil engin gris avec un grand panier-plateau adapté.

Serge s'installe à côté d'Anaïs et demande un ricard.

Anaïs le regarde droit dans les yeux et met une main sur son épaule. Elle marque une distance et l'attire en même temps.

Serge rigole. Il dit :

— Tu es en beauté.

Anaïs hausse les épaules. Ensuite elle dit, en montrant Suzanne, l'englobant dans un geste circulaire :

— On a dansé. C'était bien.

Serge sourit des yeux.

Un séducteur, Serge. Une façon de s'étaler sur sa chaise, les jambes écartées, offert et alerte. Oui, un séducteur, sans doute. Quand il a le temps. Parce qu'en réalité, c'est un homme pressé. Pressé de quoi, on ne sait pas

bien, mais pressé.

Agité, rempli, au bord de l'explosion.

Il aime Jean comme Jean l'aime. Ils partagent tout, projets et discussions, l'argent bien sûr, parfois une femme.

Ils le savent, s'en amusent. Ils vont, ensemble.

Des différences, tout de même. Jean s'occupe de l'Atelier.

— Tu fous rien, fainéant, lui dit Serge. Jean rit, hausse les épaules. Et Serge le voit, occupé du matin au soir et du soir au matin, tous les jours de la semaine.

Jean est plus vieux. Deux, trois ans peut-être. De toute façon, plus vieux.

— Tu comprends rien aux jeunes, t'es largué, lui dit Serge.

Mais non. Jean les attire, les jeunes, à l'Atelier. Spectacles, activités, soirées de réflexion.

Très actif, Jean, très efficace.

— C'est parce que je suis comme eux, dit Jean. Pas un intellectuel, moi.

C'est vrai, bien sûr. Un autodidacte, brillant, énergique. Il se débrouille bien.

Parfois Serge arrive à prendre son après-midi, et ils partent tous les deux sur la moto de Jean, ils quittent la ville et partent loin en forêt, ils font une virée, emmènent des bières et du saucisson, se crévent un bon coup dans les arbres et les rochers et reviennent très tard, épuisés et jubilants.

Ils discutent sans arrêt.

Les films, la musique. La vie.

Et ils ont un grand projet, qu'ils convoquent rarement, mais qui est là. L'Atelier prendra de l'extension, Serge quittera son usine, il viendra travailler avec Jean, et à eux deux...

Au fond, Jean est toujours de nouveau impressionné par Serge, par une rage qu'il y a chez lui et qui peut être tellement proche, c'est un fait, de la vérité.

Jean, lui, est gentil. Tout le monde le dit, Jean est gentil. Il est attentif, il écoute. Du haut de sa grande taille, dans sa chemise à carreaux et ses jeans, penché vers son interlocuteur, il aime bien écouter. Il parle beaucoup, aussi, mais ça ne l'empêche pas d'écouter.

Il est curieux. Tout le passionne. Il aime connaître.

N'importe quoi, un livre ou une région, une coutume, une œuvre d'art. Goût du détail, de l'anecdote.

Il se promène dans la rue, il lèche les vitrines, il regarde les étalages. Les fruits et les légumes, par exemple, il adore. Il palpe, il touche. Une féminité, peut-être, ou alors une envie de revivre son enfance.

Il parle, il raconte. Il fait des théories, aussi, sans arrêt.

Quand il raconte ses histoires, ou quand il construit ses théories, il agace Serge. Quel bavard, dit Serge. Quel baratin. Arrête.

Serge est brutal avec Jean, négatif, mais il l'aime, voilà. Il l'aime, il le bouscule.

— Salut. C'est Jean.

Son sourire.

Et son allure, plaisante, excentrique, tout en longueur. Grands yeux, grand nez, grande bouche. De l'expression. Il fume trop.

Aujourd'hui il a un imperméable vert, long et cintré à la taille.

Suzanne l'aime aussi, et Anaïs, à sa façon.

Parfois elles en parlent. Mais Anaïs dit qu'elle se méfie. Pourquoi, demande Suzanne. Comme ça, dit Anaïs.

Donc, Jean. Il est là.

Serge l'a regardé entrer. Il ne bouge pas mais il lui fait un signe de la main.

Dès qu'il arrive, Jean est entouré. Un jeune s'accroche à lui. Une affaire urgente.

Jean écoute en souriant, il a salué Serge de loin. Tout en écoutant le jeune, il regarde autour de lui, le café, les gens. Il évalue l'ambiance.

Elle est bonne.

Début de soirée, après le travail. Des enfants rentrent de l'école, manches courtes et cartables. Ce moment si agréable où le ciel s'adoucit et se disperse, où il y a dans l'air l'idée de la détente à venir, mais où l'activité de la journée plane encore, donnant une intensité aux choses, insistant, pressant.

C'est le printemps, appel du vert. Une effervescence. Arbres gonflés, cafés bien pleins, et quand le soleil commencera à descendre, il laissera derrière lui une lumière presque trop vaste, précise et multiple comme une parole.

Les femmes, belles et inquiètes.

— Ah, dit Jean en s'étirant, il fait bon.

Le jeune le regarde en souriant. Il l'aime bien, il aime bien que Jean dise comme ça, Il fait bon, exprime son plaisir, étire et rende présent son corps. Une autorisation, en quelque sorte.

La rue, les gens qui rentrent. Mouvement devant le métro. Un vieux avec les cheveux blancs coupés en brosse, le regard dur. Une mère avec deux enfants, pendus de chaque côté. Elle avance en prenant son temps, une mère lente.

Un homme et une femme très très maigres. A cause de cette maigreur on se demande comment ils font l'amour, oui, on se le demande.

Certaines personnes semblent vraiment folles. Il y a

un hôpital, pas loin, avec des sorties fréquentes, et malgré le malheur, bien sûr, de telles vies, il arrive à Jean, c'est difficile à dire mais c'est ainsi, il arrive à Jean d'éprouver ces passages comme une dimension supplémentaire, une chose donnée par la ville, offerte. Côtayer la folie.

Le ciel, à travers les grandes vitres, continue à se défaire. Le métro a pris une couleur plus sombre, bleutée. Dans la rue, une teinte diffuse, métallique.

Jean soupire, d'aise.

Il aime le quartier.

— On va y penser, dit ensuite Jean en regardant le jeune. C'est intéressant, ton idée.

Dans ce quartier mélangé il y a des jeunes qui travaillent déjà, et d'autres encore lycéens. Jean a mis sur pied son Atelier, il le fait tourner, il obtient des subventions, jamais assez, il se bagarre. A l'Atelier, il y a toutes sortes d'activités, du dessin, de la photo, Jean s'y connaît, de la musique, accueil de groupes rock, une projection de film tous les mardis, et une fois par mois une soirée de discussion sur un sujet d'actualité. Jean veut qu'on s'intéresse à tout, au nouveau, à l'ancien, et pourtant, même si parfois il peut donner cette impression, il ne cherche pas à accumuler des connaissances. La culture en tant que telle, il ne la méprise pas, loin de là, mais l'important pour lui est ailleurs. Comprendre, dit souvent Jean avec une certaine emphase, c'est se sentir vivant. Il dit aussi qu'il ne faut pas être impatient.

Il a, comme il le formule, une théorie de la patience.

— On a dit, Jean aime les citations, parfois il en abuse, on a dit qu'il y a deux péchés capitaux, l'impatience et la négligence. Les hommes ont été chassés du paradis à cause de leur impatience, ils n'y rentrent pas à cause de leur négligence. Mais peut-être la négligence se ramène-t-elle à l'impatience, ils ont été chassés à cause de

leur impatience, à cause de leur impatience ils ne rentrent pas, et alors il y a en fait un seul péché, l'impatience.

Il faut prendre le monde de biais, dit encore Jean. La ligne droite, c'est une idée.

Serge n'est pas d'accord là-dessus, pas du tout. L'impatience lui semblerait plutôt une vertu.

— Tu confonds avec la passion, lui dit Jean.

Serge secoue la tête. Et, dit Serge, pourquoi faire des détours ? Si on voit le but, il faut y aller, dit Serge. Directement.

Maintenant Jean donne une tape sur l'épaule du jeune et va rejoindre Serge.

Le café est rempli, bruyant. Anaïs a une petite cour autour d'elle mais c'est plutôt un moment gratuit, ludique.

Les musiques se succèdent au juke-box.

Le printemps, sa pression. L'air frais du soir. Les portes ouvertes, l'odeur souple du métro.

Le quartier. Comment on le perçoit à partir du café, une circulation hétérogène et variée, et pourtant, un tout. Il y a des femmes, des jeunes filles. Les jeunes filles boivent des jus de fruits, des eaux minérales. Aucune, apparemment, n'est gênée par Anaïs. Pourquoi ? Sans doute parce qu'Anaïs affiche une telle ironie, et surtout à l'égard des hommes. De toute façon, elle a son coin, elle est séparée.

Sébastien arrive. Il est brun, un peu lourd, avec une petite moustache. Il travaille dans une imprimerie.

Il dit bonsoir à Suzanne et, rapide, lui prend la main, lui baise. Suzanne est à moitié contente.

Après Sébastien va s'installer à côté de Jean et de Serge. Il a demandé un demi et il le boit lentement, le dos au comptoir, regardant la salle, attentif et désinvolte.

Qu'est-ce qu'il veut, Sébastien, de la vie ? On ne sait

pas, mais Sébastien, son allure entière, suscite cette question, la provoque. Peut-être à cause de cet ennui total, continu, qu'il manifeste, et qui, en même temps, c'est certain, peut toujours avoir ses raisons.

Suzanne, de loin, le regarde et se déprime.

Jean ne l'aime pas, mais parfois le consulte. Sébastien se tient au courant de tout.

Le café, les habitués. Sébastien les détaille et peut-être les voit, et Jean aussi les voit, tout en buvant et en parlant. Et Serge ? Serge est dans sa discussion, il ne voit rien, seulement Jean.

Tout à côté d'eux, au comptoir, un groupe de cinq magasiniers. Ils ne viennent pas tous de la même usine, mais tous les soirs, ils se regroupent. Les magasiniers. Deux d'entre eux ont gardé leur blouse, une blouse trois-quart, marron. Ils ont une allure semblable, petits, et gros, épais, l'air endormi. Corps de bébé, avec des plis, des bouts qui pendent, qui traînent. Discussion assez pauvre, il faut le dire, mais toujours une anecdote, une chose arrivée à l'un ou à l'autre, reprise et commentée et qui justifie, en fin de compte, la couleur différente des jours. Ils habitent tous très loin, trajets invraisemblables, métros, autobus, changements. Ils ne se plaignent jamais de la fatigue, d'ailleurs ils ne se plaignent jamais. Ils se déplacent, lourds et sereins. Plusieurs habitent avec une mère, une parente âgée. L'un d'eux a un chien. Jean les trouve touchants. Il a dit une fois à Serge, sans y mettre une quelconque méchanceté, qu'il pensait toujours, quand il les voyait, à un soubassement, un sous-sol, un espace qu'on ne remarque pas, sans aucune brillance, mais qui est là, simplement, et qui est indispensable. Serge, qui les méprise, a rit énormément, presque trop, et depuis il n'en parle que collectivement, il les appelle le

Sous-sol. Tiens, voilà le Sous-sol, le Sous-sol m'a dit.

A l'autre bout du comptoir, debout, parlant très fort, des filles de la petite usine où travaille Serge. Elles sont très jeunes, jeans serrés et pulls moulants, elles s'agitent beaucoup, elles crient, elles ne veulent pas encore prendre le métro. D'autres, plus ridées, sont venues rapidement boire leur kir et sont déjà parties. De temps en temps l'une des filles s'approche de Serge ou de Jean, leur fait une plaisanterie, repart en pouffant. Jean rigole, Serge sourit.

— Ah, c'est le printemps, les filles, leur dit Jean.

Deux ou trois qui habitent le quartier, viendront à l'Atelier le soir.

Sébastien les regarde, les évalue. Il est un homme à femmes, tout le monde le sait, sans qu'il ne dise jamais rien, d'ailleurs. Discret, élégant. Parfois un geste, une allusion. Mais il crée une image.

Les filles, elles, le traitent de vieux. "Papa" disent certaines. Ça n'empêche rien, bien sûr.

D'autres clients sont assis, avec ou sans journal. Monsieur André est là, en train de boire un café décaféiné. Il n'a pas plus de trente-cinq ans mais peut-être parce qu'il est sous-chef de bureau aux PTT, tout le monde l'appelle Monsieur André. Lui aussi ira à l'Atelier ce soir, Jean lui a dit qu'il y aurait un film formidable. Marié, Monsieur André, deux jolis enfants, il a leur photo dans son portefeuille, mais il traîne, toujours, le soir. Il regrette sa vie de célibataire.

Pas pour les aventures, il le précise toujours. Pour la liberté, le temps. Pour le temps libre.

En fait, on le remarque, Monsieur André vit sous le signe du regret. Son métier ne le satisfait pas non plus.

— Alors, lui dit Jean, tu n'as qu'à changer. Fais autre chose. Trouve.

— Oui, dit Monsieur André. Et en souriant, parce que le regret ne le rend nullement triste, il analyse pourquoi c'est si difficile de changer, la situation, les conditions, il analyse son caractère aussi, ses habitudes. Il s'introspecte, beaucoup, avec soin, même avec rigueur.

Il voit clairement ses fautes, ses faiblesses.

Évidemment, quand il se lance ainsi, ce qui est fréquent, Jean hausse les épaules.

— Bon, dit Jean, d'accord. Passons.

Par contre, Monsieur André rend Serge violent, grossier. On n'a pas le droit d'être si emmerdant, dit Serge.

— Pas le droit ? dit Jean en riant.

— Mais c'est vrai, dit Serge, si tu écoutes un type pareil cinq minutes, tu tombes d'ennui.

— Exact, dit Sébastien les fois où il entend cette discussion, qui, elle aussi, est récurrente, et moi, ajoute Sébastien avec un soupir de dérision, j'en connais un bout, à l'ennui.

Parfois Jean essaye de soutenir que puisque ça existe, ça ne peut pas être complètement ennuyeux, mais Serge devient rouge de rage, et il laisse tomber.

Oui, il y a là une différence sérieuse entre Jean et Serge. Jean ne rejette rien. Les magasiniers, leur épaisseur débile, Jean ne les rejette pas, pas plus que Monsieur André, ou une fille insupportable, trop collante.

C'est comme si Jean avait la place en lui pour tout accueillir. Pour lui, c'est comme ça, et il affirme que ça doit l'être, il en fait une règle, une attitude générale. Il faut être capable, dit Jean, de s'intéresser à tout.

Serge dit, Non. Il ne peut pas.

— J'ai pas le temps, dit Serge. Et, les jours de grand énervement, parce qu'autrement, comme il dit, il n'en fait pas un plat, moi, j'ai pas le temps, je suis enfermé huit heures par jour.

Jean essaye d'argumenter. Ça n'a pas de rapport, dit Jean. Serge, alors, ne répond pas, se détourne.

L'air enfle doucement avec le soir. Dans le ciel, des traînées claires.

C'est le printemps. On va vers plus encore.

Décor hachuré, le graphisme de la ville, les lignes serrées, le noir sur blanc.

Le fleuve devenu plus foncé. L'eau tranquille.

Sur le quai, quelques camions arrêtés, massifs. On peut voir à l'intérieur, les jouets suspendus et les fétiches, les photos.

Un groupe tardif surgit, un chantier terminé. Ils sont très sales, les yeux cernés et ils rient beaucoup. Ils boivent tous du vin rouge.

Peu à peu les groupes se disloquent, les gens s'en vont. On ne mange pas au café le soir, la brasserie marche seulement à midi.

Jean et Serge partent ensemble et vont dîner rapidement dans un petit restaurant où on les sert tout de suite. Jean doit être sur place à l'Atelier avant tout le monde, pour préparer la projection.

C'est un moment qu'ils aiment beaucoup tous les deux, ils se retrouvent, le temps est plein, plein et limité, gai et très sérieux. Ils se racontent ce qu'ils ont fait, les idées qui leur sont venues, les histoires arrivées depuis la veille, ils se voient, l'un en face de l'autre, oui, ils retrouvent leurs carrures et leurs visages, un trait, une expression, un grain de peau, ils s'écoutent et s'apprécient, parfois une bourrade, ils se passent les plats, ils mangent,

ils se reconstituent, c'est le bon repas de la journée, ils boivent un peu, pointes d'euphorie, ils blaguent, ils se sentent jeunes et vivants. Après commencera encore un autre temps, la soirée, l'Atelier.

Pourtant, comment le penser ? circulant parmi les tables, léger et persistant comme une poussière, une pellicule poussiéreuse et inattaquable, une teinte indélébile, circulant et collant à tout, un sentiment mélangé, une tristesse. Une tristesse qui ne vient de rien de précis, d'aucun élément de la réalité, ni des murs, ni de la rue, ni du ciel qui descend, ni de la journée qui est passée, non, de rien, seulement d'une chose qui est là, dont personne ne pourrait parler mais où chacun est pris, un filet lourd et impalpable, un savoir.

Il y a entre les chaises et les tables, à l'intérieur des plats et sous les mots, un savoir monstrueux, une somme totale et vide. Sans doute le regret, comme celui de Monsieur André, protégé de ce savoir envahissant, qu'on n'a pas choisi, qui n'est pas la conviction âpre, désespérée, qu'il n'y a rien à savoir, mais plutôt une certitude sur laquelle on n'a aucune prise, comme une sorte d'image de soi passive et transparente, une certitude muette et lisse et naturellement ignorée, qu'on sait déjà tout. Il est possible que le regret soit une protection. Mais tous sont pris dans ce savoir. Tous ceux qui sont là le sont.

Sauf Jean, bien sûr. Il aime ce qu'il fait. Mais il le sent pour les autres, il le sent très bien, il le sent.

Peut-être à cause de cela, de cette appréhension indirecte, il peut encore moins en parler. Ou peut-être au contraire on attendrait de lui qu'il le fasse. Mais non. Il ne le fait jamais.

Autour, le petit restaurant s'agite. Il y a surtout des hommes, des célibataires. Quelques vieux, immigrés.

Souvent des fous rires, déclenchés par rien. D'autres

fois des discussions politiques, rapidement des cris.

On se parle d'une table à l'autre. Ceux qui dînent seuls parlent aux autres tables.

Menu, plat du jour. La patronne est active, le cuisinier, africain. A l'occasion une spécialité. Pour le dessert, une crème maison, des fruits.

Serge parle d'abord de ses pièces fabriquées et de ses courses, c'est toujours comme ça, une sorte de mise en train.

Ensuite il dit :

— Il y a une fille qui vient d'arriver, une nouvelle.

Elle n'a pas réussi à attraper le coup.

Serge rêve un peu. Il parle plus lentement :

— J'aimerai bien qu'elle reste.

— Elle est jolie, demande Jean.

— Non, dit Serge, pas vraiment. Et mal fagotée, c'est pas possible. En plus, elle a mis un tablier à petits carreaux, ridicule. On aurait dit une écolière.

Serge boit une gorgée et réfléchit.

— Je ne crois pas qu'elle restera. Elle ne comprend rien.

— C'est difficile, ce qu'elle a à faire ? demande Jean.

— Non, dit Serge, en coupant trois morceaux à l'avance comme il le fait toujours. Non, penses-tu. C'est pas ça, elle fait les gestes et tout. Mais, dit Serge en avalant un morceau, elle n'a pas l'air de comprendre pourquoi elle est là, tu saisis ce que je veux dire ? Et ça se voit, ajoute Serge.

— Comment ça, demande Jean. Il s'est arrêté de manger et il regarde Serge.

— Elle n'a pas l'air de comprendre, répète Serge. Elle n'a pas l'air affairé, occupé, elle n'a pas l'air ironique non plus. En fait, dit Serge, elle a un peu l'air d'un clown. Elle sourit tout le temps, comme ça, elle sourit. Elle a trébu-

ché, elle s'est pris les pieds dans un bac, et elle s'est redressée, toujours en souriant. Je l'ai vue.

— C'est un drôle de sourire, continue Serge, de nouveau coupant sa viande. Ce n'est pas un sourire pour dire quelque chose, pour dire, Je ne suis pas là, je suis ailleurs, tu vois ? Non, c'est réellement le sourire de quelqu'un qui ne comprend pas.

Ils mangent en silence pendant un moment.

— Mais, dit Jean, les autres ? Ils comprennent ?

Serge se renfrogne.

— Je ne sais pas, dit Serge. Ils font semblant, dit Serge brutalement. Ou ils râlent, comme moi. C'est pareil.

— Mais d'ailleurs, dit Jean, il insiste, il rit un peu de la formule, pourquoi elle est là, vraiment ?

— Arrête, dit Serge. Arrête. Il regarde son assiette. Tout d'un coup il est très, très calme. Elle est là, dit Serge, il relève la tête, elle est là parce qu'il y en a qui veulent sa mort.

Tu piges ?

Jean, qui connaît Serge, ne dit plus rien.

Anaïs est allée dîner avec Sébastien, il l'a invitée, elle a accepté. Elle ne travaille pas ce soir, elle a décidé de voir le film, Jean l'a convaincue. Anaïs habite le quartier mais elle n'y travaille pas. Elle travaille dans d'autres coins, selon sa méthode. Elle n'emmène jamais le client chez elle, elle exige d'aller chez lui ou à l'hôtel. Elle exige aussi qu'on prenne les précautions nécessaires par les temps qui courent. Mourir, je veux bien, dit Anaïs. Mais si je fais ce métier, ce n'est pas pour finir à l'hôpital. J'ai la maladie en horreur. Comme en plus elle a très mauvais caractère,

elle ne travaille pas beaucoup, mais suffisamment et, elle le dit, c'est bien assez.

Au fond, Anaïs a besoin, comme tout le monde sans doute, de sortir et de rentrer, de naviguer entre un dedans et un dehors, et son quartier est pour elle un repli, un cadre familier, un entourage en quelque sorte. Elle est au courant de tout et beaucoup se confie à elle, quand, ce qui peut arriver, elle est disposée à écouter. Elle est toujours très rigoureuse, elle ne cède rien à personne. Une intelligence acérée et sans emploi. Elle l'a expliqué une fois à Suzanne :

— Moi, avait dit Anaïs, elle venait de voir avec Suzanne un documentaire historique à la télévision, moi j'aurais voulu vivre pendant la guerre.

— Tu es folle, avait dit Suzanne, tu parles sans savoir.

— Non, avait dit Anaïs, pendant la guerre j'aurais été formidable, j'en suis sûre. J'aurais fait des choses exceptionnelles, elle avait souri en détachant un peu les mots, j'aurais su quoi faire, j'aurais inventé.

— On parle de la mort, du danger, avait continué Anaïs, mais quand il y a un danger de mort, on ne vit pas une vie divisée, débitée en morceaux, elle avait coupé l'air avec ses mains, le travail, l'amour, manger, dormir. On vit tout en même temps. On vit, avait terminé Anaïs.

Suzanne qui au début écoutait de loin, avait été frappée du ton d'Anaïs.

— Tu es folle, elle avait répété. Et toi justement ta vie est divisée, tu vis dans un quartier, tu travailles dans un autre, et tu détestes tes clients, tu me le dis assez. Alors. Tout est séparé.

— Mais c'est ce que je vous explique, avait insisté Anaïs. C'est parce que je n'ai pas trouvé quoi faire.

Je voudrais, avait dit Anaïs, et une fois qu'elle l'avait

dit, elle s'était entendue, et elle avait ri, et Suzanne aussi, je voudrais me donner complètement, une fois pour toutes.

— Oh là là, avait dit Suzanne. — Et en plus, avait dit joyeusement Anaïs en se frottant les mains, et comme pour devancer une objection de Suzanne, pas une objection, plutôt une interrogation, en plus, avait dit Anaïs, à la guerre, n'est-ce pas, on tue.

Là Suzanne, agacée, avait arrêté la conversation, s'était mise à ranger.

Mais maintenant, avec Sébastien, Anaïs ne parle pas de la guerre, ni de rien d'ailleurs, elle boit et mange et regarde les gens, et elle écoute, distraitement mais sans déplaisir, les plaisanteries de Sébastien, certaines grasses et d'autres fines. Sauf quand Sébastien essaie de plaisanter sur Suzanne. Alors Anaïs lève la main et Sébastien se tait.

Ensuite ils vont ensemble à l'Atelier.

L'Atelier est un ancien entrepôt, un endroit très grand, sur deux étages, impossible à chauffer en hiver, trop chaud en été, que Jean a aménagé, divisé avec des portes coulissantes, décoré de façon hétéroclite et colorée. Des grandes tables de travail, tréteaux en bois, aluminium, récupérations diverses. Chaises très variées, paille, bois blanc, métal. Quelques fauteuils rares et honorés. Sur les murs, par-ci par-là des dessins d'enfants. Jean a réussi pendant un temps à organiser le mercredi une petite garderie, aidé par quelques mères qui ne travaillaient pas. Mais l'Atelier marche surtout le soir et le week-end, avec des jeunes, qui participent, qui sont disponibles.

Ce soir, projection d'un film américain.

On demande une contribution à l'entrée.

De temps en temps, quand Jean tient beaucoup au film qu'il montre, il fait avec quelques jeunes des affiches à la main et il les colle dans le quartier, il ramène du monde. C'est le cas ce soir et il y a foule, beaucoup de personnes que Jean ne connaît même pas de vue.

On commence avec un léger retard. Serge s'est mis au premier rang.

Après une petite présentation, la date, le réalisateur, le film est projeté.

L'écran se remplit, couleurs modernes et liquides. L'action se passe à New York dans un cadre étranger, la langue aussi est étrangère, film sous-titré, et pourtant, on reconnaît. La ville est là, toute la ville, comme une limite, comme une expérience déjà éprouvée mais amplifiée, poussée loin, jusqu'au bout. C'est un film extraordinaire, Jean en le présentant l'a dit, où sur un fond de film policier, banal, voire sordide, se détache d'emblée, cassure brutale, se déroule peu à peu et se détache d'emblée une autre histoire, l'histoire d'une rencontre, un événement inaugural, un fait pur, insensé. Les éléments mythiques sont présents. Un enfant, un petit garçon, son entrée dans le monde des adultes, l'aventure, le mal absolu et tout-puissant, et en face l'héroïsme, incarné par une femme.

Cette femme est témoin des représailles de la Maffia sur toute une famille, ses voisins de palier. Seul échappe le petit garçon. La femme s'enfuit avec lui, tous les deux se détestent et finalement s'aiment, et la femme meurt en essayant de sauver son petit compagnon. Pourtant le film a une double fin, l'enfant voit son amie de nouveau, c'est un rêve éveillé, et c'est possible, qui sait. Un suspens.

Quand la lumière revient dans la salle, il y a un moment de stupeur, le public est comme assommé. Après tout le monde applaudit.

Serge est très ému. Il ne dit rien mais il est très ému. Quelque chose dans le film trouve un écho terrible chez Serge. Cet enfant pris dans le filet du meurtre organisé, de la corporation du meurtre, lui a fait une impression très forte. Pendant tout le film il a été dans une tension extrême, attendant la catastrophe finale, la redoutant et l'attendant, et quand elle arrive et que l'enfant reste seul, Serge s'est senti avalé comme par un animal monstrueux, une baleine, serré à l'intérieur de parois chaudes et vivantes et ensanglantées.

Monsieur André a aimé, mais il n'est pas sûr d'avoir compris la fin. Il pose la question, il pense qu'on doit toujours savoir la vraie fin.

Anaïs est enthousiaste. La femme est si belle, si héroïque, une vraie femme. Dans les scènes où elle tient les gangsters en échec, revolver au poing, Anaïs applaudit. Elle est amoureuse de cette femme, elle le dit à Sébastien.

Sébastien se marre. Lui n'a pas vraiment aimé. Il trouve que c'est un film sentimental, il le dit, un peu provocant, qu'est-ce que c'est, cette femme qui veut à tout prix sauver un petit garçon, cette image, dit Sébastien, de la maternité, cette apologie, ces bons sentiments. Anaïs s'énerve et dit que ce n'est pas ça du tout. La discussion s'élargit. Un jeune voudrait qu'on parle de New York, demande si c'est vraiment comme dans le film, lui a pensé que le film était une sorte de cauchemar, mais justement à cause de ça, il l'a trouvé très fort.

Jean approuve. Il se met à parler, il le fait toujours au bout d'un moment, à partir de ce que les gens ont dit.

— C'est vrai, c'est comme un cauchemar, dit Jean. On ne peut pas en sortir, on en sort seulement en se réveillant, quand la lumière revient.

Et comme dans un cauchemar, on éprouve un sentiment de réalité absolue, aucune distance, c'est plus

réel que la réalité. Je crois, dit Jean, que c'est parce que la réalité est présente en bloc, ça vient de tous les côtés, de face, de biais, de toutes les couleurs, la musique, le bruit, les paroles. Tout est donné en même temps. Ce n'est pas qu'on ne peut pas comprendre, on comprend très bien ce qui se passe, mais il n'y a pas d'idées *a priori*, Jean s'est tourné vers Sébastien, le réalisateur n'a pas filmé d'après une idée, je ne suis pas d'accord avec toi. Et alors même si on est tellement pris, entraîné par le film, on reste, comment dire, Jean regarde autour de lui, on reste libre. Oui, le spectateur reste libre. Pas seulement à cause de la fin, là il regarde Monsieur André en souriant. Non. Tout le temps. On n'est jamais obligé, ni même invité, subtilement invité, à suivre un fil. Comme tout est donné là, en même temps, intriqué, indissociable, on se dit, voilà, c'est ça, et chacun doit se débrouiller, doit faire avec.

Un silence.

On aime bien écouter Jean. Certains sont vraiment intéressés, d'autres non, mais la salle, dans l'ensemble, aime bien écouter Jean.

Monsieur André est perplexe. Maintenant il voudrait poser encore des questions, il n'a pas compris du tout, d'ailleurs il ne fait jamais de cauchemars, enfin il ne se souvient pas. Il se sent un peu inconfortable, pas bête, Jean a ce talent qu'avec lui personne ne se sent bête, mais inconfortable.

Anais et Sébastien continuent à discuter à voix basse. Anais fait des grands gestes, Sébastien s'amuse.

Serge, lui, n'est pas content. Rien de particulier, mais parfois lorsque Jean parle un peu longtemps, Serge commence à éprouver un sentiment lointain et pénible, une colère, comme devant une trahison. Pas une trahison de lui, Serge, parce que Jean parlerait à d'autres, devant

un public. Non, Serge n'est pas jaloux. Ce n'est pas non plus l'impression que Jean dirait des mensonges, trahirait ce dont il parle. Au contraire, Serge éprouve presque toujours très fort la vérité de ce que Jean peut dire.

Alors ?

Parfois lorsque Jean parle, Serge est envahi par l'impression, lui-même la trouve étrange, que le discours de Jean est fait pour lui nuire, pour lui nuire à lui, personnellement. Jean, se dit alors Serge, est trop uniquement préoccupé à suivre ses mots, et lui, Serge, est exclu et il méprise, il trouve suspect et il méprise cette trop grande volonté qu'a Jean de coincer la réalité, que ce soit un film ou n'importe quoi, de la saisir, de la tenir, la coincer à tout prix avec ses mots. C'est cette trop grande volonté de Jean qui est pénible à Serge. Jean parle, se dit Serge, comme si ses mots avaient droit à toute la place, comme s'il n'y avait pas autre chose, ailleurs, en dehors, que ses mots n'envelopperaient pas. Et Serge, dans ces cas-là, a brusquement envie de hurler, de crier des choses absurdes comme, Et la chaise, alors, et le chiffon, et la merde, hein, tu n'en parles pas, tu ne peux pas en parler ?

Alors il se contrôle, il ne dit rien. Il attend que ça passe, que la séance se termine.

Une fille prend la parole. Ce n'est pas une fille du quartier, personne ne la connaît. Jolie fille, jeune et drôlatique. Un air. Elle dit qu'elle a beaucoup aimé le film et aussi, vraiment, elle se tourne vers Jean, j'ai beaucoup aimé, beaucoup, ce que tu as dit. Elle le tutoie.

Jean sourit.

La fille s'arrête un peu. Ce sourire de Jean. Ensuite elle aussi sourit, elle fait un grand geste circulaire, elle s'est levée, et elle dit :

— Et puis cet endroit est formidable, cet Atelier

comme vous l'appellez. Je suis venue à cause d'une affiche, je ne connaissais pas. L'endroit est formidable.

Elle s'assoit.

Les gens commencent à se diriger vers la sortie, ils se parlent entre eux, plusieurs vont saluer Jean, une tape sur l'épaule, un mot. Pendant un moment il y a un petit groupe autour de lui, une discussion, une chose à mettre en place pour le week-end. Après Jean se dégage, il fait un geste d'appel à Serge et il se dirige vers la fille.

— On va prendre un pot, tu viens avec nous ?

Ils ne vont pas chez Suzanne, à cette heure c'est fermé, ils vont dans un bar minuscule juste en face. Anaïs vient, Sébastien aussi et quelques jeunes. Monsieur André rentre chez lui, à regret, mais il faut bien, sinon sa femme s'inquiète, et d'ailleurs il n'a plus vingt ans, et demain il a beaucoup de travail. Jean lui serre la main, Serge non, il fait juste un geste, et tous les deux disent en même temps Au Revoir, un peu fort, en souriant largement. Ils ne peuvent pas s'empêcher.

Pendant un instant Jean, pas Serge, s'il y a une chose à laquelle Serge refuse de penser, c'est bien Monsieur André, Jean se demande, agacé, s'ils n'ont pas trop souri. Ensuite il hausse les épaules. André nous contamine, se dit Jean avec un rire intérieur.

Dans le bar ils commandent tous du vin. Sébastien regarde beaucoup la fille, la fille ne le regarde pas, elle regarde Jean. Elle lui demande comment marche l'Atelier, s'il y a souvent des films, les autres activités. Jean explique.

Autour les jeunes boivent, discutent, plaisantent. Anaïs et Serge se parlent, ils rêvent un peu, ils sont encore dans le film. Tous les deux ont bien aimé Lise, c'est la fille, Anaïs a même dit à Serge que ça au moins c'était une fille moderne, elle n'a pas voulu expliquer plus, et elle a

fait rigoler Serge.

Serge, lui, trouve qu'elle a un beau regard et ça lui plaît, qu'elle et Jean se plaisent.

La soirée s'étire tranquillement dans la nuit, dans les rêveries, les rires et le vin, les apartés et les plaisanteries, les discussions, et Lise et Jean sont là, avec les autres et bien seuls, dans un état partagé et singulier, euphoriques mais très attentifs. Ils remarquent tout.

Jean par exemple, remarque les expressions de Lise, le jeu de la bouche grande et très belle et comment parfois les yeux deviennent ronds, et parfois restent durs, rigoureux. Il la trouve très enthousiaste, il adore ça.

Et Lise, que remarque-t-elle ? La façon de parler de Jean, précise, sérieuse, son calme. Les épaules, aussi, un peu voûtées, signe de générosité, elle trouve.

A la fin, Jean, penché par-dessus la table, caresse la joue de Lise avec un doigt et lui demande, avec un sourire dans les yeux, si elle habite le quartier. Lise sourit aussi des yeux et dit, Non mais pas très loin, tu me raccompagnes ? Jean dit Oui, ils se lèvent ensemble, Jean met de l'argent sur la table, arrête Lise qui commençait à sortir un billet, fait un geste de la main, Lise aussi, Au revoir la compagnie, et ils s'en vont.

Les autres, attendris. Jean suscite, c'est un fait, ce genre de réaction, on parle de lui, on le commente, on s'attendrit.

Après, le groupe se disperse et Serge rentre avec Anaïs, bras dessus, bras dessous, en amis.



2

Jean et Lise marchent d'abord vers le quai, se tenant par la main, regardant le ciel et plus loin, le balancement du fleuve.

Approches, alentours, quelques baisers rapides.

Ensuite ils coupent, ils prennent une série de diagonales, Lise dirige.

Tout en marchant ils parlent de leurs quartiers voisins, de ce qu'ils font. Lise raconte qu'elle donne des cours à des adultes dans le cadre d'une formation continue et qu'elle va beaucoup en banlieue. Elle ne dit rien de la banlieue, elle dit seulement qu'elle ne déteste pas prendre le train, partir et revenir.

— Mais ici, elle fait un grand geste, je me retrouve.

Quand ils arrivent dans la chambre de Lise, en fait deux petites chambres réunies et aménagées, peinture rose et grise amusante, pas de vis-à-vis et pas de rideaux, Jean

trouve comme il s'y attendait beaucoup de plantes et de livres.

C'est une chambre où d'emblée Jean peut se représenter Lise, seule, devant la fenêtre, écoutant la radio, quelques rythmes faciles et chantés qui élargissent la nuit, et dans ce plaisir de la musique en face du ciel noir, Jean se rend compte qu'il se voit, lui-même, à la place de Lise. Il se demande pourquoi il les imagine tous les deux si semblables.

Il regarde un peu les livres.

Lise est assise sur le lit et elle le suit des yeux.

Ensuite Jean regarde les cassettes en faisant des ah, ah de reconnaissance.

Lise, calme.

Jean découvre une musique d'accordéon, il la met. Il regarde Lise en souriant, elle se lève, ils chantent ensemble le vieil air connu, ils valsent. Difficile, manque de place, mais ils valsent. Ils tournent.

— Ah, dit Jean. Une valse. Il embrasse Lise sur les cheveux.

Tout en dansant avec elle et en la serrant, Jean pense à Lise.

Il vient d'être traversé par l'idée, agréable certainement, mais compliquée aussi, qu'elle est une de ces femmes, au fond peu fréquentes dans son expérience, qui attendent quelque chose d'un homme.

Oui, rêve Jean, elle a une innocence, une absence de défi.

Et, Jean peut le pressentir, c'est sans doute une force chez lui, ce qu'elle attend ce n'est pas lui, bien sûr, mais quelque chose venant par lui, comme une introduction, peut-être, un passage.

Ça lui plaît, à Jean. En même temps, et qui ne l'éprouverait pas, une pointe d'anxiété.

Il a envie de taquiner Lise.

Il va chercher une cassette qu'il a repérée, un rock.

Musique agressive et prenante, tout d'un coup un monde décalé et discordant, et pourtant un aspect ren-gaine, lancinant et parfait, évocateur. Come on baby, light my fire. Allez viens chérie, allume ma flamme.

Lise rigole. Elle dit, OK, OK, et très rapide elle se déshabille et saute dans le lit. Elle saute vraiment. Elle se met sous les draps et elle regarde Jean, sérieuse.

La musique s'arrête. Jean regarde Lise en penchant la tête de côté et cherche encore une cassette.

— Non, dit Lise, plus de musique. Avec la musique, elle lui fait signe de venir sur le lit, je ne peux pas me concentrer.

Jean s'étouffe de rire.

— Concentrons-nous, dit Jean.

Il s'approche.

Lise, c'est vrai, a quelque chose de maladroit. Même avant tout contact, une maladresse, quelque chose. De l'initiative, ah oui, mais comme si elle allait se tromper, glisser, se présenter de travers.

Jean ne peut pas s'empêcher de rire. Il regarde gentiment Lise, et il rit.

Elle devine. Un peu vexée, pas vraiment. Elle rit aussi.

— Je n'aime pas le savoir-faire, dit Lise.

— Oh, oh, dit Jean.

Cette fille lui semble tout d'un coup incroyablement nue. Comment peut-on être si nue, se demande Jean. Il embrasse l'épaule de Lise. De nouveau il pense à cette attente qu'il a perçue chez elle. C'est une nudité qui vient de l'attente, se dit Jean. Il est ému.

Il embrasse Lise, son épaule, son cou, il se déshabille en même temps.

Au milieu de la nuit, Jean dit :

— Je suis heureux.

Lise, tournée en boule vers lui.

Elle s'étire. Jean la caresse, les seins et le ventre, l'intérieur des cuisses.

Lise se prête, complaisante.

Après :

— Je me suis endormie quelques secondes, dit Lise, mais profondément, et j'ai rêvé. Un drôle de rêve. J'ai rêvé de Landru, tu sais, mais dans mon rêve je ne lui en voulais pas, de tuer toutes ces femmes, même je l'aimais. Elle réfléchit en regardant Jean. Il n'assassinait que des mauvaises femmes. Elle rit. C'était bien. Elle hausse les épaules. Quand même, un drôle de rêve.

— Mais, dit Jean, il l'embrasse, c'est quoi, des mauvaises femmes ?

— Je ne sais pas, dit Lise. Les autres.

Après elle met la main sur la bouche, comme si les mots étaient sortis tout seuls, et qu'elle n'était pour rien dans ce qu'elle venait de dire.

L'après-midi. Le café de Suzanne.

Anaïs raconte à Suzanne une histoire qui lui est arrivée la semaine précédente.

— C'était un Indien, un Pakistanais, aucune idée, il ne parlait pas du tout, mais pas du tout le français. Il m'a fait un signe, il m'a emmenée chez lui, un studio, très

propre, tout blanc. Pas de meubles, seulement des cousins et un grand matelas avec un couvre-lit à fleurs. Il était petit, et très joli, une peau lisse, lisse, on aurait dit une fille, et moi, Anaïs rigole, j'adore les filles.

Et doux, Madame Suzanne, vous ne pouvez pas imaginer. Non, plus que doux. C'était autre chose. Elle s'arrête un peu. Moi, je vous l'ai déjà dit, Anaïs fronce les sourcils, j'aime rarement ça. Mais avec lui. Elle secoue la tête.

Moment de silence.

Suzanne se sent curieuse, et gênée. Elle essuie le comptoir.

— Ce qui était extraordinaire, reprend Anaïs, c'était à quel point on ne se parlait pas. Enfin, lui, il me parlait, mais sa langue, elle n'était pas comme une langue de par ici, geste large, même quand on ne comprend pas, on saisit quelques mots. Sa langue, pour moi, c'étaient des bruits, ni plus, ni moins. Je ne pouvais rien reconnaître, rien du tout. Et je suis sûre, dit Anaïs, que c'est pour ça que c'était bien.

— Mais comment, demande Suzanne. Elle est maintenant au-delà de la gêne, elle est captivée. Anaïs réfléchit.

— Il me parlait, moi j'entendais un bruit de fond. Et j'étais seule, j'étais absolument seule. Je ne sais pas expliquer. Elle regarde Suzanne, elle sourit un peu, elle se donne une petite tape sur le front. Il n'y avait plus personne à l'intérieur, vous comprenez, j'étais vide, tranquille. Je ne me bagarrais plus.

Elle se tait un moment.

Après elle dit :

— J'ai crié, ça ne m'arrive jamais.

Elle hausse les épaules.

— Un Indien, un Pakistanais. Qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, moi ?

Le matin, quand je me suis réveillée, il était déjà parti. L'argent était sur la table, j'ai claqué la porte en partant.

— Bonjour.

C'est Lise, avec un grand sourire. Elle répète, Bonjour, en ajoutant : J'ai rendez-vous ici avec Jean.

Anaïs et Suzanne disent Bonjour. Anaïs dit à Suzanne, C'est Lise, une amie de Jean. Suzanne dit, Asseyez-vous, qu'est-ce que je vous offre.

Lise prend un coca. Elle et Anaïs s'observent.

Elles ont à peu près le même âge mais Anaïs, malgré ou peut-être à cause de son maquillage excessif, a l'air plus jeune. Anaïs, continuant sur sa lancée de la veille, trouve Lise formidable. Elle parle beaucoup, du café, de la clientèle, elle fait tout pour plaire. Comme ça, au hasard, elle a dit à Suzanne que Lise faisait des études et Suzanne a maintenant l'impression de voir Lise surmontée par une petite pancarte sur laquelle est indiqué : Études. Et Suzanne, cette femme toujours rêveuse, pense à Lise et à Jean.

Et Lise ? Lise trouve Anaïs intéressante. L'allure, l'audace, et bien sûr ce qu'elle peut se représenter de la profession. C'est-à-dire ? Au fond pas grand-chose. Il ne s'agit pas des faits ou des actes, des formes et des exigences, Lise connaît les images, mais de ce qu'Anaïs, puisqu'il s'agit d'elle, peut ressentir.

Voilà, ce qu'Anaïs peut avoir dans la tête, ce qu'elle peut ressentir, ça, Lise n'arrive pas à l'imaginer, et, sans doute elle le devine, ce n'est pas Anaïs qui lui dirait. Pourtant, en un sens, Anaïs doit bien savoir que c'est autour de ça, et non des anecdotes, que tournerait la curiosité de Lise. Mais ce savoir donne seulement à Anaïs une petite force, elle n'en fait rien. Elle le garde.

Elles sont assises, l'une en face de l'autre, dans la

lumière du grand vieux café, au milieu de ses miroirs, Lise boit son coca, Anaïs une bière, Suzanne est repartie derrière le comptoir, elles se regardent et se sourient, et Lise trouve Anaïs de plus en plus jolie et séduisante. Elle est excitée, et même un peu jalouse, mais gaiement, et pourtant non, elle reste au bord, quelque chose la retient, une inquiétude vague, un malaise.

Au bout d'un moment ce malaise diffus devient plus évident, et en même temps elle perçoit, d'une façon brutale, poignante, tellement poignante qu'elle en reste un instant sidérée, elle perçoit cette incapacité où elle est d'imaginer ce qu'Anaïs peut vivre, et d'un coup elle se sent encombrée d'Anaïs, Anaïs si fluette devient lourde, pesante et encombrante, un corps tout simplement, une présence muette, bien que parlant sans arrêt, muette et agitée, comme dans un repas de famille une présence parentale, fatigante et lointaine.

Lise regarde Anaïs qui est en train de rire à une plaisanterie de Suzanne et elle se sent vraiment bizarre.

Mais Serge arrive, c'est l'heure, avec des filles de son usine, grand mouvement bruyant, couleurs, une porte reste ouverte, l'air frais pénètre le café, et Lise ne pense plus à Anaïs.

Serge, très joyeux de voir Lise. Présentations diverses, tournées, Lise prend un demi.

Les magasiniers. Un par un. Regroupement.

Sébastien. La démarche prudente, ou apprêtée, de Sébastien.

Lise maintenant accoudée au comptoir.

Suzanne, contente, en conversation avec Sébastien.

Les magasiniers discutent de la chaleur qu'il a fait pendant la journée.

Anaïs boit un ricard avec deux jeunes gens. Ils lui parlent moto. Anaïs écoute, elle aime les motos et de

temps en temps elle fait un petit signe à Lise.

La lumière de la fin de l'après-midi.

Une femme entre dans le café tenant un petit garçon par la main, elle a des cheveux longs et souples et des chaussures à talons très hauts, elle demande une direction. Serge sort avec elle, lui explique en détail. Quand il revient il sourit à Lise, grand sourire large, innocent.

Le café vit sa vie et Lise, détendue, heureuse, attend Jean.

La lumière devient plus douce.

L'odeur du métro est très forte.

Idee du fleuve, en face, son eau verte.

Un jeune couple inconnu s'arrête au comptoir et boit lentement un verre de vin en se tenant enlacé.

Une petite fille avec des nattes vient demander la monnaie de cent francs à Suzanne, Suzanne lui donne. Naturellement, Sébastien fait semblant de lui tirer une natte.

Monsieur André est absent. Plusieurs se demandent pourquoi, émettent des hypothèses.

Un magasinier essaie de raconter un incident grave qui s'est produit dans son atelier, mais il n'y arrive pas.

Serge a demandé à Lise si elle voulait dîner avec lui et Jean, Je t'invite, il a dit en riant, attention, c'est pas tous les jours, mais Lise a dit Non, merci. Elle attend Jean mais après elle doit travailler, préparer les cours qu'elle donne le lendemain.

Quand Jean arrive, comme la veille, comme tous les soirs, il est entouré. Il voit tout de suite Lise, il vient l'embrasser sur la joue, un baiser doux, attentif, ensuite il dit, J'en ai pour une seconde et il va discuter avec un petit groupe.

Lise, sans façons, le suit, s'intéresse.

Une fille, une blonde, peut-être une ancienne amie de

Jean, vient faire la conversation avec Lise, lui demande où elle travaille.

Lise explique, parle de ses élèves.

Elles se trouvent à côté des magasiniers qui écoutent. Un des magasiniers, il a gardé sa blouse marron, remarque au bout d'un moment que lui n'a jamais appris, mais qu'il aurait aimé.

Sa nostalgie fait rire ses camarades, mais pas Lise. Elle est en train de lui démontrer qu'il n'est pas trop tard, que tout est encore possible quand Jean, qui a terminé, vient la prendre par le cou et l'entraîne du côté de Serge.

— On en reparlera, dit Lise au magasinier.

Serge a suivi de loin. Quand Lise et Jean s'approchent, il dit à Lise, il plisse les yeux :

— Alors, tu adoptes le Sous-sol ?

Lise lève les sourcils, elle ne comprend pas. Serge rit, ce n'est pas un rire plaisant, mais pointu, granuleux, il dit, Je t'expliquerai une autre fois, il lui passe la main dans les cheveux. Jean sourit.

Une dernière tournée. Lise refuse, elle convient d'un rendez-vous avec Jean, elle salue Suzanne et Anaïs, elle s'en va. Tout le monde commence à partir.

Sébastien rentre chez lui, il prend une douche et il s'habille très bien, très sobre. Un costume foncé, trois pièces avec gilet, sans cravate. En fait il ressemble, il se le dit en se regardant, satisfait, dans la glace et c'est tout à fait exact, il ressemble à un clergyman.

Il sort, il va en marchant le long du quai. Il change de quartier. Il ne pense à rien, il marche. Il a choisi un restaurant cher et célèbre, et loin, pour le retour. La

digestion.

Sa table est réservée, il a demandé une fenêtre. Il regarde la salle, il y a beaucoup de monde, il est content.

Il mange énormément, avec lenteur. Apéritifs, bons vins. Il dépense.

Pas de plats nouveaux, il savait ce qu'il voulait. Il mastique bien, prévoyant.

En face de lui un couple jeune et très bronzé qui ne sait pas quoi manger, qui hésite, qui doute, qui s'interroge.

Sébastien a une très longue conversation sur les vins avec le sommelier, une question de dates. Joute.

Deux hommes en tête-à-tête. Nœuds papillon, affaires. Chacun a l'air tellement intéressé par ce que dit l'autre, ils énervent Sébastien. Ensuite il pense qu'ils font semblant.

Dîner, converser.

Le cadre et le code. L'addition.

Dans un angle une très vieille dame, inévitable. On l'imagine avec un chien, mais elle n'en a pas. Sébastien la regarde, pendant un instant, fasciné. L'idée qu'elle vient chaque soir, tous les soirs, comme à une cantine. Le masque, les fards, paupières et joues, les lèvres roses, et la maigreur extrême. Les perles, le petit sac brodé. La durée pure, portée comme un vêtement, extérieure. Sébastien est obsédé par la pensée qu'une fois, une fois dans sa vie, il devra faire l'amour avec une femme pareille. Bon, il secoue la tête et se dit en riant intérieurement, mais pas ce soir.

Et il se livre, passif, actif et bon enfant, aux odeurs et aux consistances, aux goûts et aux formes, aux couleurs. Il continue de regarder autour de lui, il mange, il se félicite. C'est très bon. Sébastien se le dit :

— C'est très bon.

Il mange, accompagné aussi, ce qu'il ne se dit pas, d'un espoir caché. Comme si en goûtant et en mâchant, en mastiquant et en avalant, il allait résoudre une énigme décisive, le mystère des générations passées, qui sait, ou peut-être un secret anatomique. Oui, sans frénésie ni précipitation, avec retenue, avec sérieux, Sébastien aimerait apprendre ce qui se passe quand on mange vraiment.

Alors, dans ce cadre approprié, il mange.

Il y a évidemment quelque chose de désagréable chez Sébastien, quand on le voit, comme c'est le cas, assis, seul en train de dîner, autarcique et préservé. Pourquoi ? Sûrement un vieux réflexe, une réaction déplacée et difficile à formuler, mais dont Sébastien est conscient, et pour tout dire, qu'il cherche certainement à provoquer. Mais ce n'est pas uniquement pour susciter cette impression désagréable, ce rejet de sa personne, qu'il a arrangé sa soirée. Non, on ne peut pas le dire. Au-delà de toutes les mises en scène qui peuvent tenter d'en effacer le caractère irréductible et privé, il reste sans aucun doute dans ce repas un endroit où Sébastien, ce vieux rocher si pénible à ébranler, existe, se déploie, et prend avec lui-même son plaisir.

Dans la rue, tard.

Anaïs marche, lentement, elle balance son sac. Rien de plus.

Sa bouche est très rouge, un nouveau rouge à lèvres, elle le remarque dans une glace en passant, elle s'arrête un peu pour se recoiffer.

Elle croise un jeune homme à lunettes, il a l'air timide. Elle continue.

Elle entend derrière elle :

— Mademoiselle...

Elle se retourne et le regarde.

Il a vraiment l'air très timide, il n'arrive même pas à sourire. Il est moins jeune qu'elle ne le pensait. Des rides.

Elle fait un pas, Oui ?

Quand ils se retrouvent chez lui, c'est un petit appartement gentil et frais, il lui demande si elle veut boire quelque chose. Elle dit Oui et allonge ses jambes. Elle ne le trouve pas déplaisant.

Pendant qu'ils boivent un gin, il lui explique qu'il est chercheur, elle ne comprend pas dans quel domaine, une science.

Après ils vont dans la chambre à coucher, ils se déshabillent chacun de leur côté et ils entrent dans le lit. Le chercheur met sa langue dans la bouche d'Anaïs, ensuite il l'embrasse sur la joue, il cale sa tête sur son épaule, et brutalement il s'endort.

Anaïs le regarde un moment. Il est très paisible, tombé dans un sommeil immédiat et profond.

Tout d'un coup elle se sent désorientée, perdue, étrangère à elle-même, d'une façon si forte, si radicale, qu'elle dit à voix haute : Quelle horreur. Ensuite : Quel salaud.

L'homme ne se réveille pas, il fait seulement un mouvement, il se serre un peu plus près d'elle.

Anaïs regarde la chambre, son volume, le plafond, les rideaux blancs.

Elle se dit qu'elle va partir. Après elle se dit, Non, ça sera pire. Elle fait un effort énorme, c'est comme s'obliger à s'enfoncer dans de l'eau froide, à se noyer. Elle ferme les yeux. Au bout d'un moment elle aussi s'endort.

C'est le printemps, bonheur d'Alexandre. Alexandre est un du Sous-sol, un magasinier, un empileur de caisses. Il habite loin de son travail mais il vient toujours à pied et maintenant il marche, lourd et droit, le long du fleuve. Est-ce qu'Alexandre perçoit la dissolution du printemps, son impertinence ? Ce qui est sûr, c'est qu'il est sensible à l'air qui l'entoure et le presse. Cet air neuf, matinal, roulant sans un mot, roulant et débordant, cet air de printemps plaît à Alexandre, il s'y sent à l'aise, comme s'il pouvait y exister tranquille, sans effort, à l'égal des grands arbres qu'il croise et sur lesquels parfois il passe la main, pour toucher. Oui, l'air, une bonne personne, une force qui le porte, qui porte et qui emmène le gros petit Alexandre.

Alexandre arrive au pont et tourne, il quitte le quai et passe devant l'établissement de Suzanne, il entre boire

son café du matin. Transition nécessaire.

Alexandre parle peu de sa journée, quelque chose l'en empêche. Ou plutôt, il en parle, mais ce qu'il donne c'est toujours un fait trop exact, un détail définitif, dans lequel son interlocuteur, gêné, n'a pas de place où s'insérer.

— Les caisses, dit Alexandre, sont lourdes en ce moment.

Ou :

— Il y avait un beau soleil dans l'après-midi.

Ou encore :

— Frédéric a renversé toutes ses pièces.

Voilà ce que dit Alexandre, et, en effet, que lui répondre ? Les autres magasiniers à qui il s'adresse le plus souvent ne répondent pas, non, ils parlent à côté de lui, comme parallèlement. Pourtant parfois, pour certaines personnes, ne pas lui répondre est insupportable, et on voit Suzanne ou Anaïs par exemple, qui le trouvent pourtant bien ennuyeux, se forcer, sans savoir pourquoi, à soutenir une conversation. Elles se forcent, se traînent. Mais alors elles ne font que reprendre, mot à mot, ce qu'il dit, elles répètent après lui, consolantes ou encourageantes, Ah oui, Ah bon, Eh bien, Bien sûr, comme une mère trop affairée, distraite et soucieuse.

Ce n'est pas le cas de Serge. Serge, c'est spécial. Le plus souvent Serge ignore Alexandre, il se tient éloigné de lui et des autres magasiniers. Mais, tout d'un coup, il peut écouter Alexandre très attentivement, très longtemps, sa bouche articule même en silence les mots d'Alexandre.

Il suit, il absorbe.

Au bout d'un moment il sursaute. Il se détourne, brusque, en colère.

Et Jean ? Jean plaisante avec Alexandre comme avec tous les magasiniers. Il lui arrive aussi de répéter à Serge

une de leurs phrases.

— Alexandre, dit Jean, parle beaucoup de la chaleur de l'atelier.

Parfois, Jean commente :

— Ils pourraient faire quelque chose pour la ventilation.

— Qui ça, "ils", demande ironiquement Serge.

Ou alors, Jean dit :

— Alexandre est très sensible à la lumière, aux variations de lumière, tu as remarqué ?

Serge hausse les épaules. Une fois il a regardé Jean avec un étonnement sincère, Jean venait de faire une notation, juste d'ailleurs, sur Alexandre. Jean s'en était aperçu, lui avait demandé de quoi il s'étonnait. Serge avait dit :

— C'est toi qui m'étonnes.

Moi, quand Alexandre me dit, Il a fait beau aujourd'hui, soit j'ai envie de le gifler, Serge regarde Jean dans les yeux, de lui dire, Tu fais exprès ou quoi ? soit ça me fait peur, mais peur. Toi, non. Tu es là, et tu dis, Il aime les couleurs, le bleu, ceci, cela.

Serge avait ajouté :

— Évidemment je dois être fou. Mais le plus fou, laisse-moi te le dire, c'est toi.

Mais ce matin Alexandre n'est ni avec Serge ni avec Jean ni avec Suzanne qui le sert en silence et sans qu'il ait rien demandé, elle sait ce qu'il prend, il est accoudé au comptoir, il boit un café brûlant, et il pense, vaguement, à Lise. Lise lui a promis de lui trouver des cours du soir près de son logement et cette idée flotte dans la tête

d'Alexandre, imprécise, ouverte.

Alexandre boit lentement.

A côté de lui, un client, un vieux, un retraité, qui est présent dès le matin à siroter son verre. Il est en train de déchiffrer à voix haute le journal, il fait la lecture à Suzanne. C'est une histoire scandaleuse, un infanticide. Un couple très jeune, un bébé de deux ans, jeté. Au procès la femme avait pleuré sous les projecteurs. « Je ne savais pas, avait-elle dit, que c'était si difficile, d'élever un enfant. »

Alexandre écoute sans écouter, il finit son café, il est rempli de buée chaude, il met les pièces sur le comptoir, il dit Bonne journée Suzanne. Ensuite, selon l'expression consacrée qu'il semble, lui Alexandre, incarner, remplir de son corps épais, selon cette expression simple et trop pleine de sens, il y va.

Lise a promis à Alexandre de chercher des cours pour lui, c'est vrai. Elle lui a dit, fermement, qu'il était encore temps, que tout était encore possible. C'est peut-être ce genre de phrases, de promesses, ou de convictions, qui font que certains, comme Serge, secouent parfois la tête, devant Lise, haussent les épaules, s'énervent ? Peut-être. Lise éprouve par elle-même une sorte d'incertitude quand elle se rend, comme elle le fait presque tous les matins, en banlieue. Mais, si l'on peut dire, elle est fidèle à ce sentiment. Ça ne fait rien, pense Lise, j'apprends. Il faut apprendre.

La banlieue de Lise est le long du fleuve, suit le fleuve, c'est pourquoi elle n'est pas tout à fait dépaysée quand elle y va. Elle retrouve un ciel connu. Grand ciel

souple au-dessus des berges, souple et qui s'éloigne toujours, qui s'éloigne, qui part. Assise dans le train, marchant le long d'une route, buvant un café debout à un comptoir, Lise le regarde passer et s'interroge.

Ce grand ciel mouvementé. Des nuages le traversent, parfois en plein jour des lueurs. Bousculé, gonflé. Des volumes et des rayures, des stries. Mais quand des flammes rouges et jaunes sortent d'immenses cheminées maigres, tendues comme des doigts, le ciel lui-même, tout autour, semble plus calme, en retrait.

Il surveille les routes, aussi, celles, larges, qui longent le fleuve, et les plus petites, qui passent, à l'intérieur de la campagne, entre les usines et les champs, les immeubles et les pavillons. Chemins qui se croisent, rues et ruelles, routes qui se perdent. Toutes ces directions mélangées, ces directions plates et pleines, extérieures, touchent Lise, comme si elles portaient en elles une vie inconnue, une vie brutale et douce. Elle marche et regarde.

En un sens, la laideur aide à voir, pense parfois Lise, parce qu'on voit au-delà. On marche et on regarde, cette route, son talus pelé et ses touffes d'herbe, du vert, du jaune, la terre vague, sans couleur, et les petits cailloux gris. Et on se dit, la route, c'est ça, ces éléments-là, à moitié repoussants, à moitié rassurants. Et non, ce n'est rien de tout ça. C'est autre chose. Une route.

Lise marche, toujours trop pressée, mais imprégnée de la matière de cette banlieue, de ce territoire particulier, rassemblé sous la large surface glissante du ciel, fait de berges grasses, de terre et de campagne, parfois une roulotte dans un champ comme un signe ancien, peuplé de constructions raides et abstraites, inquiétantes, et de ces villes rapides et irréelles, pourtant imprenables comme un secret.

Immeubles hauts et désolés, et malgré tout Lise doit

imaginer les parois lisses, plastique et bois, les cuisines claires, les casseroles de couleur. Apéritifs nombreux dans un meuble spécial. Et boire en rentrant du travail, regarder par la fenêtre, appeler les enfants.

Parfois un détour où la violence éclate, un mur défait, une baraque isolée avec un rideau à l'entrée, un enfant qui traîne. Lise regarde sans s'arrêter.

Elle donne ses cours, elle circule. Quand elle peut, elle s'assoit un moment devant le fleuve et prend plaisir aux péniches, à leur lenteur.

Ce que Lise trouve dans ses allers et ses retours, ses haltes, elle ne se le demande pas. Elle est contente de son travail, elle le trouve utile. Mais il s'agit d'autre chose. Quand, après les heures de formation données, Lise sort d'une entreprise et voit un morceau de chemin de fer abandonné, laissé au bout d'un champ, et le champ, vieux cadre imprécis, les légumes, ou quand elle avance, son cartable sous le bras, et qu'elle voit arriver de loin, comme amené par la route, un cycliste solitaire, casquette et pantalon à pinces, qui la croise et qui continue sans bruit, elle peut avoir l'impression, une impression directe, aiguë, et qu'elle reconnaît, d'être proche, le plus proche possible, peut-être, de quelque chose d'essentiel.

C'est comme si le monde se fendait, s'est dit une fois Lise, et à travers les fentes, laissait passer, quoi ?

Et Lise pense à une femme belle, déjà ridée, qui travaillait dans un atelier, du câblage. Elle avait raconté à Lise un dimanche en forêt, un pique-nique, où elle et son mari avaient dégusté morceau par morceau un poulet succulent. Elle avait mimé comment elle détachait, si facilement, les membres rôtis et cuits à point, et Lise était restée avec le geste, et la couleur des arbres, et l'odeur du poulet, et derrière ces images, ces images nettes, heureuses, une certitude, un sentiment blanc, ni agréable ni

désagréable, mais tellement clair, impossible à nommer.

D'autres fois, la même chose, mais en négatif, en creux. Une certitude négative.

Un jeune homme, toujours furieux, avec une chaîne en or. Il parlait beaucoup à Lise, de ses rêves où sa peau s'écaillait, tombait. Lise se retenait de répondre et bizarrement, c'est à ça qu'elle repense, l'évidence de ce qu'il disait lui faisait ressentir un éloignement, une distance absolus.

Et Lise va et vient, s'étonne, comme elle s'accuse parfois de ne rien comprendre, et repart. Elle discute, aussi, souvent. Beaucoup aiment ça, discuter, placidement ou avec passion, mais c'est toujours un répit. Échange d'opinions, idées, expériences, anecdotes, on développe, on argumente, on réfute. Agilité des mots, agilité, dans certains cas puissance. Lise s'y sent bien, aussi, et, c'est certain, elle ne saurait pas vraiment l'expliquer mais elle l'éprouve, on y trouve une plage, un répit.

En général, elle serait plutôt débordée. Sans arrêt, débordée. Elle ne refuse pas cet état, au contraire. Mais parfois s'y mêle quelque chose de trouble, d'antérieur, comme une fascination, où ce n'est plus ce monde, là, dehors, qui l'attire, mais la force pure de son débordement, sa violence.

Ce qui est sûr : Lise a eu l'impression que Jean, lui, comprenait "tout ça". Et, tout de suite, pour cela et pour autre chose, Lise a aimé Jean.

Elle aime qu'il parle beaucoup, et avec assurance. Ses mots à elle, Lise les sent souvent fragiles, volontaires, et les mots de Jean lui font l'effet de petites planches jetées par-dessus la gadoue, de petites planches sérieuses, solides et bien faites. Et ils sont toujours accompagnés de ce regard intéressé que Jean porte sur les choses, de cette curiosité qui, elle aussi, a quelque chose de rassurant.

Jean assume. Il trouve Lise très jeune, et, pour une fois, cela lui plaît.

Entre eux, un échange incessant, une imbrication, et, en même temps, la balle passe et rebondit, ils vivent comme un mouvement tourné vers l'extérieur, une complicité.

Ils rient, ils se promènent dans le printemps, ils font des coups ensemble.

Une fois il leur est arrivé une histoire qu'ils ont racontée à Serge, après.

Ils étaient dans un café, attablés, buvant une bière. Le café était silencieux et vide, il y avait seulement le barman et un homme debout au comptoir. D'un coup, l'homme, un monsieur bien mis, s'est redressé de toute sa taille, a frappé du poing et a dit :

— Tous ces étrangers.

Il a fait un grand discours.

Il s'adressait au barman.

Jean et Lise l'ont regardé. Il n'était pas ivre.

Il parlait seulement, il s'échauffait.

Jean a dit à Lise :

— Si on essayait de le faire craquer ?

— D'accord, a dit Lise.

Jean s'est levé, est allé au comptoir, à côté du monsieur. Au bout d'un moment il lui a dit :

— Venez à notre table, il lui a montré. On voudrait vous écouter.

Le monsieur l'a regardé, a regardé Lise, il est venu. Il s'est assis.

Il a continué à parler.

Arguments, statistiques.

Jean et Lise ont écouté, n'ont rien dit. Du temps s'est écoulé.

L'homme développait. Maintenant des envolées, le lyrisme, l'appel.

Jean et Lise écoutaient attentivement.

L'homme est passé à l'histoire, les racines, la démonstration sociale.

Il parlait, il parlait.

Il parlait et le temps était là, derrière ses mots, tranquille et neutre. En écoutant bien, Jean l'a expliqué plus tard à Serge, on pouvait avoir l'impression que le temps lui-même attendait. Les mots, eux, perdaient de la consistance.

L'homme a continué, avec quoi ?

Jean et Lise restaient attentifs, silencieux.

Avec quoi continuait l'homme ? Quelque chose le soutenait.

L'homme a commencé à regarder autour de lui.

Il cherchait sur quoi poser ses mots.

Les mots continuaient, appuyés sur quelque chose qui ne pouvait pas se voir mais qui prenait de plus en plus de place, qui affleurait.

Jean et Lise, assis en face de lui, commençaient à sentir l'affleurement de la chose.

— Voilà, a dit l'homme, il a eu l'air subitement inquiet.

Il s'est levé.

Lise a dit doucement :

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

L'homme s'est rassis brutalement, il a essayé de parler à nouveau.

En fait, il étouffait, il transpirait.

— Les étrangers. Il a recommencé.

Le temps. Le temps sans direction, bien plat.

L'homme n'arrivait plus à articuler. Il a regardé Jean :

— Je suis fatigué.

Jean l'a regardé.

— Vous êtes fatigué ?

Maintenant les mots de l'homme étaient là, sur la table, a dit Jean à Serge. L'homme les voyait dehors, détachés de lui. Il a fait une tête bizarre.

Ce qui lui restait, la chose dernière, décisive qui lui restait, était à l'intérieur, on la sentait vraiment, c'était une chose transparente et collante qui l'éparpillait et le tenait, comme une grimace.

L'homme a ouvert la bouche, ensuite il l'a refermée.

Il a transpiré énormément.

Il s'est levé avec difficulté, il est parti.

Après, bien sûr, Jean et Lise se sont demandé si cela n'avait pas été trop beau, s'ils n'avaient pas rêvé. Serge a dit, Peut-être, mais il était content.

Le printemps se déploie, vigoureux et doux. Le quartier sent bon, les arbres et la limonade. Partout du vert, une bonne humeur, et le fleuve roule une eau plus légère, pleine de soleil. Les hommes regardent les femmes avec insistance et les femmes, intéressées, regardent les hommes et les autres femmes.

Lise, elle, se passionne pour tout ce que fait Jean, pour l'activité de l'Atelier. Elle l'aide quand elle peut, elle a des projets, elle dîne de temps en temps avec Serge et Jean. Elle trouve souvent Serge trop ironique, elle ne sait pas quoi lui dire, elle est intimidée. Mais, comme elle le

répète à Jean, il faut essayer de le suivre, Serge.

Et Serge, de toute façon, aime Lise, il l'a adoptée.

Il y a beaucoup de monde à l'Atelier, Jean se dépense énormément, il est heureux, actif et plein d'idées, dans un de ces moments où tout vous appartient, où le temps futur est aussi plein, vivant et concret que le temps présent, et ce moment s'étale et dure jusqu'à un incident désagréable, une discussion avec Serge qui prend un tour imprévu.

C'est après une projection de diapositives, une soirée sur des voyages que Jean a organisée avec Lise.

A la sortie, parmi les derniers, Monsieur André qui pour une fois est venu avec sa femme, il a expliqué que ses beaux-parents étaient là en visite et qu'ils gardaient les enfants, Monsieur André s'arrête devant Jean et lui serre la main. Il lui présente sa femme. Bien entendu elle se répand. Les diapositives lui ont rappelé un voyage, des vacances, etc., etc.

Serge, plus loin, écoute, renfrogné. Lise est déjà partie, il attend Jean, il va l'aider à ranger.

Quand Monsieur André et sa femme quittent enfin l'Atelier, Jean fait un clin d'œil à Serge. Mais Serge n'est pas d'humeur à plaisanter.

Il commence par dire : C'est pas drôle. Ensuite il s'arrête. Jean et lui circulent dans l'Atelier, plient les chaises, poussent une table. Serge reprend :

— Mensonges, mensonges, ils s'en foutent de ton film et du reste, leurs voyages c'est pareil. Mais ça ne me fait pas rire.

— Mais ça ne me fait pas rire, répète Serge.

Et tu sais pourquoi ? C'est pas eux, quel intérêt. Des marionnettes, tu appuies sur un bouton et ça parle, tu connais tout à l'avance, c'est comme ça dans leur vie, jamais contents, jamais mécontents, de toute façon, dit

bizarrement Serge, ils sont protégés.

Il s'arrête, il hausse les épaules.

— Quel intérêt.

Ensuite il dit :

— Mais c'est moi, là-dedans.

— Toi ? demande Jean.

— Oui, moi. Ce qui m'arrive à moi. Je veux dire, Serge parle lentement, il a l'air de chercher, ce qui arrive à mon émotion à moi, la suite, tu comprends, ce qui se passe après.

Jean lève les sourcils.

— Mais si, dit Serge. Tu peux avoir l'impression que ça change ta vie, tellement ça t'a ému, tu vois ? Et pourtant non, rien. Je viens de le comprendre, là, maintenant. Je l'avais déjà pensé, je crois, mais sans me le dire jusqu'au bout. Mais là, à côté d'eux, avec leur enthousiasme complètement faux, j'ai pensé à moi. Moi j'ai parfois l'impression qu'une chose me touche pour de vrai, que c'est vraiment un événement, mais alors ? Mais après ? Qu'est-ce que j'en fais ? Qu'est-ce que je peux en faire ?

— Mais il faut le temps, dit Jean.

Serge ne dit rien. Après :

— Le temps, nous, on ne sait pas ce que c'est.

Jean a eu du mal à saisir la phrase, Serge a peut-être parlé trop bas. Ou plutôt, Jean a été arrêté par le "nous" de Serge, qui l'a frappé, et, c'est étrange, inquiété.

Il regarde Serge, Serge regarde par terre.

— Mais tout le monde sait ce que c'est, le temps, dit Jean.

— Non, dit Serge, non. Pas du tout. Pour nous, il recommence avec ce "nous", il y a des moments, tu comprends, seulement des moments. Ça peut être très fort, on est soulevé, emporté, et puis non, ça retombe, ça

disparaît. Des fois je me dis, en pensant à ma vie, il n'y a pas une ligne continue, c'est une illusion, il y a un pointillé. Des grains de sable, voilà. Le sable, ça ne retient rien. On s'enfonce, tout le temps, on s'enfonce. On n'est pas retenu.

Jean ne se sent pas bien.

— Tu exagères, dit Jean. Il ajoute : Il y a le souvenir.

Serge secoue la tête. Il n'est pas en colère, et c'est, sans qu'il se l'avoue, ce qui inquiète le plus Jean.

— Non, dit Serge. Je n'exagère pas. C'est toi qui ne veux pas écouter.

— Le souvenir, dit Serge. Mais c'est infect de me parler là, maintenant, de souvenir, quand je te parle, moi, de sable et de moments et de pointillés. Un pointillé, dit Serge, est fait avec des blancs, tu comprends ça ? Des blancs. Un point, un blanc. Est-ce que tu peux imaginer ça, des blancs, des vrais blancs ?

Il s'énerve tout de même un peu mais très vite de nouveau il est calme.

— Quand le souvenir n'a rien où s'accrocher, où s'enclencher, le souvenir c'est une image toute plate. Morte, dit Serge. Une image qui peut s'effacer ou bien rester, mais de toute façon, s'il n'y a rien autour, c'est mort.

Après un moment il regarde Jean en souriant :

— Comment c'est, la phrase, tu m'as cité ça une fois : « Rien n'est plus terrible pour un homme qu'un autre homme pour lequel il est strictement non advenu. »

Jean, blême. Ensuite il est, lui, en colère, mais comme toujours chez Jean, sa colère est un peu forcée. Il est touché, ce que dit Serge le touche, le pénètre comme une vrille, et il essaie d'être en colère pour arrêter la vrille, pour qu'elle cesse.

— Tu exagères, répète Jean. Et comment peux-tu me

citer cette phrase. Tu sais très bien dans quel contexte elle a été dite. Ça n'a rien à voir.

— Moi, dit Serge, il regarde Jean dans les yeux, je trouve qu'elle s'applique parfaitement bien. Quand tu me l'as citée, je crois me rappeler que tu m'as parlé d'une machine bureaucratique, d'un système inhumain. Bon, dit Serge, il sourit encore, sans douceur, tu n'as rien d'inhumain. Et je sais très bien que j'existe, là, pour toi, en face de toi. Je le sais bien, répète Serge en haussant les épaules.

Mais je t'assure, il met la main sur le bras de Jean et le regarde encore, après il se détourne, je t'assure qu'il y a des choses que tu ne veux pas entendre.

Le temps, dit Serge en secouant la tête. Du sable, dit encore Serge, en laissant tomber la main et en l'ouvrant.

— Tu dis n'importe quoi, murmure Jean.

— Sûrement, dit Serge. Il lui tourne le dos, il s'en va.

Jean le suit, le rattrape, lui met la main sur l'épaule.

Serge se dégage, il fait un signe à Jean sans le regarder, il traverse la rue.

Quand peu après Jean a voulu rapporter à Lise cette conversation qu'il n'avait pu terminer avec Serge, il a commencé, à sa propre surprise, par un aspect apparemment secondaire, sur lequel Serge, d'ailleurs, n'avait pas voulu insister.

— Serge, a dit Jean à Lise, ne veut rien savoir d'André, de Monsieur André et de sa femme. Il dit toujours : Quel intérêt. Il les refuse complètement.

Lise a regardé Jean, ensuite elle a souri :

— Mais il a raison. Quel intérêt.

Jean a senti qu'il devenait furieux, vraiment furieux, beaucoup trop furieux.

Il a dit calmement :

— Comment ça, quel intérêt. C'est un brave type, on peut essayer de le comprendre, quand même.

— Un brave type, a dit Lise en rigolant.

— De toute façon, a dit Jean, c'est intolérable, cette attitude, rayer quelqu'un comme ça, décréter, quel intérêt.

C'est intolérable, a répété Jean.

Lise a d'abord commencé à demander avec ironie, Pourquoi ça te touche tellement, mais elle s'est arrêtée, elle est devenue sérieuse.

Elle a dit :

— Tu peux dire ce que tu veux, il n'y a rien à faire avec ces gens-là. On connaît tout, déjà, leurs idées, leurs façons d'être. Et, a continué Lise en s'échauffant, si on s'y attarde, ils nous tirent vers le bas. Je trouve qu'il y a une complaisance à s'y attarder trop. Ils nous rassurent, on se sent différent, on les connaît, on peut même les trouver comiques, des personnages comiques, ça nous rassure et c'est grave.

Jean a dit, calme et furieux :

— C'est vrai, on sait comment ils fonctionnent, et alors ? C'est comme ça et je ne vois pas en quoi c'est grave. Il a souligné le mot "grave", par dérision.

Lise a froncé les sourcils :

— Je te dis, ce qui est grave c'est de s'attarder, de se complaire, elle a répété.

Tout d'un coup elle a pris son élan, un air inspiré, un peu excessif, elle dramatisait mais elle était toujours sérieuse :

— Moi je veux avant tout qu'on me bouscule, c'est ça que je veux. Être bousculée. Je comprends Serge, il dit

souvent qu'il n'a pas de temps à perdre. Avec ces gens-là, c'est tranquille et on perd son temps.

Jean s'est senti très déprimé. Il a dit :

— Tu es simpliste.

Lise a haussé les épaules et Jean n'a pas eu envie de raconter la suite de sa conversation avec Serge.

Pendant plusieurs jours, tout en continuant ses activités, Jean reste préoccupé, même tourmenté.

Il pense une seule chose : « C'est injuste. » Sans se l'expliquer, voilà ce qu'il pense. Il ne se dit pas que Serge l'a attaqué, a attaqué ce qu'il fait, a remis en cause l'Atelier, ses projections, ses discussions. Non, il ne dirait pas ça, et pourtant, ce que Serge a dit, sur lui-même, sur son émotion, sur le temps, tout cela a profondément frappé Jean, et, c'est étrange, Jean l'a pris comme un reproche.

Il s'est senti blessé, personnellement visé, et comme s'il avait besoin de se défendre. Il a beau retourner la discussion dans sa tête, se dire que cela n'a aucun sens, le sentiment absurde d'avoir été attaqué demeure.

En même temps, et ça devrait le faire rire, il se sent solidaire de Monsieur André. Il repense avec énervement au mépris de Serge et de Lise. Non. « C'est injuste. »

Pourtant, ce que Monsieur André éprouve devant un film, une projection, ce qu'il pense dans une discussion, Jean, au fond, n'y a jamais accordé beaucoup d'importance, n'y a jamais beaucoup cru. Mais, maintenant, devant l'attitude de Serge, de Lise, il est énervé, en colère.

Peut-être Jean y verrait-il plus clair s'il s'arrêtait un peu, s'il essayait de saisir ce qui l'a tellement touché dans

les mots de Serge, quand Serge a parlé avec désespoir, a raconté son émotion perdue dans le sable, oui, si Jean s'arrêtait un peu là ? au lieu de prendre si vite et si bizarrement les mots de Serge comme un reproche ? Mais non, Jean retourne dans sa tête que Serge exagère et que Lise et lui sont injustes, et tout d'un coup il décide de passer une soirée avec Monsieur André, de se faire inviter chez lui.

André est ravi, sa femme aussi.

André désire depuis longtemps avoir une conversation sérieuse avec Jean, il le lui a souvent dit. Il y pense à l'avance, prépare des sujets.

Sa femme va chez le coiffeur, ça se voit, et cuisine un très bon dîner, lourd mais raffiné. Elle se donne beaucoup de mal, invente des amuse-gueule pour l'apéritif, présente en entrée un soufflé miraculeux.

André est normal.

Comme il veut être poli et qu'il pense qu'un bon hôte ne doit pas parler de lui-même, il se maintient dans des sujets généraux, l'art et la politique, l'éducation, l'évolution de la société. Il donne ses opinions, il demande des réponses.

Les enfants écoutent sagement.

Autant dire la vérité : Tout de suite et pendant toute la soirée, Jean s'ennuie.

C'est un ennui si massif qu'il est obligé de le reconnaître. Oh la la, se dit-il à plusieurs reprises, que je m'ennuie.

Ce qui est plus remarquable : Monsieur André s'ennuie aussi.

Est-ce par délicatesse, ou pour une autre raison, Jean ne fait qu'approuver. Devant tout ce que Monsieur André

dit, il hoche la tête, il opine.

Ce n'est pas une vraie discussion.

On s'enfonce plutôt, lentement, paisiblement, comme dans un repas de communion, au milieu des vins et des viandes, des desserts.

André le perçoit d'une façon vague et, fait réellement inhabituel pour lui, il sent une pointe d'angoisse.

Quelque chose ne va pas. Mais quoi? Rien de particulier ne se passe.

Madame André n'arrange rien. Elle ne parle que de trivialités, pense son mari, de gens, pose des questions sur Anaïs, Suzanne. Jean répond avec gentillesse, et même avec humour, ce qui augmente le malaise d'André, et quand Jean, avec amabilité, en souriant, un doigt sur la bouche, écarte une question trop intime sur Lise, André a l'impression de glisser, de glisser et de tomber dans un énorme trou.

Jean n'a pas l'air de percevoir son trouble. Il s'est mis à raconter une histoire drôle.

André se ressaisit. Il sort le cognac et se fait expliquer en détail et très longuement toutes les activités de l'Atelier pour tous les mois à venir.

Au moment de partir Jean lui sert affectueusement la main, et c'est avec un tel élan qu'André se dit qu'il a été bête et que la soirée a été une réussite. Sa femme confirme.

Jean fait un tour à pied avant de rentrer. Bien que son estomac soit trop trop lourd et qu'il ait une forte migraine, il n'est pas mécontent, pas du tout. En fait, il éprouve même un sentiment large et enveloppant, une sérénité, comme un prolongement multiple entre lui et le monde, un accord.

Cet André, pense Jean.

Il est attendri.

Et le printemps reprend son cours, il continue, envahissant et léger, brutal et diffus. Pendant quelques jours il pleut et dans les squares l'odeur de l'herbe est encore plus délicieuse, elle saisit le passant, elle le pénètre, elle le comble. Les vêtements sont ouverts, la peau dehors malgré la fraîcheur, on a les cheveux mouillés, mais on reste porté par la rapidité de l'air, par l'air creusé, rapide. La ville s'éloigne un peu, sous la pluie, et en même temps, il fait doux, les éléments ne sont pas hostiles, on éprouve et on vérifie une force en soi et dans les choses, un devenir. La confusion heureuse du printemps.

Mais Jean. L'Atelier tourne sans arrêt, des jeunes vont et viennent, pleins d'initiatives et de demandes. Jean est au centre de cette activité, de cette agitation, on lui parle, on veut savoir ce qu'il pense, on se réfère à lui, et pourtant il se sent seul, fragile, et sentimental, plein de

mensonges. Pas de mensonges accomplis, mais, comment le dire, de mensonges virtuels. Oui, il sent cela, d'une façon imprécise, mais sur quoi porteraient ses mensonges ? Il ne le sait pas.

Il n'a pas repensé à la soirée avec Monsieur André. Il ne l'a pas non plus racontée à Lise. Elle est restée là, un événement petit, et fermé, sans conséquence et peut-être sans raison. Par contre il repense très souvent à l'altercation qu'il a eue avec Serge, et toujours avec le même sentiment d'avoir été offensé exprès, avec méchanceté. Quand même, après ce que j'essaye de faire, tel est, au fond, le sentiment de Jean. Après tout ce que j'essaye de mettre sur pied. Il ne se dit pas : me dire ça à moi, mais cette idée l'imprègne, il flotte dedans, il y flotte comme dans une flaque vague, sans limites, sans bords, et il se sent persécuté, idiot.

En même temps, c'est certain, fissuré, inquiet. Plein de doutes. Parfois quand il prononce une phrase, une phrase banale, quotidienne et utilitaire, Passe-moi le vin, Tu as du feu, Jean entend ses propres mots comme s'ils étaient des sons étranges, ambigus, comme s'ils perdaient leur valeur, leur sens, ou plutôt, comme si, à l'intérieur de ces mêmes mots, il entendait se détacher, ironique, un autre sens, privé, qui le concernerait lui et lui seul, et secret, ou servant au secret, motivé par la nécessité de recouvrir, de voiler.

Et à lui qui aime parler, qui parle beaucoup, qui se déploie dans les mots, les phrases et les constructions, qui s'y sent à l'aise, plein de moyens, rigoureux et efficace, à lui maintenant les mots peuvent apparaître comme des êtres indépendants, lointains, des créatures étrangères et autonomes, et voilà qu'il éprouve à leur égard une demande équivoque, une revendication étonnée, comme vis-à-vis du corps, ce vieux compagnon, lorsque l'on

tombe malade, oui, cette enveloppe des mots, blessée qu'elle est, à vif, lui ferait l'effet s'il s'y attardait, mais il ne s'y attarde pas, lui ferait exactement l'effet d'être une peau. Et la peau, en somme, est toujours la seule qu'on a.

Alors Jean s'achète une nouvelle chemise à carreaux, change de pull, inaugure des blue-jeans, et se montre au cours des projections de l'Atelier, des discussions et des soirées, particulièrement séduisant.

Quand il peut, il emmène Lise danser.

Serge vient aussi, avec une copine. Ils vont tous les quatre dans un petit bal du quartier, le fleuve est proche, on peut imaginer le mouvement de l'eau, il y a des tables dehors mais on descend danser au sous-sol.

Jean aime danser, il danse très bien, précis et vivant. Il utilise sa maigreur, ses jambes, son corps entier. Il connaît les pas les plus variés, il improvise et il peut danser seul. Alors il devient une figure libre et souple, princière, un maître rieur et dansant, maître par le jeu et par la connaissance, par sa danse toujours légèrement distanciée, et il pianote sur l'air le rythme prévu, il garde sa cigarette à la bouche, il anticipe, il s'arrête et laisse passer, il rentre à nouveau. Lise adore le regarder, et tout le monde d'ailleurs, cette représentation informée et gaie, et c'est comme une démonstration, non de danse bien sûr, mais d'un rapport au monde, un rapport élégant et simple, du bon côté.

Serge, lui, ne danse pas. Sérieux, il regarde. Jean le dit souvent, Serge va à l'essentiel, toujours et tout de suite, et en l'occurrence, cela l'empêche sans doute de danser.

Mais il regarde, il participe. Il caresse la main de sa copine du soir, il boit sa bière, parfois un rhum-coca, il fume beaucoup, il suit Lise et Jean des yeux, il aime Jean. Contrairement à Jean, Serge n'a pas accordé beaucoup d'importance à la dispute qu'ils ont eue. D'une certaine

façon, et même s'il grogne et s'il râle, s'il houspille Jean, s'il le secoue, Serge reste ouvert à Jean, il attend, impatient, ça oui, mais c'est une attente pleine, une confiance, sans douleur. Il peut dire des choses lourdes, pénibles, et il les croit, mais il revient toujours à ce sentiment qu'il a pour Jean, qui l'entraîne et le porte, qui lui donne, on pourrait dire, du corps.

Quand Serge voit Jean, il est joyeux, voilà. Même agressif, il est tiré vers le haut, joyeux. Et quand, seul, il pense à Jean, il sourit.

Jean fait du bien à Serge. Serge ne considère pas, n'a jamais considéré, Jean comme un modèle, il n'a aucun de ces tics d'imitation qu'on trouve si souvent. Non, il s'agit d'un mouvement sans image, une accélération de vie, Serge happé, pris par une chose plus large que lui, sans consistance propre, mais qui l'entoure, le façonne, et lui transmet une force. Alors, le lendemain de leur dispute, Serge est arrivé chez Suzanne, a frappé Jean à l'épaule, Imbécile, va, et lui a raconté sa journée.

Mais la dispute a tout de même eu des effets chez Serge. Il fait plusieurs nuits de suite le même rêve, dont il se souvient parfaitement au réveil. Il est au restaurant avec un ami, un copain quelconque, il ne voit pas sa figure. Le restaurant est joyeux, un peu trop, lampions et nappes de couleur, du bruit. Le repas arrive. L'ami a commandé de la cervelle, et Serge n'aime pas ça, il est dégoûté. L'ami mange tranquillement. Cette phrase est entre parenthèses dans le rêve, Serge voit la parenthèse. A cause de son dégoût, ou bien parce qu'il n'a rien à manger, Serge, lui, ne mange pas. L'ami ne s'en rend pas compte et continue de manger. Peu à peu le silence s'instaure entre eux, un silence massif, tout se fige lentement, se cristallise en blocs de glace et Serge s'éveille avec le sentiment d'une catastrophe, d'un événement effrayant,

comme un retour à une période inhumaine où il n'y aurait que des bêtes monstrueuses et du froid.

Il ne sait pas quoi faire de ce rêve, il éprouve une vague honte et il n'en parle à personne, ni à Jean ni à Lise. Dans la journée il reste mou, endormi. Il fait ses pièces, il fait ses courses. A la fenêtre de son usine il regarde passer le ciel.

Le cadre de la fenêtre, Serge, et le grand ciel qui passe, élastique et tiède, plein de rumeurs, amoureux. Il emmène les nuages, petits et difformes, enfantins, il les porte et les pousse au-dessus du fleuve, et ils vont avec lui, ils le suivent, ils traversent les berges et les ponts, toute la ville.

Serge regarde, fondu, lui-même un élément. Parfois il secoue la tête, Pauvre Serge, et ce n'est pas une plainte, c'est comme s'il parlait de quelqu'un d'autre, un inconnu.

Il pense à la maison où il habitait avec sa mère, en fait il y pense sans pensée, la maison grandit en lui, se construit et se délabre en lui, se construit tout en se délabrant, s'effrite, s'émiette, pierres de mauvaise qualité, toujours l'eau qui suinte, et le linoléum sur la terre molle, battue.

De cela, il parle un peu mais sur le mode de l'anecdote, il raconte des choses de son enfance à Lise et à Jean, il raconte vaguement, distraitemment, il remarque qu'il en parle.

Jean l'écoute, et Lise. Lise est touchée très fort par Serge, il lui fait l'effet particulier d'être en prise directe sur le monde, dans un rapport de souffrance et de participation directes, sans intermédiaire. Peut-être à cause de cela, et tout en se doutant que cette impression doit être fallacieuse, elle estime, comme elle l'explique à Jean, qu'il ne faut pas tenir rigueur à Serge de ses trop brusques changements d'humeur.

– Dis plutôt que ça te plaît, rétorque Jean à Lise, dans un moment de jalousie ludique et vraie.

Lise nie.

Lise est pourtant en butte aux moqueries fréquentes de Serge. Elle s'est empêtrée dans ses promesses à Alexandre, et comme elle n'a rien trouvé d'approprié, elle lui donne elle-même en attendant des cours particuliers, grammaire, histoire.

Les résultats ne sont pas probants, mais Lise continue.

– Tu es coupable, lui a dit Serge, en lui pinçant la joue. Tu le fais pour ça.

– Pas du tout, a dit Lise, et de cela elle était sûre. Mais elle n'aurait pas pu dire à Serge, ni à Jean d'ailleurs, combien elle tenait à Alexandre, à ce gros petit Alexandre, à sa placidité. Qu'il soit toujours là, comme ça, dans sa blouse marron, ni inquiet ni heureux. Inentamé.

Jean pourrait parler, et parle souvent, de ce qu'il croit être les caractéristiques d'Alexandre, ses traits distinctifs. Lise, non. Alexandre l'émeut, mais elle ne sait pas comment. Serge peut-être devine. Il lui a dit une fois, mi-rigolard, mi-sérieux :

– Quel bon gros, hein, Alexandre.

Mais après il a tourné le dos, il a parlé d'autre chose avec Jean, et Lise n'a plus ramené le sujet Alexandre.

Mais Lise et Jean. Moment privilégié, accord et espérances. Amour, grand amour.

Lise est en train de se brosser les dents, elle a seulement son T-shirt.

Elle se brosse les dents debout, devant la glace, très

raide et appliquée, au garde-à-vous. Instant de bonne éducation, bonne et bien assimilée. Jean la regarde en souriant.

Lise brosse. La bouche pleine de mousse blanche, elle demande :

— Tu m'aimes ?

Jean dit, Oui.

Lise crache avec jubilation. Ensuite elle lui saute au cou. Moi aussi, dit Lise, moi aussi. Jean lui attrape les fesses et lui dit :

— Je t'aime surtout quand tu es sérieuse. Et tu es le plus sérieuse quand tu te brosses les dents. Il lui montre, les épaules en arrière, le poing gauche fermé le long de la cuisse, le geste vigoureux.

Lise rit. Ensuite elle enlève son T-shirt et Jean arrête son imitation.

Plus tard sur le lit Lise raconte à Jean des histoires d'Anaïs, des histoires qu'Anaïs lui a racontées. Ce ne sont pas des histoires très gaies. Au bout d'un moment, Lise dit à Jean :

— Je ne comprends rien à Anaïs, rien du tout.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? dit Jean.

Il est en train de jouer avec les cheveux de Lise, cheveux propres, tout propres et flous.

— Sa vie, ce qu'elle fait. Je veux dire, Lise est en train de réfléchir, comment elle s'en sort.

— Mais, dit Jean, c'est plutôt une réponse automatique, il a maintenant le visage dans les cheveux de Lise, complètement enfoui, mais qui te dit qu'elle s'en sort ?

Lise se redresse d'un coup et s'assoit.

— Écoute, si elle s'en sort pas...

Elle s'interrompt.

— Oh, dit Jean.

Un silence.

Bien sûr, Lise sait que Jean n'a aucune envie de parler. Elle n'en a pas très envie non plus, ou plutôt, elle a très envie de caresser Jean. Mais les mots ont été dits, ils sont là, dans l'air.

Elle reprend :

— Si elle s'en sort pas...

Jean, allongé. Il regarde le plafond.

— Peut-être qu'elle s'en sort, dit Jean. Après tout.

Il ajoute, il se tourne vers Lise :

— Qu'est-ce qu'on en sait, nous ?

Lise s'étend à côté de Jean. Elle le regarde.

Ensuite elle embrasse Jean sur l'oreille, le menton, le cou, une épaule, l'autre, elle s'arrête un peu, elle suit le mouvement, elle descend.

Il est vrai que ces derniers temps Anaïs est bizarre, elle a un comportement inhabituel. Elle parle beaucoup, en particulier à Lise, elle raconte des anecdotes épouvantables, ce qu'elle ne faisait pas, elle adopte un drôle de ton. Elle a toujours professé un grand mépris des hommes, mais cela allait de soi, il n'y avait rien à en dire. Maintenant elle précise, elle prouve, elle démontre.

Lise n'aime pas écouter.

Assise au fond du café de Suzanne, Lise écrit une lettre. Tout d'un coup, le juke-box diffuse une musique langoureuse, un vieux paso doble remis au goût du jour,

et Anaïs s'installe en face d'elle en souriant. Elle enlève ses boucles d'oreille avec un Aïe de soulagement, et elle dit Ouf, ouf, ouf.

Lise la regarde. Elle lève les sourcils.

Anaïs commence, c'est devenu une habitude depuis quelque temps :

— Tu ne peux pas imaginer.

Après :

— J'ai failli refuser, il était tellement sale. Mais il m'a tout de suite montré ses trois gros billets, et il m'a dit : Vous n'aurez rien à faire. Alors je l'ai suivi. Il avait une chambre pleine de caisses, des emballages, des papiers, un matelas. Dans un coin il y avait un bureau, une chaise devant, une chaise derrière. Il m'a dit de m'asseoir derrière le bureau, lui il s'est mis de l'autre côté. Il a commencé à parler, à parler, des histoires et des histoires, il me cassait les oreilles, ça n'arrêtait pas, et après un moment, il s'est déboutonné, il a sorti son sexe, il l'a laissé dehors sans y toucher et il a continué à parler. Moi, j'étais assise derrière le bureau, répète Anaïs.

Elle regarde Lise.

Elle reprend :

— Tu comprends, il parlait avec des détails, il racontait sa vie, le temps qu'il met pour aller travailler, la ligne de métro, l'ambiance, et ses parents, et ses cousins, il a beaucoup de cousins, et moi j'écoutais, je ne pouvais pas faire autrement, et en même temps j'avais ce sexe sous les yeux.

Elle s'arrête. Évidemment Lise voit le sexe. Anaïs dit, en appuyant :

— Je n'ai jamais autant, elle se passe la main dans les cheveux, je n'ai jamais autant subi un sexe d'homme.

Elle fixe Lise. Lise détourne les yeux.

— C'est gros, et gonflé, et gris, dit Anaïs.

Lise se lève. Elle est furieuse et pourtant elle se sent obligée de parler doucement.

— J'avais l'impression, Anaïs est en train de continuer, qu'il m'étouffait. Il me rentrait partout. Dans la peau, dans les yeux. Dans la bouche. Elle hausse les épaules. Dans les oreilles. Elle fait une grimace.

— Au revoir, dit Lise.

Anaïs ne dit rien, elle regarde Lise partir.

Plus tard Anaïs vient boire un coup au comptoir, il y a un groupe de filles jeunes qui discutent, Sébastien est là avec Suzanne, et sans raison aucune elle se met à injurier Sébastien. Elle le traite de vieux dragueur, elle cherche des insultes blessantes. Sébastien est calme, les mains dans les poches, il rit.

— Vieux dragueur, dit Anaïs. Tu abîmes les femmes.

Sébastien reste étonné. Après il rit plus fort.

Suzanne est très affectée.

Elle se sent tellement mal, qu'au moment de la fermeture, quand Anaïs lui propose de l'accompagner à une fête, elle accepte sans réfléchir.

La fête est dans un quartier éloigné, une petite maison sur deux étages avec un jardin. Rue retirée, on n'est pas loin d'un parc, calme, et silence, et la nuit tout à fait noire. Le portail reste ouvert, mais la porte d'entrée du pavillon est blindée.

Dès l'arrivée Suzanne est mal à l'aise. Elle a d'abord pensé que c'était l'odeur diffusée par les bougies, un parfum sucré et lourd. Ensuite elle s'est rendu compte qu'il y avait seulement des femmes.

Anaïs l'a présentée à tout le monde et Suzanne a suivi des conversations variées, écouté des musiques, regardé les femmes danser. L'ambiance était calme, très douce, tranquille. Anaïs passait et repassait devant Suzanne, les yeux brillants. Suzanne ne l'avait jamais vue comme ça,

avec un rire si joyeux, sans aucune ironie.

Anaïs s'est assise un instant à côté de Suzanne, et lui a caressé la main. Elle a dit quelque chose à une autre femme en désignant Suzanne par un sourire, mais c'était tout bas, Suzanne n'a pas pu entendre.

Il y a eu un gâteau, immense, sur un plateau, qu'on a apporté et posé par terre au milieu de la pièce. Les conversations ont cessé et le gâteau a été découpé, partagé et mangé en silence. Ensuite les conversations ont repris, Suzanne trouvait le temps long.

A un moment, trois femmes sont arrivées, habillées en noir, avec une fleur semblable dans les cheveux. Anaïs s'est agrippée à la main de Suzanne, l'a serrée, lui a chuchoté :

— Tu les vois ?

Suzanne, qui était en train de s'endormir, a dit :

— Oui, Oui.

Elle est rentrée au petit matin avec Anaïs. Anaïs est restée silencieuse, souriant dans le vide, recroquevillée dans le taxi, une boule. Elle a seulement dit à Suzanne, Elles sont formidables. Elle a ajouté : Et elles ont des idées.

— Quelles idées, a demandé Suzanne.

Anaïs n'a pas répondu et Suzanne a cru voir qu'elle fermait les yeux, comme d'émotion.

Maintenant, le printemps affirmé, soleil, beau ciel. Circulation plus forte dans le quartier, les gens et l'air, les voitures et les bruits.

Suzanne derrière son comptoir pense à Sébastien, à Anaïs. Sébastien ne change pas avec le printemps, égal à lui-même il vient déjeuner tous les midis, il observe, il fait

une remarque. Anaïs, elle, ne vient plus régulièrement, elle vient un soir, elle disparaît le suivant. Elle préoccupe Suzanne.

Le café garde ses grandes portes ouvertes. Les gens s'attardent, partent plus tard le soir, poursuivent des discussions infinies. Dans la rue les femmes ont des jupes courtes, les cuisses innocentes. Jean et Serge dînent dans leur restaurant habituel, parfois avec Lise, ils installent une table sur le trottoir.

Les arbres gonflés, leur feuillage enveloppant, la lumière large, le quai. Le bord de la route. Poussière et clarté, bitume mou.

Une femme passe, jolie, les yeux cernés. Un homme gros et inquiet la suit en mangeant une banane.

Des jeunes gens, garçons et filles, les cheveux très courts et blonds, avec des guitares. Ils s'assoient sous l'arche du métro, ils se mettent à jouer.

Un monsieur vietnamien, âgé, avec sa femme dans une robe brillante et longue. Ils avancent doucement et s'arrêtent devant le café de Suzanne, ils lisent le menu.

Une femme dans l'encadrement d'une fenêtre, au troisième étage d'un immeuble en pierre, au carrefour. On ne voit pas la chambre derrière, c'est noir, on voit seulement la femme accoudée.

Les murs, le long des rues. Les grandes plaques droites, bétonnées, et les pierres, les briques oranges. Parfois un arbre qui déborde, du feuillage qui se laisse tomber de l'autre côté.

Les gens. Leurs paquets.

Un homme jeune et fort, son T-shirt plein de cambouis, avec une démarche souple, près du sol. Son dos musclé, comment il roule les épaules, tout le corps. Comment il mâche son chewing-gum. Certitude intérieure, puissance. Une femme, croisée par lui, se retourne.

Un travailleur immigré, ses yeux vagues, son bonnet de laine.

Un postier, avec sa sacoche, sympathique. On aime les postiers.

Deux enfants, un grand et un petit, qui se disputent, malheureux. Des cris de femme.

Le fleuve, l'eau douce qui tremble toujours un peu. Les ponts. Certains sont des arcs, si parfaits et légers. Une grâce, et tenir d'un seul trait les deux rives sous le soleil.

Et le printemps entier, son explosion incertaine. Au milieu même des branches et des feuilles, ce qui voile la force du vert, rôde, insiste comme une limite diffuse. Naissance, éclosion, et d'emblée comment les choses s'abîment, les regards et les promesses, les corps. Ce qui prend son départ, fait son chemin, suit sa direction, vit pour de bon, et ce qui erre, reste en deçà, n'arrive pas, est utilisé, flotte et se défait, et continue. Dans le printemps, souligné et mis en évidence par la vigueur ambiguë du printemps, les fusions et les heurts, les vies et les morts. L'espace ouvert et mélangé.

Certains supportent ce mélange, peut-être même en vivent. D'autres non. A un moment ou un autre, ils éclatent, ils rompent, ils sortent.

Jean, lui, est sensible à tous ces aspects du quartier, sans y penser cet espace lui semble le sien. Il ne porte pas sur les gens et les choses le même regard distancié, amusé et plein d'ennui que Sébastien, il n'est pas agité du même regret perpétuel que Monsieur André, mais il regarde, il s'agite, il a toujours quelque chose à comprendre et à faire, à mettre sur pied. Réunir ensemble les gens les plus différents, organiser les activités les plus variées, trouver les points d'intérêts communs, discuter, brasser, utiliser le mélange, voire mélanger à son tour, Jean aime le faire et il le fait bien.

L'Atelier accueille justement une petite troupe d'amateurs qui joue là pendant quelques soirées.

Ce qui est particulier : le chef de la troupe est aussi infirmier dans l'hôpital du quartier, et il a pu obtenir que certains malades viennent jouer. C'est thérapeutique et impressionnant.

Le décor est installé au milieu de l'Atelier, de ses poutres et de son désordre. Il y a un ciel peint d'un bleu violent, une grosse machine avec des dents qui tourne sans arrêt, des formes molles en mousse. Les acteurs viennent s'adresser au public, chanter, certains dansent. Une femme rousse très belle raconte sa vie dans un coin, c'est peut-être un délire, peut-être pas. Un couple jeune, bien habillé, essaie d'entrer en contact. Vers la fin une petite fille sans regard saute à la corde.

Le plus poignant : le moment où, la pièce terminée, on voit les acteurs se regrouper à côté de leur metteur en scène et se préparer à regagner l'hôpital. L'air flotte alors autour d'eux comme s'il était déjà plein de poussière, ils ont l'air endormi tout d'un coup, sans doute le poids des médicaments, et pourtant, ils sont, comment dire, si colorés, si pleins de couleurs, si étranges.

Regroupés, prêts à partir, et si étranges.

Beaucoup de gens sont venus, des gens de l'hôpital, amenés en car, et bien sûr, les gens du quartier, Sébastien, Monsieur André, même Suzanne, pour une fois. Elle avait connu la femme, avant, et elle est très émue de la revoir. André, lui, est fasciné, bruyamment, ce qui agace tout le monde, même Jean. Mais les soirées sont un grand succès et on félicite Jean, pour l'organisation et l'initiative, on se promet de recommencer, on fait des projets.

Et Serge ? Serge est malheureux.

Un soir il est assis au café avec Lise, ils attendent Jean. Serge se tourne vers Lise, il lui prend la main, l'embrasse. Baiser nostalgique, appuyé, tendre et faible, sans distance. Lise le regarde, le corps pris brusquement par cette faiblesse de Serge. Elle se sent frissonner.

Serge repose doucement la main de Lise sur la table, il la caresse un moment, il commence à raconter

— Je me promenais le long du fleuve, dit Serge, il faisait très beau, le ciel était immense, brillant. L'eau bougeait un peu, quelques péniches, des couleurs. Tout d'un coup devant moi j'ai vu une vieille dame, elle marchait lentement, elle tenait à la main un grand sac, un cabas. Elle marchait, tranquille, elle regardait l'eau, et quand elle est arrivée à un banc, elle s'est assise.

Elle m'a fait une impression extraordinaire. Elle était si paisible.

Serge réfléchit.

— Elle était habillée n'importe comment, les cheveux courts, une jupe, des sandales, on voyait que ça ne comptait pas. Oui, c'est ça, on voyait qu'elle était seulement absorbée par ce qui l'entourait, le fleuve, les péniches, l'air, la lumière du ciel. Mais, comment l'expliquer ? on voyait aussi qu'elle avait une vie, qu'il y avait un avant, qu'il y aurait un après, sans doute elle a des petits-enfants, des joies et des peines, comme on dit. Et c'est ce qui était si émouvant, justement, saisir ensemble les deux aspects, on voyait une vie, on imaginait la jeunesse, le déroulement naturel, le temps rempli, et, en même temps, on voyait que là, elle était ailleurs. C'était du vrai, elle n'en faisait pas toute une affaire, Serge sourit un peu. Elle était ailleurs, et on savait, et elle savait, qu'elle en reviendrait, de là-bas, dans un moment.

— Oui, rêve Serge, dans un moment.

Il reprend :

— Je l'ai tellement aimée, en la voyant, cette petite vieille. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est très bizarre, c'est son sac, son cabas. Je me suis dit, subitement, c'est grâce à ce cabas qu'elle peut être comme ça. J'étais sûr, remarque, qu'il n'y avait rien dans ce cabas, rien du tout. Mais elle le tenait, elle aurait pu y mettre des choses, en sortir d'autres, voilà. Quelles choses, s'interroge Serge, il se parle presque à lui-même. Je ne sais pas. Mais enfin, il s'énerve un peu, elle avait ce sac, ce cabas, elle pouvait l'utiliser, pour les mettre, ces choses, les retirer, il répète, ça sert à ça, un cabas.

Un vieux sac écossais, dit Serge, tu sais, comme il y en a dans les bazars, doublé de plastique noir, avec des anses larges.

Moi je la regardais, dit Serge, balancer ses pieds, suivre un nuage dans le ciel. Je sentais ce qu'elle vivait, les péniches, le sable, le bleu et le jaune et la largeur du ciel, et j'avais cette certitude : c'est grâce au cabas, à ce vieux sac qu'elle tient.

Je voulais tellement être cette vieille, dit Serge.

Il ne dit rien pendant un moment.

Après il regarde Lise. Il secoue la tête. Quand il parle à nouveau, la voix est basse, elle vient de loin comme quand on a la gorge nouée :

— Mais moi, murmure Serge, je n'ai pas de cabas.

Lise. Elle aime Jean.

Elle n'en parle pas. Ce que Jean a pressenti, l'attente de Lise, le fait que Lise attendait ce qui viendrait à travers lui, par lui, Lise le sait-elle ? Sans doute. Elle s'est dit, une fois, elle l'a pensé pour elle toute seule, comme une proclamation inquiète et joyeuse : « Je n'étais pas encore née. » Mais elle ne veut pas y penser de front. Elle voit plutôt les résultats, elle compare.

Par Jean est passée une possibilité secrète, et mystérieuse, qui a fondé un rapport de confiance entre elle et le monde, comme si pour la première fois il y avait des frontières réelles, distinctes, et pas seulement des zones incertaines et improbables, du terrain vague semblable à une mauvaise enfance.

Ce qu'elle éprouve pourtant, mais hors d'aucun mot : un tel amour aurait dû être, mais ignoré, exister,

mais à son insu. Ou plutôt : il aurait dû, comment penser cela : avoir été. Avoir déjà eu lieu. Et continuer, mais souterrain, dans ses effets en quelque sorte, ses conséquences, comme ces fleuves sévères et millénaires qui creusent les grottes, qui façonnent les parois, qui donnent depuis toujours leur forme même aux sols. Et Lise aurait pu alors tranquillement aimer cet amour.

Mais que ce soit en train de se passer là, maintenant, voilà sans doute pourquoi la joie de Lise s'arrête parfois, net, elle est devant un précipice, la panique la prend, elle va se retrouver fragile, misérable, dans une banlieue de la vie qu'il faut avoir traversée peut-être, mais qu'elle aurait pu avoir, une fois pour toutes, quittée.

Ce n'est pas la seule peur de perdre. Elle est comme liquéfiée, dissoute. Un souvenir est venu une fois, peut-être à cause de la panique, du même sentiment de dissolution paniquée, un souvenir, mais si précis qu'il ressemblait à une invention. Elle danse avec son père qui la fait tourner, valser, qui l'enveloppe dans ses bras, la soulève, la serre, la tourne, et tout en dansant il lui parle, il lui raconte des histoires, il la fait sourire et rire, jeux de mots et mots d'esprit, il est si intelligent, si vivant, et tout d'un coup elle est prise par une terreur, une terreur innombrable, une panique, où se mêle une transpiration pénible, un dégoût. Elle vient d'être traversée par une certitude : sans elle cet homme n'est absolument rien, il n'existe pas.

Maintenant Lise est une habituée du café de Suzanne, elle y passe après ses cours, elle retrouve les autres. Régulièrement à une table du fond elle prend un moment

avec Alexandre. Lecture d'un article de journal, rudiments de la langue. Suzanne vient souvent écouter, elle adore Lise et Lise préfère la présence rassurante, attentive, de Suzanne au tête-à-tête difficile, pourtant toujours proposé par elle, avec Alexandre.

Alexandre est content. Il le dit à ses camarades magasiniers, Lise me donne des cours, je suis content. Les autres approuvent. Lise, elle, peut être submergée par certaines phrases d'Alexandre. Quand il énonce, hochant la tête : J'ai bien marché. Lise se répète la phrase et ce "bien marché" lui donne l'impression bizarre, si peu justifiée, d'ouvrir un monde.

Serge et Jean, de nouveau très proches.

Ils ont passé ensemble, Lise avait à faire, un dimanche en forêt. Ils n'ont pas pris la moto, préférant pour une fois le train, et dès qu'ils sont arrivés, se sentant aventureux, dans un pays étranger, parmi les ronces et les herbes hautes, ils ont beaucoup marché, pris des sentiers minuscules, chacun s'est trouvé un bon bâton, Jean a taillé le sien avec soin, Serge s'est moqué de lui, joyeux. Fatigués, ils se sont allongés, la tête contre un tronc d'arbre, sans se regarder, et ils se sont raconté des histoires déjà souvent racontées, toujours intéressantes, de premières expériences sexuelles. Serge a chanté une chanson triste, ils se sont endormis.

Quand ils se sont réveillés ils ont fait une partie avec le ballon que Jean avait apporté, ils ont beaucoup couru.

Ensuite, grande soif, et ils sont retournés à l'orée du bois, à la buvette. Là, affalés sur leur chaise, mous et gais, ils ont regardé passer les filles et ils ont bu des bières et

des bières.

Ils sont rentrés à la nuit, ivres et bavards, pleins de rires.

Anaïs, elle, tient des discours de plus en plus cohérents et fous. Accoudée au comptoir, elle harangue Suzanne, l'après-midi, quand elles sont seules. Elle n'hésite pas le soir à se mêler à des groupes de filles et de femmes et à développer ses thèses. Elle provoque les hommes, aussi, elle n'épargne personne, même pas Serge. Les thèses, naturellement, sont claires et le Mal, circonscrit, les hommes d'un côté, les femmes, de l'autre. Mais Anaïs a une méthode. Pas de grandes phrases, pas de grands mots. Des faits, des anecdotes. Elle raconte très bien, sans superflu, ni emphase. Détails, circonstances. L'exactitude.

Elle laisse ses auditeurs tirer les conclusions. Parfois seulement, elle ponctue.

Ce qui est frappant : la joie, la jubilation qui l'anime. Elle est là, souriante, au milieu des pires horreurs. Elle sourit vraiment, de rage et de contentement. Elle donne à voir une colère ferme, soutenue, tout le temps la colère, une rage souriante, une force.

Elle impressionne. Cette énergie orientée.

Et, bien sûr, le pouvoir fascinant du fait pur, livré à lui-même, fermé.

— Hier soir, commence Anaïs, un type m'aborde...

Ou encore :

— Une amie m'a raconté, c'est une mère de famille...

On l'écoute.

Oui, Anaïs est persuadée, elle a trouvé. Dans son élan

passionné, mêlé à l'adoration et à la haine, elle a rencontré quelque chose qui lui tient au corps, qui la tient de la tête aux pieds, qui la porte, quelque chose de terrible et de difficile à comprendre, d'inespéré peut-être, une peur.

Anaïs, cette fille. Elle n'a pourtant peur de rien. Ni de la nuit, ni des boulevards déserts, ni des quartiers les plus inconnus. Violente, insolente. L'image de la force ne lui fait aucun effet, ni les demandes les plus précises. Quand elle ne veut pas, elle ne veut pas, c'est tout. Aucune frime, et quand elle parle de la mort, on peut la croire. Casse-cou.

Un type s'approche, propose, ils se mettent d'accord. Une chambre. Ici, un hôtel luxueux, belle moquette, robinets dorés, un homme d'affaires, son théâtre. Téléphoner à un collègue, et, tout en téléphonant, peloter les fesses d'Anaïs, lui caresser, lui palper, parler et discuter, chiffres et bilans, les projets, une oreille dans l'écouteur, un doigt dans la raie des fesses, sourire satisfait, bavard, flatter les rondeurs, souple, souple.

Parfois un risque plus direct, prévu ou imprévu. Anaïs se débrouille.

Les agencements et les ordres, les paroles dures et les menaces ne touchent pas Anaïs. Elle n'est pas là. Les fesses, après tout, qu'est-ce que c'est ? En tout cas, pas Anaïs. Les fesses sont dans une main, palpées. Les jambes, palpées aussi, sont posées sur les pieds, et les pieds, par terre, sont sur le plancher. La tête est sur le cou, le cou dans la chemise, relevée, et les seins, les petits seins, sont à l'air, dans la fraîcheur du soir, tranquilles et seuls, ronds et nus.

Collage, montage. Pour certains, sans doute, un joli tableau. Mais Anaïs n'est ni dans le trait, ni dans les formes, ni dans les couleurs, et elle se fout du tableau. Elle ne peut pas s'y voir disparaître et émerger, s'évanouir et

apparaître, dans ce qui est la simple matière du tableau, son support, sa surface, son fond indifférent et plat. Mais elle sait. L'indifférence, elle l'utilise, il est un gage de réussite professionnelle, c'est vrai. Le regard dur, le va-et-vient muet, et le corps abandonné comme un fétiche malveillant. Mais même au-delà de ces bénéfiques, cet état, elle le préfère. Jusqu'à présent, ah oui, elle le préfère.

Alors maintenant Anaïs.

La pièce est sombre. Quelques petites lumières éparpillées. Tapis, coussins. L'air est chargé, presque étouffant. Fumée de cigarettes qui monte et tourne, et le parfum des fleurs. Des fleurs partout, des vases, des bouquets.

Une vingtaine de femmes assises par terre en cercle. Vêtements larges, tuniques et pantalons souples, couleurs pastel. Certaines ont des fleurs dans les cheveux, des bandeaux.

Une rumeur commence, très bas. Un volume qui s'élève, une rumeur. Elle va parler, elle va parler.

Elle parle.

C'est une femme d'un certain âge, élégante et maigre, avec un visage poudré, très blanc, et les yeux crayonnés. Elle a des boucles d'oreille immenses, surprenantes, et elle est enveloppée dans une robe beige.

Elle se lève, elle s'adosse au mur et elle fixe un point lointain.

Avant qu'elle ne parle, sachant qu'elle va parler, Anaïs est saisie par un tremblement. Apprendre ce qui est interdit, ce qui est permis. Une initiation, bien sûr, mais la peur d'Anaïs, et la gratitude secrète qu'elle éprouve pour cette peur, ne viennent pas seulement de l'anticipation d'un pouvoir. Cette peur signe plutôt les retrouvailles avec une force ancienne et perdue, une force terrifiante d'avoir été perdue, d'avoir pu l'être, alors qu'elle était

aussi vitale et nécessaire que l'ordre même des choses.

— J'ai voulu me tuer, dit la femme.

La rumeur cesse.

— J'étais sur mon balcon, il faisait très beau, j'arrosais mes plantes.

Elle s'arrête, elle regarde autour d'elle les autres femmes. Elle dit : Je m'appelle Marie-Louise.

Elle reprend :

— Le ciel était bleu et brillant, parfaitement propre, pas un nuage, je me suis dit, c'est comme une toile cirée.

Elle s'arrête à nouveau, elle hésite. Ensuite elle parle très vite.

— C'était affreux. Le balcon, les fleurs dans leurs pots, et ce ciel en plastique. C'était affreux.

J'ai regardé la rue, il y avait une vieille femme sur un banc, très vieille et tellement maigre, la peau tirée. Elle avait des lunettes noires et elle grimaçait, ça devait être le soleil. Elle a fait un geste, j'ai cru qu'elle m'appelait. J'ai senti le vide qui était en moi.

Elle s'arrête encore. Elle est devenue rouge, rouge. La honte.

— Je l'ai senti et j'ai voulu le jeter dehors, ce vide, le prendre et le jeter par-dessus le balcon.

Sauter.

Elle se rassoit brutalement et se cache la tête dans les genoux.

Silence.

Il n'y a aucun mouvement vers Marie-Louise, on ne la regarde plus.

Elle reste la tête dans ses genoux.

Il y a seulement un soupir, tout de suite réprimé, c'était Anaïs.

Pendant que Marie-Louise parlait, Anaïs l'a écoutée avec exaltation, collée à ses paroles, transfigurée. Elle a su,

un bref moment, que cette femme parlait pour elle. Après elle a oublié.

La pièce enfumée, les fleurs.

Personne ne dit rien.

La honte de Marie-Louise prend des proportions terribles. Elle commence à gémir.

Autour d'elle, le silence.

Comme toutes, Anaïs est prise dans ce silence, ce silence accusateur, plein de dégoût.

Marie-Louise gémit. Elle garde la tête entre ses jambes et elle gémit.

Elle devient obscène.

A côté d'Anaïs, une femme grosse, avec une natte dans le dos, est prise d'un rire aigu.

Anaïs la regarde, elle s'arrête.

Marie-Louise nage maintenant dans sa honte, elle est décomposée, dissoute, flaqués de souffrances, les cheveux, la peau dégoulinent, on dirait qu'elle est toute plate.

Le cercle du silence, les gémissements.

Marie-Louise se balance sur place, elle se tord les mains.

Elle se tire les cheveux. Elle se griffe les bras.

Le cercle est maintenant tout entier pris d'un recul, Anaïs recule avec les autres, le rejet est absolu, arrivé à la limite.

— Oh, dit Marie-Louise, oh, oh.

Une femme qui a une fleur dans ses cheveux se lève lentement, vient s'asseoir à côté de Marie-Louise. Elle lui met le bras autour du cou, elle lui prend le menton, elle lui lève le visage.

Elle dit :

— Voyez.

Après elle s'adresse à Marie-Louise, elle dit :

— Allons, allons.

Elle se tourne vers les autres, elle commence à expliquer.

Anaïs n'arrête pas. Partout, dans la rue, au café, n'importe où, ce comportement nouveau, et incongru, déplacé, d'Anaïs.

Elle va faire un examen médical de routine. Le médecin est jeune, très bavard. Tout en examinant Anaïs allongée, les jambes relevées et écartées, il lui parle, sa vie, sa nouvelle installation, il lui pose des questions, s'intéresse. Anaïs répond d'abord, le jeune docteur n'est pas antipathique. Au contraire, quelque chose de rassurant. Ses cheveux bouclés, son petit ventre. Éclairage halogène, propreté, nickel. Anaïs se détend.

La tête en avant, le médecin commente maintenant ce qu'il voit.

Il complimente :

— Vous êtes très bien faite.

Anaïs est envahie d'un coup par une rage froide.

— Regardez, dit Anaïs, là, au fond.

— Quoi donc, dit le médecin sans relever la tête.

— Mais regardez, dit Anaïs, vous ne voyez pas ?

— Non, dit le médecin.

— Mais si, répète Anaïs. J'ai une dent.

Le docteur se redresse avec un sursaut et Anaïs le fixe méchamment.

Quand après elle a raconté la scène à Lise, elle riait aux éclats et trouvait la scène très drôle, Lise n'a pas ri du tout, elle n'a même pas souri. Anaïs, peut-être déçue, a commencé à lui faire une déclaration.

- Moi, a dit Anaïs, j'aime les femmes.
— Moi aussi, a dit Lise, distraite et méfiante.
Anaïs a dit d'une voix dure :
— Je les aime vraiment.

Lise l'a regardée. Les yeux d'Anaïs se sont adoucis.
Elle a dit d'une voix lointaine :

- Je suis amoureuse de toi.
— Oh, n'a pu s'empêcher de dire Lise.

Anaïs a pris la main de Lise et l'a mise sur son cœur.
Lise a secoué la tête.

Anaïs a souri, s'est levée, est partie, et Lise est restée assise à la table du café, les coudes posés sur la table, dans un malaise extraordinaire.

Quand elle y pense de nouveau plus tard, le malaise s'amplifie. Lise n'est pas, n'a pas été, touchée par ce que peut dire Anaïs, par tous ses discours, ses propos. Elle s'en était rendu compte clairement à l'occasion d'un échange, Anaïs décrivait une femme qui, disait-elle, parlait tellement bien,

— Mais, avait remarqué Lise, je croyais que tu n'aimais pas ça, les gens qui parlent trop bien,

— Mais, avait répondu Anaïs, elle, c'est une femme, et la réponse avait, il faut le dire, découragé Lise. Non, ce n'est pas le contenu de ce que dit Anaïs qui l'impressionne. Mais elle n'arrive pas à se débarrasser du malaise.

La nuit, elle fait un rêve, et dans son rêve elle sent, comme elle a senti à la table du café, battre le cœur d'Anaïs, mais la main d'Anaïs est devenue la sienne, elle tient son cœur dans sa main, elle sent la forme charnue et ferme, les contours et les creux, elle est envahie par le battement lent d'abord, rapide ensuite, du cœur, pulsations, flot rouge, le sang. A cause du flot, l'organe perd sa forme, s'élargit, prend l'espace entier du rêve, devient un tas épais, coloré, une flaque. Lise se réveille pleine de

sueur. Ne plus partir, ne plus pouvoir partir. D'où ? Elle ne sait pas.

Le lendemain quand Lise passe au café, Anaïs est déjà là, avec un sourire en coin. Elle a une robe courte et moulante à la limite de la décence, et un maquillage encore plus voyant que d'habitude. Elle est extrêmement jolie. Elle a emmené une amie, une jeune femme frêle, effacée, qu'elle présente à tout le monde, une cinéaste. Anaïs est très excitée, dès que Lise arrive, elle raconte un projet de film dont elle et son amie ont eu l'idée, un film sur la profession. Le début est déjà au point. C'est une chambre, il y a un lit, une grande glace, des vêtements sur le lit. On voit entrer une femme suivie de deux hommes. La femme se regarde dans la glace, elle met une robe de petite fille et des grandes bottes. Une musique joue, très fort, *I'd rather see you dead, little girl, than to be with another man*. Je préfère te voir morte, petite fille, plutôt qu'avec un autre homme. La femme prend l'argent du premier homme, elle le donne au second, elle prend le sexe du deuxième homme, elle le met dans la main du premier. Après, l'écran reste blanc pendant une minute.

Lise écoute de loin. En fait elle trouve le début du film bon. Mais elle est subitement frappée par l'agitation d'Anaïs. Anaïs, pense subitement Lise, en fait trop. Il y a dans les gestes, la parole, tout le comportement d'Anaïs, quelque chose de provocant, bien sûr, mais aussi, cherche Lise, quelque chose d'enfantin, de faux. Comme si Anaïs courait, courait sans arrêt, traversait sans arrêt la pièce, la rue, toute la ville en courant, les retraversait, les quadrillait par sa course, traçait par son propre mouvement un quadrillage fin, serré, derrière lequel au même moment, immobile et fausse, elle se tenait.

Cette image énerve Lise, ensuite l'angoisse. Devant Anaïs maintenant Lise n'en peut plus, elle étouffe.

Quand Anaïs s'en va avec son amie, heureusement assez vite, Lise prend Suzanne à part.

Non seulement Suzanne comprend tout ce que lui dit Lise sur Anaïs, mais elle a, à sa façon, éprouvé la même chose.

Elle se lamente. Elle aime Anaïs comme sa fille.

Elle confie à Lise qu'elle en a parlé à Sébastien.

— Mais Sébastien, dit Suzanne, s'est moqué de moi. Et en plus, Suzanne devient rouge de colère, il m'a dit qu'Anaïs avait bien raison de se déchaîner comme ça, qu'elle avait bien raison et qu'il était bien d'accord.

— Comment ça, d'accord ? demande Lise. Moi aussi, je peux être d'accord.

— Il trouve tout ce que raconte Anaïs amusant, dit Suzanne, et c'est de honte qu'elle est rouge maintenant.

Elle répète tout bas :

— Amusant.

Lise reste évidemment muette.

Plus tard, Jean, Serge et Lise dînent ensemble et Lise rapporte la conversation qu'elle a eue avec Suzanne et les propos de Sébastien. Ils ont trouvé un nouveau bistrot, un peu plus loin sur la rive, on se croirait presque en dehors de la ville, et la patronne, qui est amoureuse de Serge, leur sert des portions très copieuses. Ils ont commencé par un apéritif bien tassé, un ricard accompagné de crevettes et ils attendent la suite, des moules.

— Quel salaud, conclut Lise. Elle est furieuse contre Sébastien. Son angoisse s'est transformée en rage.

La patronne amène les moules, ils mangent un moment en silence.

— Sébastien trouve toujours tout amusant, fait remarquer Jean.

Il hausse les épaules. Il ajoute :

— Mais si ça amuse Anaïs. Ce qu'elle raconte n'est jamais faux.

— Je ne parle pas de ça, dit Lise, sa fureur redouble.

Et au fond, elle se reprend, elle voudrait être calme, réfléchir, ça ne l'amuse pas du tout.

— Mais si, dit Jean. Il n'y a qu'à la regarder.

Lise essaie de dire comment elle a perçu Anaïs.

Jean ne comprend pas. Ou plutôt, il revient à ce que dit Anaïs qui n'est "pas faux", qui est même souvent intéressant, il ajoute.

Un silence long. Ils mangent.

Lise se sent tout d'un coup affolée, perdue.

Elle se force au silence, ensuite elle se force à parler.

Elle parle du malheur d'Anaïs.

— Quel malheur, dit Jean.

— Le malheur, dit Lise. Elle n'arrive pas à en dire plus. Il lui semble même qu'elle ne doit pas en dire plus, avoir à en dire plus.

Serge n'a pas prononcé une parole. Il a mangé toutes ses moules une par une. Maintenant il dit :

— Anaïs est stupide. Qu'elle aille, il grimace un sourire, au diable.

Une fois, dit Serge, devant le regard étonné, et blessé, de Lise, une fois j'ai connu une fille vietnamienne, une prostituée. Enfin, une Asiatique. Elle s'était fait teindre les cheveux en blond, au début c'était très séduisant, cette peau cuivrée et ces cheveux blonds, on voyait bien que c'était teint. Mais après, il regarde Lise, c'était, je ne sais pas, c'était écoeurant.

Comme une poupée en celluloïd, fabriquée. Les paupières, les cils, les bras, les jambes, la peau, les

cheveux, tout pareil.

Elle avait un regard vide, vide.

Et cette peau si douce. Elle n'était pas tellement jeune, elle était douce de vieillesse déjà un peu, tu vois ? Elle avait un parfum suave, sucré, et une façon spéciale de prononcer le mot "Viêt-nam" en détachant les syllabes, Viêt, Nam, comme si c'était un pays imaginaire, sans réalité.

Et gentille, gentille.

On avait l'impression qu'on pouvait lui rentrer dedans, oui, dit Serge en fronçant les sourcils, lui rentrer dedans et on ne trouverait jamais rien.

Il s'arrête brutalement.

— Mais, dit Lise, et alors ?

— Je raconte ça comme ça, dit Serge. Mais, il ajoute méchamment, je n'ai pas l'intention de me préoccuper avec Anaïs. Elle est stupide. Il répète.

Jean regarde Serge, ensuite il rit.

— Quel dégoût, dit Jean.

— Oui, dit Serge.

— Bon, dit Jean. Il envoie avec les doigts un baiser à Lise et Lise est traversée par le désespoir, comme si la mort venait de passer en elle.

Après.

Les choses vont vite, du moins en ce qui concerne Anaïs.

Arrivant au café de Suzanne quelques jours plus tard, Lise surprend une scène entre Anaïs et son amie la cinéaste. Elles sont assises à une table près d'une baie ouverte, Lise les voit en traversant la rue. La cinéaste semble encore plus frêle, effacée et blonde, presque transparente, elle ne dit rien, elle regarde par la baie ouverte, la tête tournée vers le métro aérien. Anaïs n'est pas maquillée, elle parle à toute vitesse et elle a l'air terrifié.

Quand Lise entre dans le café, Anaïs la voit. Elle s'arrête de parler. L'amie tourne la tête de son côté et lui sourit. Lise reste au comptoir.

Au bout d'un moment l'amie d'Anaïs se lève, Lise remarque son pantalon souple et large, et elle s'en va après

un petit geste d'au revoir à Lise. Anaïs l'accompagne à sa voiture et retourne au café. Elle prend Lise par le cou, pose sa tête sur son épaule et soupire. Elle dit à Lise, Viens.

Elle l'entraîne dehors, elles marchent ensemble le long du quai. Anaïs ne dit rien, elles marchent en silence, crissement sec de leurs pas sur le gravier, mouvement étouffé, enveloppant des voitures qui passent plus loin. Il y a beaucoup de soleil, et le fleuve brille, très lent.

Cette lumière trop blanche n'est pas agréable à Lise. Elle cherche une péniche, une forme pour reposer ses yeux, mais il n'y a rien, seulement cette couleur brutale et brillante, cette lumière. Elle regarde Anaïs.

Anaïs marche la tête baissée, elle a mis des lunettes de soleil, des grandes lunettes noires, la monture est extravagante avec des paillettes, et les lunettes si grandes la rendent encore plus mince, plus petite.

De temps en temps, elle donne un coup de pied dans le gravier, elle abîme bien son escarpin.

Finalement elle murmure, la tête toujours baissée :

— Elle m'a dit de ces choses.

Après elle se tait.

Lise demande :

— Elle t'a dit quoi ?

Anaïs ne dit rien. Ensuite elle enlève ses lunettes, elle regarde Lise. Lise voit qu'elle pleure.

— Avec sa petite voix, dit Anaïs. On l'entend à peine, c'est une toute petite voix, et elle est tellement dure.

Lise est bouleversée. Elle se sent proche d'Anaïs, si proche qu'elle ne sait pas quoi dire. Elle lui prend la main, et quand Anaïs lève les yeux vers elle, Lise perçoit clairement qu'Anaïs ne la regarde pas avec amour, mais avec panique.

— Qu'est-ce que je vais devenir, dit Anaïs. Elle

s'arrête. Elle pleure de nouveau, elle est secouée de gros sanglots bruyants.

— On est parti à quelques-unes dans sa maison de campagne, continue Anaïs. Une grande maison, toute en longueur, une maison isolée en pleine campagne, au milieu d'herbes hautes. Il y avait du vent qui passait dans l'herbe, on entendait du bruit, on aurait cru la mer, et je pensais qu'on aurait pu vivre là pendant des jours et des nuits, comme sur un bateau.

Anaïs s'arrête encore.

Elle reprend :

— On a écouté de la musique pendant longtemps, ensuite on a un peu parlé. C'est surtout les autres qui avaient des histoires à raconter, moi je n'ai pas dit grand-chose, Anaïs recommence à sangloter, j'ai seulement dit deux trois choses de ma vie. Personne n'a fait de commentaires. Après on a toutes dormi ensemble dans la même pièce, des matelas par terre. Elles ont laissé toutes les fenêtres de la maison ouvertes, l'air entraît, ce n'était pas froid mais je me suis réveillée tout le temps, je n'avais pas l'impression d'être dans une maison, maintenant Anaïs ne pleure plus, elle a l'air terrifié comme au café tout à l'heure. Je n'ai jamais si mal dormi. A chaque fois que je me réveillais, j'avais cette impression, et même je me réveillais déjà avec elle, je savais que j'avais dormi avec elle, c'était ça le pire, je savais, en dormant, que ce n'était pas une maison. Il y avait tout, les meubles, les objets, tous ces matelas, mais l'air passait là-dedans, l'air passait dans les pièces, ce n'était pas une maison, répète Anaïs.

Elles marchent en silence. Lise tient toujours la main d'Anaïs. Anaïs lui serre la main et lui jette, Lise pense, un regard étrange. Au bout d'un moment, elle recommence à parler, mais le ton de sa voix a changé, elle parle

fermement :

— Mais quand on écoutait de la musique ensemble, c'était — je ne sais pas te dire. On fermait à moitié les yeux, on dormait presque, sur les fauteuils, les coussins, par terre, et c'était comme si dans la musique chacune avait perdu son corps, on était fondues ensemble. On ne se touchait pas, Anaïs serre plus fort la main de Lise, on ne se touchait pas, et toutes les autres étaient là, présentes. On avait les yeux presque fermés mais on sentait les regards, peut-être on les imaginait et, dit bizarrement Anaïs, la phrase est tellement bizarre que Lise se demande si Anaïs ne récite pas, avec ces regards on fabriquait quelque chose. Je sentais les regards en train de fabriquer le grand corps où on était, toutes, dit Anaïs.

Elle fait un geste vers le fleuve, Lise regarde et ne voit rien, seulement l'éclat de la lumière. Anaïs ne parle plus et elles retournent en silence au café de Suzanne.

Au café, Lise voit Alexandre qui a l'air de l'attendre, l'heure a tourné. Elle embrasse Anaïs, lui dit, A plus tard, et s'installe à une table du fond avec Alexandre.

Monsieur André les suit, il demande à Lise s'il peut assister, il s'intéresse à sa méthode. Lise dit qu'elle n'a pas de méthode, mais André s'est déjà assis.

Lise n'est pas contente et Alexandre, qui perçoit sans doute le mécontentement de Lise, se balance sur sa chaise en regardant le plafond. Lise ne dit rien.

Alexandre arrête de se balancer, il parle de ses copains, une histoire avec son chef. Il doit être inquiet, la présence de Monsieur André le gêne, il balbutie.

Tout d'un coup, en face d'Alexandre, devant son

balbutiement, André se met à faire le récit de sa vie. Ce n'est pas très personnel, mais c'est précis, on peut se représenter les chemins de campagne, le ciel nuageux et doux, la couleur boueuse de l'herbe.

André présente d'abord la région où il est né, avec ses caractéristiques géographiques, économiques, et culturelles. Les principales productions, tous les fromages, tous les vins. Il passe ensuite à son village et à sa famille, son origine et son évolution, qui lui semble, il le souligne, typique. Il en vient à la question de l'enseignement, il décrit l'école du village, s'attarde sur les bancs en bois et le tableau noir, les craies de couleur et les plumiers, les cahiers à carreaux.

Lise regarde sa montre. Mais André tient à son récit, il insiste.

Il s'adresse à Alexandre.

Alexandre écoute patiemment.

— Je regrette cette époque, dit André.

Ou peut-être je regrette mon enfance.

Ou peut-être les deux.

— C'est original, dit Lise. Elle a envie de le claquer. Excusez-moi, mais je donne une leçon à Alexandre.

— Je vous interromps, dit André avec un sourire contrit. Je regrette. Mais je voulais lui expliquer. Il montre Alexandre.

— Lui expliquer quoi, dit Lise avec violence.

André se lève, il a l'air offensé. Il dit :

— Je ne sais pas. Lui expliquer.

Il ajoute :

— Après tout, vous lui donnez bien des cours, vous.

Il s'en va. Lise hausse les épaules, mais au fond, pour une fois, Monsieur André l'a étonnée.

Ensuite elle regarde Alexandre.

Alexandre rêve.

Et là, brutalement, peut-être à cause de cette rêverie d'Alexandre, Lise est tellement émue. Elle aimerait tout savoir d'Alexandre, qu'il lui dise tout. Elle cherche à imaginer sa maison, elle voit un vieux pavillon abîmé, ou un petit appartement, du papier peint, une ancienne cuisinière à gaz, un lit.

Elle demande :

— C'est comment, chez toi, Alexandre ?

Mais Alexandre, gêné, secoue la tête et sourit.

Il a posé ses deux mains à plat sur la table et il sourit gentiment.

— Alexandre, murmure Lise.

Alexandre la regarde.

— Hé, Alexandre, murmure de nouveau Lise.

Alexandre continue à la regarder en souriant.

Lise soupire. Elle ne sait pas pourquoi, mais murmurer lui semble une bonne façon, appropriée, d'interpeller Alexandre, qui lui correspond. Et Lise pense aux routes de banlieue, ces routes larges et trop claires qu'il lui arrive de prendre, à leur présence définitive et toujours inachevée, oui, se dit Lise, à leur murmure.

Lise se sent très seule.

Elle a tout d'un coup la conscience aiguë de son amour pour Jean, ou plutôt, la conscience que son amour pour Jean l'empêche d'être engloutie.

Mais par quoi.

Engloutie par un murmure, se surprend à penser Lise. Elle secoue la tête, énervée, mais l'image continue de flotter autour d'elle.

Elle repense à Alexandre, à la banlieue.

Elle se demande avec inquiétude si Jean éprouve les mêmes choses.

Après elle regarde de nouveau Alexandre.

Il la regarde.

Elle doit commencer.

C'est un moment que Lise trouve toujours difficile, où se produit à chaque fois un retournement pénible. Lise sent qu'il faut commencer, le commencement est là, devant elle, possible, à l'infini, il est innocent comme Alexandre, souriant comme Alexandre, mais aussi, comme Alexandre tellement plein, massif, occupant l'espace d'une façon si lourde, et voilà le commencement qui se met à devenir une chose précise, infinie mais précise, il se sépare d'Alexandre, il est tapi derrière Alexandre, le commencement est en train de l'observer, elle ne sait pas si c'est le commencement ou Alexandre qui l'observe, la bouche ouverte, peut-être ironique, et elle doit commencer.

— Parfois, avec Alexandre, Lise avait avoué peu de temps auparavant à Serge, pour une fois il ne se moquait pas d'elle, il ne parlait pas de Sous-sol, et elle lui avait raconté ses cours et ses difficultés, cette question du commencement, parfois avec Alexandre j'ai l'impression d'être punie mais je ne sais pas pourquoi.

Serge avait réfléchi.

— Jean dit souvent, il cite je ne sais plus qui, l'homme a été créé pour qu'il y ait du commencement. Quelqu'un comme Alexandre te punit d'avoir pensé ça. D'avoir osé le penser.

Serge avait regardé Lise un moment, encore pensif. Ensuite il avait souri, Lise avait senti que ce sourire lui était destiné à elle d'une façon toute particulière, comme si Serge faisait un effort spécial pour elle, lui faisait un cadeau spécial à elle, il y croyait ou il n'y croyait pas, mais il tenait à lui faire ce cadeau, et elle l'avait adoré.

— Mais bien sûr, avait dit Serge, ils ont raison, ceux qui osent penser des choses pareilles. Ce sont eux qui ont raison, malgré tout.

Lise pense à Serge et elle se lance, elle donne un petit cours à Alexandre.

Quand elle a fini, Lise cherche Anaïs mais Anaïs est partie. Elle s'installe à une table, elle boit une bière.

Près du comptoir, des jeunes gens, comme toujours, groupés autour de Jean. Ils parlent d'un film que Jean a projeté il y a quelques jours, un vieux western. Aucun des jeunes n'a aimé. Jean défend le film.

Le café, ses grands miroirs. La journée se termine, le ciel arrive par les portes et les baies ouvertes, il entre, il s'insinue, il recouvre et enveloppe.

Plus loin, le fleuve, ses berges, le sable maintenant plus frais, plus gris. Lise pense à Anaïs.

Elle voudrait parler à Jean, Jean est occupé. A côté d'elle deux vieux, l'un a une pipe et une casquette à carreaux, discutent politique, gouvernement. Lise écoute.

Alexandre a rejoint le groupe des magasiniers. Il raconte son cours, les autres sont plus ou moins attentifs.

Serge est seul, à une table, avec devant lui une bière. Il n'a pas l'air en forme.

Il joue avec un ouvre-bouteille qui traîne sur la table.

Suzanne vient s'asseoir à côté de lui.

— Tu as l'air fatigué, dit Suzanne.

— Je ne suis pas fatigué, je suis mort, dit Serge, en regardant Jean.

Suzanne suit son regard. Elle lui met la main sur l'épaule.

— Lui, dit Serge avec un geste du menton, lui il n'est jamais fatigué.

Et moi, il répète, je suis mort.

Une jeune femme inconnue entre, demande Anaïs, et repart. Elle laisse derrière elle un parfum délicieux, trop sucré, et une envie de la connaître.

Le café tout entier est témoin d'une scène comique qui se passe dans la rue. Un groupe de jeunes hélent un taxi, ils sont noirs et ils ont un fort accent. Le taxi s'arrête.

— Vous êtes libre ?

— Oui.

— Alors Vive la liberté ! et les garçons s'en vont, pliés en quatre.

Le chauffeur est furieux, il les injurie. Mais plus loin, seul, devant un feu rouge, il se met à rigoler. Lise le voit.

Jean a emprunté une camionnette, il a une course à faire, du matériel à prendre à l'autre bout de la ville. André lui demande s'il peut l'accompagner, sa femme dîne chez sa mère avec les enfants. Jean dit, Oui, bien sûr, fait un signe à Lise, et tous les deux s'en vont.

Dès qu'ils sont installés dans la camionnette, André, qui continue peut-être sur la lancée interrompue avec Alexandre, mais avec Jean il s'agit sans doute d'autre chose, André se tourne vers Jean et se met à lui parler.

— Mes parents n'étaient ni riches, ni pauvres, dit André. Ils tenaient un petit café, avec une épicerie. Je me souviens des boîtes, du rangement. C'était toujours bien rangé. Toutes les variétés de biscuits, de ficelle.

J'adore la ficelle, jusqu'à aujourd'hui, dit André affectueusement à Jean. La grosse, la petite. L'épaisse, la moins épaisse.

Ils travaillaient dur, dit André dans un moment de mélancolie. Ensuite il regarde Jean avec complicité, Jean ne le regarde pas, il conduit. Peut-être, reprend André, avaient-ils le sens du sacrifice.

Ils travaillaient dur, il répète, avec du résultat. Le

résultat, c'est moi.

André fait une pause, et un geste large.

Un avenir, la ville.

Sans le savoir, ils avaient, André sourit avec douceur, il pardonne, ils avaient engendré l'insatisfaction du monde moderne.

L'insatisfaction, dit André, méditatif. Elle me suit. Ou peut-être, il rit finement, je la suis.

Il regarde Jean.

Jean regarde la route.

André continue.

— A la ville, j'ai rencontré ma femme. Ce fut un mariage d'amour, et de raison, inscrit dans la loi, André appuie, de l'espèce.

Mais dans notre monde moderne, André a un autre moment de méditation, nous sommes trop informés. Nous ne pensons plus.

Mais, dit André, je voulais parler de moi.

J'ai deux enfants, comme la moyenne. Un garçon, une fille.

J'ai beaucoup lu sur l'éducation. Eh bien, croyez-moi si vous le voulez, ça ne m'empêche pas de recommencer les mêmes erreurs. Je le regrette mais je le constate.

A mon fils, je m'entends dire les mêmes choses que mon père me disait. Je lui parle de mes sacrifices, c'est plus fort que moi. Alors il est dégoûté.

Enfin, ponctue André.

A l'école, il continue, j'avais un maître que j'admirais, qui m'a vraiment fait. Il nous disait, André sourit, c'est un sourire intérieur, les idées c'est comme le vin, pour que ça vieillisse bien, il faut avoir chez soi une bonne cave.

Il me semble, dit André en jetant un coup d'œil à Jean, il me semble que ça, je l'ai compris.

Ils sont arrivés. André aide Jean à prendre le matériel, ils rentrent, Jean dépose André chez lui. Il n'a pas fait de commentaires sur ce qu'André lui a raconté, de temps en temps devant le regard d'André il a hoché la tête, c'est tout.

Une fois André déposé, Jean retourne au café de Suzanne, mais très lentement. Il se sent bizarre.

Il voudrait retrouver son attendrissement pour André, il n'y arrive pas. Ou plutôt : il est troublé, comment le dire, par une sorte de résonance, et cela ne lui plaît pas du tout.

Jean se sent envahi.

Plus il pense à André, plus il se sent envahi. Envahi, occupé. Mais comme par un ennemi intime, une déman-gaison. Il a l'impression de connaître André par cœur, qu'André lui est de part en part familier, et pourtant, en ce moment précis, Jean rejette André d'une façon totale, absolue.

Que m'importe, se dit Jean, mécontent, la stupide histoire de sa vie, ou ses réflexions, ses misérables pensées.

Il revoit André et son sourire, sa complicité. Cette délectation insupportable quand il parlait, pense Jean.

— Comme si parler, raconter, le justifiait, pense encore Jean, réellement fâché.

Jean est lui-même surpris par sa colère, mais il n'est pas délivré.

Quand Jean revient au café, il ne trouve plus Serge. Serge, chose inhabituelle, est allé se coucher. Lise est rentrée elle aussi, elle ne pouvait pas l'attendre, Suzanne lui fait le message.

— Et moi, dit Suzanne à Jean d'un air soucieux, je vois Anaïs, elle m'a dit qu'elle passerait.

Jean, de mauvaise humeur, va seul à l'Atelier.

Suzanne ferme le café et monte chez elle préparer à dîner pour elle et Anaïs. Anaïs a seulement dit, Je passerai, mais Suzanne pense qu'un vrai repas pour une fois ferait du bien à Anaïs, et quand Anaïs arrive elle est encore en train de s'affairer dans la cuisine.

Anaïs s'assoit en face d'elle, les coudes sur la table, le visage fermé. Elle ne dit rien.

Suzanne lui demande si ça va, après elle continue ses préparatifs.

Anaïs reste en silence, elle émiette du pain.

De temps en temps Suzanne regarde Anaïs par en dessous, elle lui trouve un regard morne, elle s'inquiète, elle s'inquiète.

Anaïs dit enfin, d'un ton furieux :

— Je ne vous avais pas dit que je venais dîner.

— Je sais, dit Suzanne. Mais.

— Mais quoi, dit Anaïs. Je n'ai pas faim.

Elle retombe en silence.

Suzanne s'assoit en face d'elle, un long moment passe, Anaïs regarde le mur.

Le silence pèse.

Suzanne se sent tout d'un coup impuissante. Quelque chose va se passer, elle ne saura pas quoi faire.

Elle voudrait distraire Anaïs.

— Je suis allée voir une femme que je connaissais, raconte Suzanne, et que j'avais retrouvée il n'y a pas longtemps, je t'en ai parlé, elle jouait dans un spectacle à l'Atelier, une soirée de Jean.

Elle est à l'hôpital, à côté.

Dès que je suis entrée dans la chambre, je me suis souvenue de tout. Elle était de dos, elle regardait par la

fenêtre, j'ai d'abord vu ses cheveux roux, ses magnifiques cheveux si longs et ondulés. Elle est toujours aussi belle, elle n'a pas changé. Moi, Suzanne secoue la tête, j'ai vieilli, pas elle.

On se connaissait bien, on sortait beaucoup ensemble. Le dimanche.

Suzanne s'arrête, elle baisse les yeux.

Après un moment, elle regarde Anaïs.

Anaïs regarde toujours le mur.

Suzanne reprend.

— Elle était gaie, elle riait tout le temps. Un rien la faisait rire. Elle adorait danser, aussi. On allait sur les bords de l'eau, on prenait nos bicyclettes. On fréquentait un bistrot, la patronne était une de ses cousines. On déjeunait sur l'herbe, on portait des robes légères, on regardait passer les bateaux. On plaisantait les pêcheurs.

Elle était tellement belle. Les cheveux roux qui flottaient autour d'elle, la peau blanche, et les yeux bleus, presque violets. Elle avait une façon de s'étirer en marchant, elle tendait les bras en arrière, elle se cambrait. Et grande, et fine. Une princesse.

On avait des amoureux, on n'en manquait pas.

Suzanne s'arrête encore. Maintenant Anaïs écoute.

— Et elle s'est prise d'une passion pour un type, je n'ai jamais compris, d'ailleurs on ne pouvait pas comprendre. La première fois que je les ai vus ensemble, j'ai eu un choc. C'était un contraste, un contraste complet.

Suzanne met la main sur le bras d'Anaïs, elle s'appuie pour chercher les mots.

— Comme le blanc et le noir. Je ne sais plus ce qu'il faisait, il avait un métier, peut-être un commerce. Je me souviens de son nom, il s'appelait Daniel, comme elle. Daniel et Danièle. Mais le contraste. C'était le blanc et le noir, Suzanne répète. Aussi fort et, je ne sais pas expli-

quer, elle hésite, aussi pauvre. Tu comprends ? Il était aussi laid qu'elle était belle, voilà. Je n'ai jamais rien vu d'aussi laid.

Et en plus il était méchant. Je l'ai vu la pincer. Une fois elle riait aux éclats et je l'ai vu la pincer.

Gras, les joues qui tombaient déjà, les dents gâtées, et des fesses autant qu'une vieille femme. Si ça avait été une femme, on aurait pensé à une sorcière, c'est sûr.

Moi je lui ai dit ce que je pensais. Elle ne voulait rien savoir.

Finalement on s'est fâchées, on ne s'est plus vues.

Et maintenant je la retrouve.

Elle m'a reconnue, elle m'a appelée par mon nom, Suzanne. Elle s'est levée, elle est venue m'embrasser. Et tout de suite elle a commencé, elle m'a parlé de ses ennemis, elle regardait partout, elle parlait tout bas, elle m'a dit qu'ils lui voulaient du mal. Moi, j'ai demandé, Qui, "ils", elle ne m'a pas répondu, elle a continué. Quand je suis partie, elle s'est mise à pleurer.

Ça m'a fendu le cœur.

Suzanne regarde ses mains.

Quand elle regarde de nouveau Anaïs, Anaïs hausse les épaules et dit :

— C'est une victime.

Elle se lève et s'adosse contre le mur. Elle parle d'une voix lointaine.

— C'est une victime, une de leurs victimes, c'est tout. Il n'y a rien à en dire.

Mais vous.

Elle laisse planer un silence long.

Ce sont des gens comme vous... Elle s'interrompt, elle ne regarde pas Suzanne.

J'ai honte pour vous, dit Anaïs.

Cette cuisine. Elle la montre.

Suzanne regarde la cuisine.

Ça me dégoûte, dit Anaïs.

Cette table. Cette nourriture. Sa voix s'élève, devient plus claire. Elle montre les étagères, les récipients, les pots. Sa main balaye l'air.

Ça, et ça, et ça.

La voix d'Anaïs s'étrangle, maintenant elle étouffe.

— Et vous.

Quand je vous regarde... Elle s'interrompt encore, elle fait Non violemment avec la tête.

Elle se passe la main sur le corps et elle secoue la main, les doigts, comme si elle se débarrassait de quelque chose.

Suzanne la regarde, elle la regarde faire le geste, paralysée.

Anaïs reprend.

— Votre vie. Vous vous rendez compte de ce que c'est, une vie pareille. Cette jolie cuisine, elle recommence, cette bonne nourriture. Ces pots. Elle détache le mot, on pourrait le voir, une chose ridicule, un pot.

Cette maison. Geste large, grimace. C'est une vraie maison. Ah oui. Il ne manque que les enfants.

Suzanne qui écoutait toujours immobile, qui enregistrerait, proximité et arrachement, se met à pleurer.

— Et maintenant vous allez pleurer, dit Anaïs d'une voix triomphante.

Suzanne redouble, sanglots convulsifs.

Anaïs dit calmement :

— Quand je vous entends pleurer, j'ai envie de vous tuer.

Elle rapproche son visage de Suzanne.

— J'ai envie de vous frapper jusqu'à ce qu'on n'entende plus rien, plus rien du tout. Vous comprenez ?

Suzanne se lève, quitte la cuisine.

— Ne partez pas, crie Anaïs.

Le cri fait le tour de la cuisine, il revient à Anaïs.
Moment de silence.

Anaïs se donne un grand coup de poing dans le ventre, elle ramasse ses affaires, elle disparaît.

— Elle a détruit la seule personne dont elle était sûre, sur qui elle pouvait toujours compter.

Elle s'est brûlée, elle-même.

Lise et Jean sont assis sur le lit de Lise en train de boire des bières que Jean vient de monter. Lise a remis sa robe, déboutonnée, et elle boit sa bière lentement.

Jean dit, Oui.

— Pauvre Suzanne, dit Lise. Elle m'a répété cent fois qu'elle aimait Anaïs comme sa fille.

Jean dit encore, Oui, et, c'est vrai, il trouve cette histoire triste. Il a beaucoup d'affection pour Suzanne.

Il regarde Lise. Lise est très jolie, les cheveux rejetés en arrière, un air débraillé, les yeux encore brillants.

Il lui prend la main, il l'embrasse. Il lui caresse le bras, la taille.

Lise le regarde, elle est ailleurs.

— Anaïs m'a parlé de son amie, la cinéaste, et des journées qu'elle a passées avec elle et avec d'autres femmes, à la campagne, dit Lise. Ça m'a laissé une drôle d'impression.

Elle m'a parlé d'une maison ouverte, où l'air passait tout le temps, avec des femmes endormies. Entourées par des herbes hautes et la campagne plate, et endormies au milieu de la musique.

Lise s'interrompt, elle boit une gorgée, elle regarde

Jean. Jean écoute.

— Je me souviens, reprend Lise, pendant qu'elle me parlait, je pensais tout le temps à la mort. Je pensais qu'elle me parlait de la mort.

A cause du sommeil, peut-être, ou de ces herbes souples, qui pliaient, ou de l'air qui pénétrait. La mort venait, mais on ne savait pas comment. Ce n'était pas une rupture, une cassure, mais une dissolution, une désintégration. C'était insidieux.

Une mort qui venait de l'intérieur, dit Lise.

Elle s'arrête.

— En même temps, elle reprend, j'avais l'image du ciel qui entrait par les fenêtres, un grand ciel de campagne uniforme, un drap large et cotonneux, plein de plis, qui entrait et qui recouvrait tout.

Jean dit, Oui.

— Oui, répète Jean.

Ils restent un moment sans rien dire, buvant la bière.

Jean caresse la tête de Lise, il ne la regarde pas, il a les yeux vagues.

— J'ai vu un enfant tout à l'heure, dit Jean.

Maintenant il regarde Lise.

— Je crois qu'il m'a rappelé des choses.

Il rit, sans plaisir, et s'arrête.

Il caresse la poitrine de Lise, un sein, un autre, doucement, ce n'est pas, l'idée traverse Lise, un geste d'homme, une main d'homme sur une femme, mais plutôt comme si Jean se réconfortait, une caresse qu'il se ferait à lui-même sur une partie de son propre corps.

— L'enfant était tout petit, Jean reprend, perdu dans les plis d'une grande jupe de femme.

Faible et mou, et accroché aux plis de cette jupe.

La femme le houspillait, elle le grondait, elle le traitait comme un paquet encombrant « Qu'il est lourd,

qu'il est pénible, cet enfant me tue », elle répétait sans arrêt et en même temps, elle le gardait là, contre elle, dans ses jupes, elle gardait l'enfant suspendu, accroché.

Je voyais bien, dit Jean, que l'enfant avait peur.

Sa voix se casse tout d'un coup. Il a l'air étonné, il regarde Lise. Lise hoche la tête.

— Je voyais bien que l'enfant avait peur qu'on le lâche, qu'on le laisse tomber, dit Jean après un moment, sa voix tremble encore un peu, mais je sais qu'il avait peur aussi d'être englouti.

— D'être englouti, Lise est sidérée.

— D'être englouti dans cette jupe, de disparaître dans les plis. D'être recouvert, dit Jean, sans la regarder.

Deux peurs opposées, murmure Jean.

Ça peut rendre idiot, dit encore Jean.

Il s'allonge près de Lise, il se roule en boule, il met sa tête entre les jambes de Lise, il parle bas.

— Moi je me sens idiot, parfois.

Comme si je ne savais pas quoi penser. Comme si je pouvais penser deux choses exactement opposées en même temps.

Il s'interrompt. Il est tellement recroquevillé que Lise a l'impression qu'il a rétréci.

Comme si je n'avais aucun point de vue, dit Jean.

Lise écoute, avec une pointe d'angoisse. Elle reconnaît bien quelque chose, mais quoi au juste, qu'elle pourrait avoir perçu chez Jean.

— Mais c'est parfois une bonne chose, dit Lise.

— Peut-être, dit Jean.

Ils restent un long moment sans rien dire, emmêlés sur le lit.

Jean se redresse.

Lise se redresse aussi. Elle attend une phrase comme, Bon, Allez, Passons. Elle sourit à Jean.

Jean a les yeux humides.

— Je me sens très proche des femmes, dit Jean. Je me suis toujours senti proche d'elles.

Je peux comprendre ce que tu as dit sur ces femmes endormies, cette maison ouverte.

Il parle avec sa voix basse mais elle ne tremble plus.

Lise se sent agacée.

— Cette mort, cette tristesse, dit Jean. Il n'a pas l'air triste.

— Ce désespoir, dit Jean. Il n'a pas l'air désespéré.

— Cet abandon, cette faiblesse, dit Jean. Il n'a plus l'air faible, sa voix est posée, contenue.

Lise s'énerve de plus en plus, elle ne sait pas pourquoi. Jean change. Pendant qu'il parle, il change.

Lise se dit, Il parle des femmes, d'Anaïs, mais il pense à autre chose. Elle ouvre la bouche pour le dire, elle la referme aussitôt.

— Cette peur, continue Jean avec émotion.

Jean est ému, c'est certain, mais par quoi ? Il parle, les yeux humides. Lise écoute. Elle se sent désorientée, mal à l'aise. Elle n'arrive pas à faire le lien entre l'émotion de Jean et une chose particulière, précise, qu'il lui donnerait en parlant, qu'elle pourrait partager. En un sens, même, l'émotion de Jean la gêne, comme si, au lieu de lui transmettre, à elle, une impression, une force, cette émotion restait l'affaire de Jean seul.

Jean, les yeux humides, continue à parler. Il parle de la peur, de la faiblesse. Il pose ses mots, ému.

Lise se sent engluée. Après elle ne sent rien.

En parlant, Jean prend Lise par la taille, il commence à l'embrasser dans le cou. Lise se défend.

Jean s'arrête de parler, il se presse contre Lise, il respire plus fort, il enveloppe Lise de ses bras, il est excité, ému et excité, il dit maintenant des mots d'amour à Lise,

il lui embrasse les seins, il commence à mordre à travers la robe. Lise se détourne.

Jean remonte la robe et bascule Lise sur le lit. Il lui caresse les fesses, il l'appelle tout bas, il lui donne des noms, il s'allonge sur elle. Lise laisse faire.

Les jours passent, Anaïs ne revient pas. Lise, Jean, les clients du café de Suzanne s'interrogent, mais la personne qui attend le plus le retour d'Anaïs est Suzanne.

Suzanne n'a jamais réussi à attendre Anaïs avec colère, au début elle l'a attendue avec crainte, maintenant elle a même oublié la crainte, elle veut seulement qu'Anaïs se montre, revienne. Elle tourne, elle cherche des raisons, elle fait de la psychologie. Elle est encore plus maternelle que d'habitude, soucieuse, explicative, elle ratiocine, elle se répète, elle radote franchement. Elle est désespérée.

Mais que faire ? Anaïs a disparu.

Aucune trace. Ni lettre, ni coup de fil. Elle a tout laissé, ses affaires, son studio, Suzanne a pu vérifier, elle a une clef. Plus d'Anaïs.

Comment est-ce possible ? Suzanne va répétant cette question. Tout le monde compatit. Suzanne tourne en

rond, se révolte.

Une idée lui vient, qu'elle garde pour elle seule. Elle se persuade qu'Anaïs doit être cachée, prisonnière peut-être se dit Suzanne, toujours romanesque et réellement affolée, dans la villa où elles sont allées ensemble à une fête, un soir.

Suzanne cherche, efforts de mémoire, recoupe-ments, elle arrive à retrouver la petite rue près du parc. La maison est là, derrière le portail toujours ouvert, au fond du jardin. Suzanne regarde le gazon jaune, elle trouve l'endroit sinistre. C'est un après-midi très chaud, elle a marché, elle est en nage. Elle sonne à la porte blindée.

Personne ne répond. On n'entend aucun bruit.

Suzanne sonne de nouveau. Elle attend encore un long moment, elle a le temps de se sentir abandonnée du monde entier. A l'instant où elle s'apprête à partir, la porte s'ouvre d'un coup, deux femmes apparaissent. L'une est très grande, massive, le nez retroussé dans un visage lourd, encadré de cheveux coupés au carré. L'autre est petite, fine, avec une jupe blanche à volants et des ballerines.

Elles regardent Suzanne sans rien dire. Suzanne sent son cœur battre.

Elle s'excuse de les déranger. Elle parle de la fête. Elle dit qu'elle cherche Anaïs, une amie.

— Vous la cherchez pourquoi? demande la femme petite et fine, sans sourire.

Suzanne se met à parler, volubile, elle dit qu'Anaïs est un peu comme sa fille, qu'Anaïs a disparu, qu'elle s'inquiète.

Les deux femmes écoutent, la grande regarde Suzanne, la petite non.

Quand Suzanne a fini, la petite dit :

— Vous n'avez pas dit pourquoi vous la cherchez.

Suzanne la regarde, elle recommence à parler avant même de s'en rendre compte, elle a les larmes aux yeux, elle dit de nouveau qu'elle s'inquiète.

La petite ne dit rien, elle ne regarde pas Suzanne.

Subitement la grande femme massive s'avance et prend la main de Suzanne, elle dit :

— Je m'appelle Gaby.

Elle serre la main de Suzanne et se met à lui caresser le bras. Suzanne est gênée, et en même temps, elle se tourne vers la femme, elle a de l'espoir. La femme dit :

— Gaby n'a jamais refusé d'écouter une femme en détresse.

La femme petite et fine regarde Gaby et Suzanne, elle hausse les épaules et s'adosse contre la porte, la tête penchée.

— Gaby veut vous aider. Comment vous appelez-vous ?

— Suzanne, murmure Suzanne.

— Mais Gaby peut seulement aider les femmes qui veulent être aidées, dit Gaby.

Suzanne secoue la tête pour indiquer qu'elle ne comprend pas, et aussi parce qu'aucun mot, pas un seul, ne sort de sa bouche.

— Venez Suzanne, dit Gaby. Entrez.

Elle serre toujours la main de Suzanne, elle l'entraîne à l'intérieur de la maison. Suzanne est très mal à l'aise mais elle suit. L'autre femme entre aussi et ferme la porte.

— Regardez, Suzanne, ce que Gaby vous montre, dit Gaby.

Elle tient maintenant Suzanne à la taille.

Suzanne voit une grande pièce avec un plafond haut. Elle ne reconnaît pas la pièce. Les murs sont peints en blanc, le parquet est blanc aussi, laqué. La pièce est complètement vide.

Gaby caresse la taille de Suzanne et dit :
– Voyez, Suzanne. Gaby vous montre le vide.
Elle fait un grand geste de la main.
– Le vide dehors.
Elle met la main sur la poitrine de Suzanne.
– Le vide dedans.
Elle regarde Suzanne dans les yeux, le visage très près, elle la tient toujours :
– Gaby veut vous aider.
Suzanne recule.
Gaby se rapproche.
– Il faut avoir confiance en Gaby, dit Gaby.
Suzanne a du mal à parler. Elle dit qu'elle cherche Anaïs, qu'elle est venue chercher Anaïs.
– Anaïs, dit Gaby. Elle rit.
L'autre femme rit aussi.
Suzanne regarde l'une, puis l'autre.
Elle sent qu'elle tremble.
– Anaïs, demande Suzanne.
Les autres continuent de rire.
– Anaïs, hurle Suzanne. Le cri est parti tout seul.
Les autres la regardent en riant.
Gaby prend la main de Suzanne, Suzanne essaie de la retirer, Gaby la garde. Elle dit :
– Gaby va vous apprendre une chose, Suzanne, écoutez-la bien. Dans cette société, elle détache chaque mot, chaque syllabe, elle parle très fort comme si Suzanne était sourde, dans cette société, on peut disparaître.
Suzanne arrache sa main, elle va à la porte, elle court presque. La porte est fermée à clef, Suzanne se retourne vers les deux femmes, la seconde suivante elle se rend compte qu'elle a vu la clef sur la porte, elle ouvre la porte, elle se précipite dehors, elle traverse le jardin, elle prend la rue.

Lise, à qui Suzanne n'a rien dit, est pourtant elle aussi tourmentée par l'absence d'Anaïs. Un après-midi, au lieu de rentrer directement de la banlieue où elle travaillait, elle s'est arrêtée sur les grands boulevards, elle s'est promenée. Tout en se promenant, elle pensait à Anaïs.

Autour d'elle, le brouhaha, les ampoules de couleur, les néons. Trottoirs pleins, vitrines et panneaux. La réalité agrandie, désagréable.

Très vite Lise est épuisée, elle va s'asseoir dans un café, un de ces grands cafés luxueux et sales, plein de lumières avec des garçons ironiques et négligeants.

Dès qu'elle a commandé sa bière, Lise se rend compte qu'elle est venue chercher Anaïs.

Bien sûr, c'est idiot.

Mais voilà, elle est venue chercher Anaïs, dans un de ces quartiers où elle sait qu'Anaïs travaillait, a pu travailler.

Elle regarde autour d'elle.

Elle n'arrive pas à regarder les visages un par un, ils défilent. Elle subit le mouvement, elle est prise dans un mouvement hostile et peuplé.

Elle se sent faible, abstraite.

La bière ne l'aide pas.

Les visages défilent. Ils la tirent, l'émiettent.

Tout est flou, mauvais.

A une table plus loin, deux femmes et un enfant. L'enfant a un ballon, les deux femmes discutent. L'une a l'air préoccupée, elle parle sans arrêt d'une lettre recommandée. L'enfant s'impatiente, Lise entend celle qui doit être la mère dire à l'enfant en regardant autour d'elle

comme pour chercher un appui :

— Je te l'ai dit, si tu ne te tiens pas tranquille, je te le perce.

Lise se détourne, sans force.

En face du café, de l'autre côté du boulevard, il y a une grande poste, immense et blanche. Beaucoup d'agitation, les gens entrent et sortent, paquets, courrier. Lise regarde ce bâtiment propre et moderne, bien lisse et carré, se détacher contre le ciel bleu. Il s'étale, il offre sa surface tranquille. Il arrive à calmer Lise. Il lui donne une impression de puissance, un bloc protecteur, désintéressé. Lise regarde et rêve devant les murs solides, le va-et-vient affairé, utile, et les grandes portes accueillantes, un nuage passe, fin et souple dans le ciel, la lumière se voile, si peu, le soleil jaune ne bouge pas, et subitement le grand bâtiment semble faux à Lise, un décor creux, un mensonge.

Peut-être n'est-il même pas en pierre.

Elle a envie de pleurer. Elle se dit qu'elle n'aura jamais de nouvelles d'Anaïs, qu'Anaïs n'enverra jamais aucun signe.

Une pensée horrible l'envahit. Anaïs a disparu, mais rien, jamais, ne permettra de le dire.

Au même moment Lise voit Anaïs en train de monter une de ces petites rues en escalier cachée derrière le boulevard, une de ces rues qu'on ne prend jamais, une petite rue pleine de flaques. Anaïs traîne les pieds. L'instant d'après Lise voit Anaïs en train d'entrer sous une porte cochère, en face, une grande porte avec une peinture verte, écaillée, elle entre derrière une jeune femme élégante et maigre en tailleur qui trébuche sur ses chaussures à talons trop hauts, et elle prend un couloir fléché, Achat et Vente de Bijoux en Or. Lise la suit des yeux, la perd, maintenant Anaïs achète une crêpe au stand du coin, elle

a un air féroce et des boucles d'oreille en strass, elle tourne le dos et s'en va, Lise baisse la tête et par terre elle voit encore Anaïs, Anaïs se découpe dans l'encadrement d'une fenêtre, c'est un café-hôtel minable de banlieue, Lise l'a passé à un croisement cet après-midi, Anaïs est là, à la fenêtre, en train de hurler silencieusement, les mains sur les oreilles.

Lise ferme les yeux.

Derrière ses paupières Anaïs la regarde en ricanant. Lise rouvre vite les yeux. Elle entend la voix d'Anaïs qui lui murmure : Je suis là, je suis là. Je n'ai pas disparu, rien ne dit que j'ai disparu. Tu ne me vois pas, c'est tout. Tu ne m'as jamais vue.

— Anaïs, dit Lise tout bas. Elle suffoque.

Elle ferme les yeux, les ouvre à nouveau.

En face d'elle, un jeune homme pâle en veston la regarde avec intérêt.

— Mademoiselle, il se penche vers elle.

Lise se lève et met l'argent sur la table.

— Ne partez pas, Mademoiselle, dit le jeune homme avec autorité.

Lise s'en va. Le jeune homme tend la main, l'attrape. Lise se dégage.

Tous les soirs de la semaine Lise rêve d'Anaïs. Elle rêve qu'elle cherche Anaïs dans la ville. Anaïs n'apparaît jamais dans le rêve, mais Lise traverse la ville, passe dans des quartiers et des rues, marche et court et cherche.

Elle se voit entrer dans un grand immeuble en briques près d'une colonne sculptée. Une cour grise, on dirait un étang. Il y a des étages et des étages de chambres.

Elle frappe à une porte, une jeune femme ouvre, la pièce est nue sauf un tapis moutonneux et rouge. La jeune femme a un grand nez.

Elle descend un boulevard près du fleuve. Les arbres, les boulangeries. Elle entre dans plusieurs, elle suit les mères et les enfants, elle s'achète un goûter.

Une rue bosselée, derrière une place. Elle sonne chez une femme qu'elle n'a pas vue depuis longtemps. C'est un ancien atelier aménagé. La salle de bain est au milieu de l'appartement, avec une baignoire à pieds qui repose sur un petit piédestal. Il y a de la mousse dans la baignoire. Meubles usés et beaux, draperies, tourne-disques à manivelle. Partout des téléphones débranchés, des objets.

Elle marche le long d'un canal. Un pont minuscule comme un jouet, un hôtel délavé, un groupe de chats. Les chats, assis, la regardent. Lise reconnaît leurs yeux.

Au fond d'une impasse, une maison avec une verrière. Une femme noire en turban boit un café. Elle est seule, sévère et belle. Lise s'arrête pour l'admirer. La femme ne la voit pas.

En haut d'une montée recouverte d'immeubles, une grande église raide. Une jeune clocharde tend la main, Lise lui donne une pièce. Derrière, une rue commerçante, des halles.

Elle suit une femme avec un chapeau et une canne qui l'emmène dans une brasserie de luxe. Elle va aux toilettes, elles sont rose et or, splendides, avec un jeu de miroirs et un jet d'eau.

Elle descend une rue en pente, les trottoirs se bousculent. Un square, des cris d'enfants. Où est Anaïs ? Elle s'assoit à une terrasse de café, le café est minuscule, il n'y a qu'une seule table dehors.

Et des boulevards pleins de papiers, des périphéries, des tunnels. Lise s'approche, elle regarde. Elle croit tou-

jours qu'il y a une femme debout sous le tunnel.

La ville, généreuse et fausse. Elle se donne sans se donner. Vivante et stérile, une chose. Lise la voit se dérouler, et les cours sont des étangs, et les ponts sont des jouets, et les cafés sont toujours des endroits mystérieux où quelque chose se passe, où rien ne se passe, où l'on peut croire, où l'on aurait cru. Temps immobile de cette ville, ses vagues et ses rues, son mouvement et sa dissolution, ses hommes qui attendent derrière les portes, et les autres qui passent, gesticulant. Pas une bête, une créature limitée. Non. Une chose. On rajoute à la ville, on peut rajouter sans cesse, tout tient, tout s'emboîte, tout s'articule, mais alors ? Lise se réveille toujours avec le sentiment d'avoir flotté au-dessus d'un paysage englouti. Où est Anaïs, où est-elle, et d'ailleurs, est-ce qu'elle a jamais existé, est-ce qu'elle existe pour de bon.

Pendant quelques jours Lise se demande si elle ne devrait pas chercher Anaïs réellement au hasard, croire au hasard pour trouver Anaïs, suivre les indications du sommeil, frapper à cette porte, s'asseoir à ce café, et laisser le flux de la ville, le grand va-et-vient de la ville transparent et tremblé déposer Anaïs devant elle.

Jean la décourage.

Serge aussi, mais autrement.

Ces derniers temps Serge est souvent rentré tôt, se plaignant vaguement, fatigue, difficulté à récupérer, insomnies.

Ce soir, il dîne avec Lise et Jean pour la première fois depuis plus d'une semaine.

Il est blanc, il a des cernes, il est de mauvaise

humeur, il boit trop.

Lise parle d'Anaïs.

Jean écoute. Il essaie de tranquilliser Lise. Il parle quand même de tragédie.

Serge ne mange pas. Il boit en silence, les yeux sur la nappe.

A la fin il dit :

— Vous m'écœurez.

Il a une voix tellement chargée de haine que les deux autres s'arrêtent net.

— Moi, dit Serge. Il s'interrompt, il finit son verre. Maintenant il regarde Lise et Jean.

— Moi, reprend Serge. Je disparaiss tous les jours. Il détache les syllabes. Tous les jours. Mais personne ne le remarque.

Il se verse un autre verre de vin, il se met à rire.

— Oui, dit Serge. Et qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il regarde Jean en plissant les yeux. Il dit doucement, sa voix est devenue bienveillante :

— Intéressant, n'est-ce pas ?

Très intéressant. Très, très intéressant.

Il boit le verre de vin d'une seule traite. Il ne dit plus rien pendant un moment.

Lise et Jean, figés.

Serge regarde ailleurs, les gens, la salle. Lise remarque qu'il a les yeux striés de rouge.

Serge recommence à parler, toujours de la même voix attentive, patiente.

— Eh bien, non. Je ne trouve pas ça intéressant. Je ne trouve pas ça intéressant du tout.

Un silence.

— On ne peut rien m'apprendre, dit Serge.

Il continue à parler d'une voix douce, mais maintenant il s'adresse seulement à Jean et sa bouche est tordue,

déformée, de la salive sort par un côté.

— Moi, dit Serge, je sais déjà tout. Il se penche, il attrape Jean par le revers de sa veste. Il lui parle presque bouche à bouche, il le tient.

— Il y en a un qui disait qu'il ne savait rien, même pas la date de sa mort. C'est toi qui me l'as raconté. Tu te souviens ? Ça te plaît, hein, cette phrase ?

Serge rit sans lâcher Jean, il secoue Jean avec son rire.

Il prend le visage de Jean avec une main sans lâcher sa veste de l'autre, il passe la main sur le visage de Jean, ensuite avec deux doigts il le caresse, il caresse la joue, l'arcade sourcilière, le menton.

— Moi, tu vois, c'est le contraire. Tous les jours je disparaissais et je sais exactement comment. On ne peut rien m'apprendre, répète Serge en lâchant Jean. Je sais tout.

Serge se tasse dans le fond de sa chaise, l'air absent. Après quelques secondes, il prend la bouteille pour se verser à boire, elle est vide, il prend le verre de Jean, il le boit en prenant tout son temps. Il le pose, il reste un instant immobile comme s'il attendait de sentir en lui-même l'effet du vin, ensuite il se met à sourire.

Il dit, d'une façon négligente, posée, les yeux dans les yeux de Jean :

— Tu ne sers à rien.

Il se lève, il se penche de nouveau vers Jean, il l'embrasse sur la bouche. Il se redresse lentement, avec précaution, comme si son corps était encore ailleurs, était encore penché par-dessus la table, attaché à Jean, il passe la main dans les cheveux de Lise, il s'en va.

Lise et Jean sont restés en silence, sans se regarder.

Lise a eu envie de pleurer, de pleurer comme lorsqu'on est enfant, l'intérieur du corps entièrement décomposé, on ne sent rien, il ne reste rien, sauf la masse liquide sans pensée qui s'étale et qui mélange tout. Jean a commandé une autre bouteille, il s'est ravisé, il a dit, On part.

Dehors, Lise a dit, Il était complètement ivre. Jean a dit, Oui, complètement.

Lise s'est serrée contre Jean, Jean a tenu Lise par la taille, ils ont marché en silence, Jean pensait, Qu'il aille au diable, il ne pensait que ça.

Jean n'est pas resté avec Lise, Lise ne l'a pas retenu. Quand ils se sont séparés, Lise a dit, Essaie de ne pas lui en vouloir, et Jean a dit, Oui, Oui.

Bien sûr, Jean en a voulu à Serge. Mais en fait, il n'a pas eu l'occasion de le lui signifier, ou au contraire de se montrer magnanime, parce que Serge, de toute façon, s'est tenu éloigné de lui.

Éloigné, néanmoins proche. Observateur.

Serge arrive au café, s'installe, regarde, écoute, ne dit rien. Il parle seulement à Lise, et Lise ne lui parle que de sa santé. Ça va, dit Serge, ça va.

Après quelques jours pénibles, Serge se détend.

— Bon, allez, dit Serge à Jean, allez, et cet "allez" bien bref et somme toute ambigu où la colère, le ressentiment, peuvent être supposés partagés, entraîne Jean, le détend à son tour. Lise, elle, est soulagée.

Serge revient aider Jean à l'Atelier le soir, le week-end, préparation d'un festival de films, information, affiches, il participe comme auparavant à la vie du café de Suzanne. Il parle toujours peu, mais il participe, il se mêle.

L'ambiance est particulière. L'air devient par moments trop chaud, il y a eu un orage inattendu, rapide, des nuages énormes ont grandi, se sont effacés, et Suzanne

n'est pas la même, elle glisse, elle erre, elle a raconté sa visite à la villa sans savoir quoi ajouter, maintenant elle raconte ses peurs, elle est morne, abattue, elle invente des complots auxquels ni elle ni personne ne croit.

Mais les conversations continuent pour une large part à tourner autour d'Anaïs. On en parle, on y pense, l'image flotte, des bouts d'Anaïs surgissent, un rire trop appuyé d'une fille, un rouge à lèvres agressif et violet, une blague. Le juke-box joue souvent certains airs, des rocks et des tangos, et tout le monde, Suzanne la première, boit spécialement du ricard. La perfection du printemps lumineux et jaune, son devenir imminent et ses heures si claires, traverse et enveloppe le café, une présence manque et se manifeste, et c'est comme si se produisait dans un quartier lointain de la ville un événement sans doute important, dont on aurait entendu parler, mais auquel, malgré le désir, on ne pourrait pas, non, on ne pourrait pas assister.

Sébastien, lui, ne change pas. Il se moque de Suzanne, il pérore, le dos au comptoir, gilet gonflé, il lisse sa moustache. Pourquoi donc s'inquiéter, dit Sébastien. Il fait allusion à des aventures exotiques possibles, passionnantes. Il prétend approuver, envier même ce qu'il appelle en ricanant un saut hors de la routine, dans l'inconnu.

— Et puis, répète Sébastien, reconnaissez-le, elle a fait ce qu'elle a voulu, personne ne l'a obligée.

Il provoque, bien sûr. Mais où est la faille dans ce qu'il dit, tout n'est-il qu'erreur, ou bien mensonge, ou bien au contraire n'y a-t-il pas une parcelle, même infime, de vérité ?

Jean, pour une fois, a l'air de le croire, peut-être cherche-t-il à rassurer Suzanne, toujours est-il qu'il insiste lourdement.

— On ne sait pas où elle est, c'est un fait, dit Jean.

Mais enfin, on ne peut pas tout savoir.

— Ce n'est pas forcément grave, dit Jean. On ne sait pas, voilà tout.

— Il y a tellement de gens qu'on ne voit pas, ils sont là, à côté de nous, on ne les voit pas, et pourtant ils vivent leur vie, dit Jean. Oui, ils vivent leur vie.

Les phrases de Jean mettent Lise mal à l'aise. Elle a une drôle d'impression, comme si elle avait déjà entendu la même chose, mais à l'envers.

Monsieur André non plus ne change pas. Il trouve dans la situation des prétextes à des méditations diverses, en particulier sur les femmes. Succès relatif. Un jeune employé, nouveau client du café, s'est même fait adopter à l'unanimité en profitant, un soir, d'une trop belle occasion offerte justement par Monsieur André.

— Les femmes, avait énoncé André, les femmes sont imprévisibles.

— C'est bien vrai, ça, ma grosse Dédé, lui avait lancé l'employé, et les rires avaient duré longtemps.

Seul Serge n'avait pas ri. Serge ne laisse rien passer, ni de la part de Sébastien ni de la part d'André. Il ne les a jamais appréciés, c'est connu, maintenant il les accable, il les insulte ou presque. Anaïs, bizarrement, est tout d'un coup devenue son affaire à lui, son affaire personnelle. Il ne supporte pas que les autres en parlent, avancent des opinions, fassent des hypothèses, contribuent, imaginent. Personne n'avait compris Anaïs, personne ne la comprend, sauf lui, Serge.

Qu'est-ce qu'il comprend, au juste ?

On ne sait pas.

Mais, il comprend.

Il ne s'adresse pas à Jean. Seulement à André, à Sébastien. Eux l'ignorent.

D'ailleurs, c'est clair, il boit trop.

Le café tourne avec les jours. Ciel large, heureux, malheureux, la vie maligne et innocente, persévérante, persévérante, et le souci toujours interrompu, haché. L'été arrive, la saison bascule, il y a du flou. Dans la buée chaude, le métro aérien prend une allure extraordinaire, c'est un objet magique, une introduction, et quand il passe entre ses galeries grises, ouvertes, par-dessus le fleuve, on sent la ville, on la sent dans toute sa présence morcelée, la surface bleue, gonflée, de l'air et les piliers en métal, l'eau qui bouge, qui remue et le sable entassé et mort.

Et Lise, de nouveau très inquiète. Serge l'agace et même lui fait peur, son outrance, et Jean, elle trouve, va trop vite, est trop rapidement ailleurs. Pourtant il n'est pas indifférent, au contraire. Il essaye vraiment d'apaiser Suzanne, il se montre prévenant, il l'écoute, il essaye de la distraire, il lui apporte même régulièrement des fleurs.

Mais Lise a le sentiment de s'enfoncer, comme cela peut lui arriver dans une route de banlieue un jour de pluie, plus elle s'enfonce dans la boue épaisse et molle, collante, plus elle éprouve une sensation, paradoxale, d'irréalité. Qu'est-ce qui peut arriver, au fond, là, sur cette route ? Rien, absolument rien, ne peut arriver là, sur cette route, sauf elle, elle qui marche sous son parapluie dérisoire et qui ne fait que passer.

Lise dit un soir à Jean : la disparition d'Anais n'est pas un vide, une absence. Devant cette disparition il ne suffit pas de dire qu'on ne sait pas, qu'on ignore. C'est une chose aussi pleine, aussi épaisse que de la terre trempée, de la boue. C'est l'équivalent du malheur. Et ceux qui ne voient pas ça ne voient rien.

Jean secoue la tête.

Oui, Jean.

Il redouble d'activité, il est gentil avec Suzanne, il écoute André et Sébastien, il s'éloigne toujours plus de Serge. Les paroles de Serge font leur chemin, se mêlent à d'autres qui avaient peut-être fait le leur depuis un moment déjà, et repoussent Jean, l'entraînent toujours plus loin de Serge.

Ce n'est pas ce que Serge lui a reproché, Tu ne sers à rien. Dans ces mots-là, qu'il se le dise ou non, Jean sait bien reconnaître l'amour.

Non, au contraire, c'est le constat objectif, la description neutre, calme, et bien sûr désespérée, que Serge a faite de lui-même, Serge, ce Je sais tout, ce On ne peut rien m'apprendre, contre lequel Jean bute et qui le repousse. Jean a l'impression, plus qu'une impression, une certitude, que Serge, en parlant ainsi, veut lui enlever

quelque chose à lui, Jean, veut lui enlever quelque chose dont lui, Jean a besoin, et pire, dont Serge mesure parfaitement à quel point il a besoin.

Comme si Serge voulait lui arracher la peau.

Une nuit, Jean fait un rêve d'épouvante où Serge, beaucoup plus vieux, avec des cheveux blancs, le porte sur ses épaules, Jean est, lui, comme un enfant, Serge le porte, joue avec lui, s'amuse et le câline, et ensuite, tranquillement, le jette contre un mur.

Jean se réveille, détruit, en morceaux.

Il passe une journée terrible, pleine d'images de déchéance, il se voit malade, sale, ivrogne et clochard, foutu.

Au cours de la journée, il repense sans arrêt au rêve, et le rêve passe et se transforme, d'autres images s'imposent, vivaces et glauques, il est une éclaboussure, une flaque, un vieux trou, et toutes ces images fusionnent en une idée, absurde, et pourtant très nette, l'idée que lui, Jean, est devenu le lieu d'un meurtre. Ni objet, ni témoin, ni évidemment sujet, le lieu, le lieu où le meurtre se produit. Passif et central.

Cette idée l'obsède, il n'arrive pas à s'en débarrasser, il la sent en lui, il l'éprouve dans son corps, il la perçoit autour de lui, une réalité extérieure, et il est à la fois dégoûté et fasciné, comme on pourrait l'être devant une existence hybride, une créature homme femme.

Serge. Il l'aime. Tout ce poids qu'il ressent, ce corps qu'il traîne, éreinté et triste, et courbaturé, mal partout, ce corps est plein d'une émotion douloureuse, d'une nostalgie, d'un regret, il contient Serge. Dîner avec lui le soir, rire et manger, l'avoir en face, l'écouter, lui parler. Les gestes, le ton de la voix, les phrases vides et liaisons, Allez Serge, arrête, et passe-moi la moutarde. Les projets. Ce qu'ils ont accompli ensemble. Ce qu'ils auraient pu

accomplir.

Jean aime Serge, ah oui. Mais enfin, planté là devant lui, hargneux et indirect, qu'est-ce qu'il veut, Serge ?

Et Jean se surprend à suivre des pensées creuses, à rêvasser, velléitaire. Se mettre à croire, faire une retraite, vivre isolé et savant, loin de tout, parmi les livres. Ou au contraire, ne croire à rien, voyager. Glisser, plein d'intérêt, curieux des phénomènes, sur la surface du monde. Il se secoue vite, bien sûr, il se trouve ridicule.

Il ne parle pas de Serge à Lise, il n'arrive pas à lui en parler.

Un soir où rien n'est prévu à l'Atelier, il quitte le quartier et remonte le fleuve, vers le centre, en direction de la cathédrale. Le ciel est encore clair, malgré l'heure, laiteux. Couleur foncée et verte de l'eau, couleur laiteuse du ciel, et le dos de la cathédrale, vieux squelette si connu, apprivoisé. On est ailleurs, dans un temps irréel, un passé présent, un moment prolongé et intact. Jean s'arrête et regarde les péniches.

Une grande péniche passe en poussant devant elle des mètres et des mètres de sable. Jean la suit des yeux. Le linge qui pend, les fenêtres peintes, un sac de pommes de terre dans un coin, les ustensiles, les seaux, tout cet aspect pauvre, étroit, et en même temps, inventé et choisi, tranquille. Une paix, imagine Jean. La paix pratique des choses.

Si on possède cela, continue d'imaginer Jean, la vie doit garder pour toujours une dimension légère, de jeu.

Après il hausse les épaules, énervé, il se remet à marcher.

L'arrivée de la nuit rend l'air plus humide, c'est comme une couverture douce, nébuleuse, et tout en marchant Jean se sent enveloppé par le fleuve, petit et enveloppé, bercé.

Il pense à l'enfant mythique, confié, dit le Livre, à un autre fleuve, dans son panier tressé de roseaux, et il se met à chanter le vieux blues que lui et Serge ont souvent écouté ensemble. They were in a place so hard they could not stand, Go down, Moses. Ils étaient dans un lieu si dur, insupportable, Va, Moïse.

Il est là, marchant sur la berge, enveloppé par le fleuve, chantonnant et sifflant, regardant l'eau, entouré de ce monde humide et laiteux, où se découpent pourtant au loin des constructions précises, des murs et des immeubles, le travail humain, quand il aperçoit un groupe de musiciens, un trio. Comme souvent par ici, ils sont en train de répéter sous un pont.

Subitement, Jean va vers eux et leur demande de jouer l'air. Les musiciens, l'un a une trompette, sont très contents, et ils commencent tout de suite à le jouer.

Jean les accompagne en chantant.

Moment d'euphorie.

Le ciel est maintenant descendu, il est entré dans le fleuve, et tout est devenu sombre et plein, arrondi, d'un bleu compact et vivant.

Le musicien trompettiste joue d'une façon remarquable. Il élève juste ce qu'il faut à la fin.

Jean danse. Let my people go. Laisse partir mon peuple.

Ils jouent plusieurs fois Go down, Moses, ensuite ils jouent autre chose.

Jean reste avec eux.

Pendant qu'il les accompagne et danse, Jean se demande, Pourquoi Serge n'est pas là. Regret aigu.

Après il se dit que Serge ne danse jamais. Quel con, pense Jean. Incapable de danser. Qu'il aille au diable.

Il voudrait étrangler Serge.

Le groupe continue sous le pont. Jean le quitte.

L'euphorie est partie. Il erre autour d'une place près du quai.

Il boit un whisky à un comptoir, pensant toujours à Serge.

Il n'est plus furieux, il est triste.

Serge abandonne. Serge m'abandonne. Voilà ce que pense Jean.

Il sort du café.

Il pleure un peu, dehors. Il allume une cigarette. Il marche.

Il se voit comme un héros misérable dans une série B, un feuilleton, trench-coat cintré, déambulant, brave et vaincu.

Qu'est-ce que Serge lui demande, à la fin.

De nouveau il est envahi par les phrases de Serge, et de nouveau il sait parfaitement que Serge ne lui en veut pas d'être impuissant devant son désespoir, même s'il le lui reproche, Tu ne sers à rien.

Non, et pourtant Jean sent aussi, d'une façon confuse, vraiment confuse, sans mots, qu'il souhaiterait que ce soit là le vrai reproche de Serge, et alors tout serait simple, et insoluble, et ils tourneraient en rond, ils tourneraient ensemble à jamais, pris dans les mailles de cet autre vieux couple, l'Homme de bonne volonté, solitaire et broyé, et la Société, celle qui gagne toujours, la mauvaise, ce vieux ménage dont au fond personne n'est dupe mais qui continue, légitime et clair, à occuper le devant de la scène avec toute la force de sa cohérence.

Les mains dans les poches, la tête baissée, Jean marche.

Il passe devant une glace et il se regarde, cigarette à la bouche. Il se trouve ressemblant. Le héros fatigué.

Il se sourit.

Au moment même, il est traversé par une idée

saugrenue, et comment dire, minuscule, l'idée que Serge lui demande une chose, une seule. Lui garantir que lui, Serge, n'est pas fou.

Cette idée illumine Jean avec brutalité, après, si petite, elle l'écrase, l'instant suivant, il l'oublie.

Il reste désorienté.

Une vague d'angoisse arrive, l'éparpille.

Il se remet à marcher.

La place est derrière lui, il a repris le quai, il rentre.

Il se traîne.

Épuisé, éparpillé.

Et coupable, évidemment. Ah Serge. Jean soupire à voix haute.

Il soupire, mais ce sentiment-là, il n'en a pas envie, il le connaît, il l'attendait presque, et pour tout dire, il s'en méfie.

Il pense à Lise. Lise lui avait dit, à propos d'André qui s'introspectait, douteux :

— Les gens qui se sentent sans arrêt coupables sont des menteurs. Le réel les rend menteurs. Personne ne leur demande d'être coupables. C'est leur façon de fuir.

— Fuir quoi ? avait demandé Jean.

Lise avait haussé les épaules. Après elle avait dit :

— Pas de fuir, en fait. De rester sur place.

— Sur place ? avait encore demandé Jean, perplexe.

— Sur place, avec eux-mêmes, avait dit Lise en rigolant.

— Pourquoi tu rigoles, avait demandé Jean en rigolant.

— Parce que maintenant je pense à toi, avait dit Lise. Je ne pense plus à André, je pense à toi.

Elle avait regardé Jean en penchant la tête sur le côté et en souriant, clin d'œil, sexy.

— Quoi, avait dit Jean dans un début de fou rire.

— Je pense, avait dit Lise en se rapprochant de Jean, très près, très près, je pense que c'est plus facile de s'endormir satisfait et un peu coupable que de faire ce qu'il y a à faire.

Elle avait entouré Jean de ses bras, rieuse et féroce et maternelle, et l'avait embrassé. Jean, bien sûr, s'était immédiatement senti coupable. Il ne l'avait pas dit. Il avait dit, après : Je suis choqué.

Maintenant Jean n'est pas amusé par le souvenir de Lise, mais Lise reste là, avec lui, elle est devenue sérieuse et attentive, et tout en avançant le long du quai, Jean lui adresse des paroles silencieuses, il lui explique Serge.

Paroles silencieuses, quelques gestes en ponctuation. Serge. Et lui, Jean.

Pendant qu'il marche en expliquant Serge à Lise, Jean est saisi par une nouvelle vague d'angoisse, coupante, elle est tellement forte qu'il s'arrête et s'appuie contre un mur.

Autour de lui, rien.

Il se souvient qu'il vient d'oublier quelque chose.

Malgré lui il fait un effort. Lise est là, il est sous le regard de Lise.

L'idée revient, cette idée minuscule et dure. Serge lui demande seulement de garantir qu'il n'est pas fou.

Jean s'assoit sur un banc le long du quai, accablé.

Il allume une nouvelle cigarette et regarde l'allumette flamber. Il laisse la flamme brûler, lui effleurer les doigts. Il la jette.

Cette idée, en revenant, grandit et s'impose, incontournable, un bloc de pierre, et, comme un bloc de pierre, elle lui semble en même temps stupide, plus que stupide, sans aucune signification.

Serge n'est pas fou, c'est évident. Alors.

Jean reste assis, il brûle d'autres allumettes, il se

laisse fasciner par la flamme, engourdir.

Ce qui est fou, par contre, pense Jean, tout d'un coup furieux, il se lève et se remet à marcher, ce qui est d'une prétention folle, c'est la façon qu'a Serge de formuler les choses, et les phrases de Serge envahissent de nouveau Jean, et il a envie, littéralement, de tailler en pièces, de réduire en charpie ces phrases, ce Je sais tout, ce On ne peut rien m'apprendre, Jean les voit, il voit chacun des mots, petites choses imbéciles, détachées, qui le narguent, et qu'avec rage il découperait, il fait les gestes en marchant, hacherait, réduirait tout simplement à rien, extermination, massacre.

L'instant suivant il est secoué par une douleur absolue, la douleur même de Serge, et il reconnaît ce qu'il savait peut-être déjà : pour Serge ces mots-là sont vrais. Ils sont la forme précise où se coule et se fige son désespoir.

Jean s'arrête à un pont. Il aimerait que Lise soit réellement là avec lui. Il regarde l'eau.

Une image lui vient, c'est comme s'il était en train de se pencher au bord d'une chose répugnante, il ne pourrait pas dire quoi, il est retenu par un fil et Serge, lui, n'est pas au bord, il est dedans.

Serge sait déjà ce que c'est que la mort, se dit Jean.

Il reste un moment immobile, il regarde toujours l'eau avec le sentiment d'être devant une matière menaçante, invisible.

— Mon frère, dit Jean à voix haute, avec émotion.

Au moment où il le dit, il fait une grimace, la fausseté de ce qu'il vient de dire le fait grimacer.

Est-ce qu'il éprouve vraiment les mêmes choses que Serge ? Est-ce que Serge lui a d'ailleurs jamais demandé de les éprouver ? Non.

Jean s'admoneste.

Il s'adosse contre la balustrade du pont, il ne regarde

plus l'eau, cette masse aveugle, il regarde le ciel.

Il est découragé.

Il n'a jamais connu une telle fatigue.

Il a l'impression qu'il a grimpé une montagne entière, pas à pas, pendant des heures et des années, qu'il est arrivé au sommet, qu'il a vu l'autre côté, une pente sinistre, et maintenant il redescend, et c'est encore plus pénible.

Il n'arrive pas à bouger.

Un temps long passe.

Jean est là, adossé, regardant le ciel.

La lune filtre, orangée, très belle, un nuage la couvre, plusieurs nuages, la voûte s'étire et bouge, les formes enflent et se contractent, quelque chose se soulève, et quand les nuages disparaissent Jean croit voir qu'ils laissent derrière eux un retournement, la surface mauve et retournée du ciel.

Il se remet à marcher, il veut rentrer, et vite.

Il ne sent plus la fatigue, il ne sent plus l'angoisse. Il sent une violence aiguë qui le pousse, qui le porte, qui le gonfle. Une colère.

Serge.

Pourquoi se donner tant de mal, vraiment. Jean est repris par la certitude, mais elle est maintenant sauvage, entière, la certitude que Serge peut bien dire et faire n'importe quoi, ses affirmations, tout son comportement n'ont qu'un but. Le défier, le blesser.

Lui nuire.

Serge voudrait sans doute l'entraîner avec lui, de l'autre côté, l'image revient, de la montagne. Eh bien, non. Ce que Serge raconte n'a strictement aucun sens, et lui, Jean, ne se laissera pas faire.

Comment a-t-il pu se laisser prendre ?

Par amour, bien sûr.

Serge profite.

Il arrive chez lui toujours en colère, bouillant, et subitement mort de faim, et tout en se préparant des œufs au plat en quantité, il continue à injurier Serge, il recommence à gesticuler, il parle à voix haute, il s'adresse encore vaguement à Lise.

Il mange.

La colère tombe.

Tristesse.

La tristesse accompagne un vide, un vide qui vient d'une façon à la fois inattendue et naturelle, même pas à l'insu de Jean, qui vient et qui se creuse, et tout d'un coup il s'est déjà creusé, et il a englouti Serge.

Qu'est-ce que Jean pourrait encore dire ou penser de Serge ?

Il ne s'agit plus de Serge, voilà tout.

Ce qui par contre remplit Jean désormais, ce qui peu à peu, en même temps qu'il mange, déploie en lui toutes ses nuances, ses plis et ses replis, c'est cette tristesse.

Jean a fini son repas, il tourne dans sa cuisine, une bière à la main, il continue à s'adresser, d'une façon lointaine, à Lise.

Sa tristesse. Elle prend une épaisseur, une forme.

Jean l'examine.

Elle n'est plus un flottement imprécis, séparé, qui le prend, qui l'attaque du dehors, elle devient autre chose.

Elle devient, Jean l'éprouve sans comprendre mais sans non plus s'en étonner, comme un espace concret où il peut progressivement se retrouver, une surface intérieure qui lui donne, à travers ses méandres dont il fait le tour, phrases et gestes, silences et ponctuations, qui donne à Jean au fur et à mesure qu'il la saisit dans tous ses détails une nouvelle et sûre consistance.

Et quand il se couche enfin, au moment de se glisser

entre ses draps, il a l'impression nette de se glisser exactement dans sa propre tristesse, d'être enrobé par une chose triste mais à lui, et c'est, il faut le dire, presque un réconfort.

Les jours suivants, Jean déploie à l'Atelier une activité extraordinaire. Il a mille projets, les uns immédiats, les autres plus lointains. Il prépare, il planifie, il organise.

En même temps, il reste triste. Il y pense, il s'en souvient sans cesse, il se le dit. Je suis triste.

Il parle beaucoup à Lise de cette tristesse. Elle l'écoute, agacée. Jean ne parle pas de Serge, seulement de son état à lui, Jean, et Lise trouve sans doute qu'il en rajoute, mais parfois elle imagine aussi percevoir dans ce que dit Jean une sorte de rumeur, un brouillage, quelque chose en trop, qui se décollerait des mots et viendrait se placer devant chacun d'eux, en parasite. Elle secoue la tête, elle passe.

En tout cas, pour compenser, ou pour autre chose, Jean se lance à fond dans ses projets à l'Atelier.

C'est l'été, la ville chaude. Ciel courbe et bleu royal, très loin.

Vie dehors, casse-croûte rapides, promenades sur les berges. Gaieté maladroite des grues, dans les cabines les travailleurs torsés nus et galants. Le fleuve, par contre, semble plus lourd, il se traîne. Langueur.

Le café de Suzanne est ouvert du matin au soir, les baies, les portes. Quand la chaleur se lève vers midi les crudités accompagnent les bières. Plats légers, colorés, du rouge, du vert, de l'orange. Jambon rose. Gruyère jaune.

Alexandre s'épanouit avec l'été, et, qui sait, les leçons

de Lise. Il reste tard le soir, il veut aider Jean. Jean le trouve un peu collant mais lui donne des courses à faire, des choses à porter.

Suzanne, elle, est sans arrêt fatiguée, elle se laisse aller, elle ne va plus chez le coiffeur, elle a pris un coup de vieux. Tout le monde lui conseille de fermer un peu, quelques jours, de prendre du repos, elle ne veut pas. Elle attend Anaïs.

La saison, le plein air sont favorables aux projets de Jean. L'Atelier a moins d'activités pendant la semaine, départs, vacances, et Jean utilise ce temps pour tout remettre en état. Il n'est question que de réparations, de restaurations. On consolide, on améliore, on transforme. Jean prend son lieu en main, travaille énormément. Peintures, lumières, nouvelles constructions, nouveau découpage. On envisage une mezzanine. Insonorisation, parois en liège.

On commence même pour de bon le projet ancien de bibliothèque.

Pourtant quelque chose a été empoisonné dans le rapport de Jean à l'Atelier, et cela, par la faute de Serge. Serge n'a jamais critiqué l'Atelier, ni son fonctionnement, ni son but. Non, même le soir où Serge s'est fâché contre Monsieur André et sa femme après une projection, et où il a voulu parler à Jean de sa peur, à lui Serge, devant le caractère si fuyant et friable, si fragile, de sa propre émotion, non, même ce soir-là, on ne peut pas dire que Serge ait critiqué l'Atelier.

Mais quelque chose a bel et bien été empoisonné par la faute de Serge.

Jean le sent, l'Atelier n'est plus ce qu'il était.

Jean y travaille, s'y active de plus en plus. Mais voilà, ce n'est plus comme avant.

Et Jean en garde une rancune, flottante, contre

Serge.

Serge n'a pas l'air de s'en apercevoir. Lui aussi travaille beaucoup à l'Atelier, tout ce qu'il peut, il aide Jean, il est partant pour tous les projets, il s'accroche même.

Fait nouveau, Jean fait appel d'une façon systématique à Sébastien et à André. Il l'a toujours fait, mais ponctuellement, de loin en loin. Maintenant il recourt à eux régulièrement, il les consulte, il leur fait des demandes.

Ils ont des compétences.

André s'est acheté une encyclopédie prodigieuse, enfin, c'est pour ses enfants, dont il est très fier et qu'il met à la disposition de Jean, il élabore toutes sortes de fiches sur les sujets que Jean prévoit, les conférences, les projections.

Il se donne beaucoup de mal. Il regrette seulement de temps à autre le caractère inépuisable du savoir.

Sébastien lui aussi met en œuvre, à la demande de Jean, sa curiosité générale pour tout. Certes, son attitude n'est pas la même que celle de Monsieur André, qu'il ne se prive pas de mépriser, plus, de ridiculiser à l'occasion. L'intérêt en quelque sorte doux et pur, infini, d'André, toujours accompagné de cette sous-estimation au moins verbale de lui-même, il n'est pas à la hauteur, bien sûr, ce n'est pas le style de Sébastien.

Sébastien aide Jean et l'Atelier, il met volontiers ses talents à leur disposition, il se tient, comme il l'a toujours fait, au courant de l'actualité, il s'informe encore davantage, il est le spécialiste des détails compliqués, des références introuvables, des recoupements insolites. Mais, et c'est cette discordance qui est vraiment pénible, Sébastien n'omet jamais de mettre en avant combien tout cela, malgré tout, ne le satisfait pas.

Il pérore, il explique, il disserte mais, en somme, lui-même n'est pas concerné, c'est plutôt pour lui une fatigue, voire, une obligation.

Il connaît beaucoup de choses, il s'en vante, et, c'est une remarque perfide de Lise, il se vante encore plus de l'inutilité, pour lui, de toutes ses connaissances.

Les attitudes d'André et surtout de Sébastien, et plus encore le fait que Jean les sollicite maintenant sans arrêt, énervent au plus haut point Lise, et Serge, et même, il faut le dire, Suzanne.

Suzanne, depuis la disparition d'Anaïs, a complètement changé à l'égard de Sébastien.

Elle ne l'aime plus du tout, elle voudrait ne plus le voir.

Un soir, elle a un peu bu, ça lui arrive souvent en ce moment, elle fait des confidences à Lise.

— Il me demandait de ces choses, raconte Suzanne sans préciser, en levant les yeux au ciel.

Tu me connais, je ne suis pas vieux jeu. Ni bégueule.
Un silence.

— Et d'ailleurs, elle reprend, on est adulte, n'est-ce pas. Alors.

Bon, il avait ses idées.

Encore un silence. Lise regarde les rides de Suzanne. Suzanne boit une gorgée. Elle continue.

— Et pourquoi pas ?

Mais c'était monotone, à la fin.

De nouveau un silence.

Lise pense, Brave Suzanne.

— Et, Suzanne recommence à parler, maintenant elle est en colère, c'était toujours à cause de moi. Il me le disait, ou c'était sous-entendu, c'est pareil.

Moi je me faisais du souci, tu penses.

Je me trouvais bête, et moche.

Un jour, Suzanne fait un grand geste théâtral avec son verre, elle renverse un peu de vin, je lui ai dit, et crois-moi, c'était dur à dire, qu'il me détestait. Oui, qu'il me haïssait, et qu'il haïssait tout, le monde entier, la vie.

Eh bien, ça l'a seulement fait rire. Il triomphait.

Et, ajoute Suzanne, elle regarde Lise, ça ne m'a pas du tout détachée de lui. Au contraire.

Suzanne s'arrête de parler un moment.

Elle ferme les yeux.

Quand elle les rouvre, elle dit :

— Mais il s'est passé quelque chose.

C'était juste après la disparition d'Anaïs, et moi je lui en parlais, bien sûr, je ne parlais que de ça, tu sais bien, c'était comme ma fille, Anaïs. D'ailleurs, je me souviens, j'étais en train de lui dire exactement ça.

Suzanne soupire et boit une nouvelle gorgée.

Et alors au lieu de faire comme d'habitude, de se moquer, ou de dire que c'était amusant, ou très bien, ou n'importe quoi, il s'est mis en colère, vraiment en colère. Il était hors de lui.

Il s'est mis à crier.

Je ne sais pas s'il criait après Anaïs, ou après moi, ou les deux. D'ailleurs on ne pouvait pas savoir, il ne disait rien, aucun contenu, que des insultes.

Lui, si réservé, n'est-ce pas, si maître de lui.

Et alors, voilà : quand il s'est mis à crier, à gesticuler, je l'ai vu autrement. On aurait dit un pantin agité, une marionnette, des bras et des jambes qui s'agitaient, qui partaient dans tous les sens. Des morceaux rapiécés qui ne tenaient que par un fil.

Suzanne secoue la tête.

Elle dit :

— C'est tout.

Il ne m'a plus fait aucun effet, c'est comme s'il n'existait plus.

Elle termine son verre lentement en regardant Lise.

Elle ajoute :

— Quand je lui avais dit qu'il me haïssait, j'ai bien vu que ça lui avait fait plaisir, au fond.

J'ai compris après pourquoi.

Elle s'arrête, et tout d'un coup elle est secouée de sanglots. Elle essaye de se contrôler, elle n'arrive pas, elle arrive quand même à dire :

— C'est Anaïs qui me l'a fait comprendre.

Enfin, je veux dire, c'est en pensant à Anaïs que j'ai compris.

Elle continue de pleurer, Lise lui prend la main.

Suzanne s'essuie les yeux, les larmes continuent de couler.

Elle articule avec difficulté :

— La haine, c'est quelque chose de noble.

Chez un assassin, un vrai, il y a de la noblesse.

Elle s'arrête de pleurer.

— Mais lui. On ne peut pas lui attribuer ça. C'est une marionnette.

Il n'existe pas.

Pendant que Suzanne parlait, Lise a d'abord écouté de façon distraite. Sébastien, en fait, elle s'en fiche. Il l'énerve, oui, mais à part l'affection qu'elle a pour Suzanne, Sébastien, elle n'en a rien à faire.

Mais peu à peu elle s'est sentie mal, de plus en plus mal. Et quand Suzanne est arrivée à sa conclusion, elle a sursauté.

Elle a voulu demander à Suzanne d'en dire plus, et, brusquement, elle n'a pas osé. Elle a eu l'impression d'être paralysée.

Elle a caressé la main de Suzanne sans rien dire.

Le lendemain, quand Jean a commencé à lui exposer une idée pour l'Atelier, une semaine qu'il veut préparer avant la fermeture des vacances, l'Histoire récente, l'Après-Guerre, avec conférences et films, et qu'il a ajouté qu'il demanderait telle ou telle chose à Sébastien, Lise a été envahie par une rage froide, qui lui semblait venir de très loin.

Elle a dit à Jean qu'elle trouvait déplaisant, faux, cette curiosité générale pour tout que Sébastien, et aussi André, manifestaient.

— Ça revient à quoi ? a dit Lise. Sébastien a assez torturé Suzanne avec ça, c'est un type qui s'ennuie, c'est tout. Et André, c'est pareil.

Ils s'ennuient, ils n'ont pas de vrai intérêt. Curieux de tout, intéressés par rien.

Des marionnettes, a dit Lise avec violence.

Elle a renchéri :

— Ils n'ont aucun point de vue.

Dès qu'elle a prononcé la phrase, elle s'est sentie devenir rouge, rouge de honte, les joues brûlantes comme d'un souvenir honteux, et sous le rouge, blanche, parfaitement blanche à l'intérieur, parce qu'aucun souvenir, rien, aucune pensée ne venait.

Jean n'a pas levé la tête, il était en train de dessiner une affiche.

Lise est restée en silence.

Après elle a repris, à sa propre surprise elle tremblait :

— Sébastien et André. Je ne peux plus les supporter, je t'assure.

Curieux de tout, intéressés par rien.

Jean a haussé les épaules, toujours sans lever la tête.

Lise a eu envie de le secouer, de lui envoyer une bourrade, de le faire réagir. Elle a dit :

— Sébastien, c'est l'idée de Suzanne, est flatté d'être celui que le monde entier ennuie, celui qui déteste tout et tout le monde, qui hait.

Mais il y a une grande différence, Lise a frappé la table, elle a fait déraiper le crayon de Jean, il y a une grande différence entre ceux qui tuent pour de bon, et ceux qui se nourrissent du cadavre.

Jean l'a regardée, il a regardé son affiche, il a pris sa gomme, il a dit :

— Tu y vas fort.

— Évidemment, j'y vais fort, a dit Lise.

Elle n'a pas parlé pendant un moment. Elle voulait que la colère grandisse, recouvre cette autre chose qui planait derrière, oppressante, sans mots.

Elle a repris :

— C'est comme ce roi qui transformait en or tout ce qu'il touchait. Eux, tout ce qu'ils approchent devient mort.

André, c'est une caricature. S'il le pouvait, il mettrait l'univers en fiches.

Sébastien, ce n'est pas le même genre, mais, Lise allait encore frapper sur la table, elle s'est retenue, mais, elle a dit avec douceur, en appuyant chaque mot, tout ce qui sort de la bouche de Sébastien, je te le répète, devient du cadavre.

Jean s'est arrêté de dessiner, il a levé les yeux, il a dit, Quoi ?

Lise a dit :

— Oui, exactement. Il suffit de l'écouter.

Elle n'a rien dit pendant un moment.

Ensuite :

— L'autre jour je l'ai entendu raconter une histoire, et ça m'agaçait particulièrement parce que je connaissais la personne.

C'est une femme qui tient ses quartiers dans un petit bistrot pas loin d'ici, je passe devant quand je vais travailler.

Elle est là le matin à 8 h, quand je passe, et le soir s'il m'arrive de repasser par là, elle est assise à la même place.

Elle regarde droit devant elle. Je me demande à chaque fois ce qu'elle voit.

Lise s'est arrêtée un peu.

Elle a redit, lentement :

— Oui, je me demande à chaque fois ce qu'elle voit.

Elle a continué :

— Elle est maigre, avec un petit foulard, toujours seule. Eh bien Sébastien — voilà, il a voulu raconter son histoire, à cette femme.

Lise s'est adossée à sa chaise, elle a sorti son ventre, elle imitait Sébastien :

— Cette femme, elle est là, à ce bistrot, depuis 5 ans. Je l'ai connue plus jeune, j'étais copain avec son frère, on vient du même coin.

Ils ont eu une vie dure, leurs parents sont morts très tôt, ils ont dû tout de suite travailler par-ci par-là. Et puis ils sont montés à la capitale. Lui, il s'en est sorti, il a trouvé une brave petite femme, maintenant ils ont une épicerie en banlieue.

Mais elle, elle est toujours mal tombée, jamais de type valable.

Il faut dire, Lise a cligné de l'œil comme Sébastien, appel au public, comme lui elle s'est rengorgée, il faut dire que son père la battait. Il aimait son fils, mais pas sa fille

— il la battait, il paraît que c'était affreux, et la mère laissait faire.

Alors forcément. Lise fait une pause, effet de manche. Elle a fini par se mettre en ménage avec un vrai salaud et qui buvait... Elle a eu coup sur coup deux enfants et puis le type est parti, elle ne l'a jamais revu. Elle a gardé les enfants avec elle quelques mois, ensuite elle les a mis à l'Assistance.

Elle faisait des ménages, des petits travaux.

Et maintenant, elle est là.

Lise s'est arrêtée. Elle a si bien pris l'air satisfait et ennuyé de Sébastien, que Jean n'a pas pu s'empêcher de rire.

Il a dit :

— Mais alors ?

— Mais alors ? a dit Lise. Mais alors il croit qu'il a raconté quelque chose, il n'a rien raconté du tout.

Pour lui, la fin est déjà là au commencement. Évidemment, après il s'ennuie.

Pour lui le temps, la vie de cette femme se déroule, tout plat, tout droit.

Je te dis qu'il ne parle pas d'une femme, il parle déjà d'un cadavre.

Jean a écouté, mais il se sentait énervé par la violence de Lise.

Après un moment il a dit :

— Eh bien, toi, comment tu la vois, cette femme ?

Lise a regardé Jean. Elle s'est calmée. Elle a souri.

Après elle a dit :

— Je ne sais pas.

Il y a eu un silence.

Lise a dit :

— Je me rappelle la première fois où je t'ai rencontré, à l'Atelier, tu parlais d'un film. Je ne l'ai jamais

oublié.

Elle s'est arrêtée, de nouveau il y a eu un silence.

Après elle a dit :

— Je n'aime pas que tu fasses appel à Sébastien. Je n'aime pas, et même, Lise a eu du mal à le dire mais elle l'a dit, ça me fait peur.

Sébastien peut faire le scandalisé, « cette pauvre femme, quelle vie affreuse », etc., etc., ce sont des phrases. Finalement pour lui tout est normal.

Cadré, repéré, connu. Normal.

Rien ne l'étonne vraiment. Jamais.

Il rabâche, il remâche et il devient la même chose, du rabâchage, du remâché.

Jean a fait une grimace.

— Mais oui, a insisté Lise, mais oui.

Son étonnement, ça pourrait être lui, après tout. C'est là où on pourrait le trouver. Mais non. Il a beau faire le scandalisé, a répété Lise, tout pour lui est dans l'ordre des choses, il connaît toutes les ficelles.

Lise s'est interrompue brusquement. De nouveau elle a perdu son calme, mais la colère avait disparu elle aussi, seule restait la mauvaise chose opaque, menaçante.

— Il croit connaître toutes les ficelles, a murmuré Lise, et c'est lui qui devient un pantin, c'est Suzanne qui dit ça, une marionnette, sans pensée.

Jean a perçu sans la comprendre bien l'angoisse de Lise. Il a regardé Lise avec tendresse.

— D'accord, a dit Jean. D'accord. L'autre jour moi aussi j'ai entendu Sébastien raconter une histoire, quelque chose qu'il avait lu dans le journal.

Là Jean a été pris d'un rire incontrôlable, tout seul, il pleurait de rire.

Lise a attendu.

— C'était un type, un jeune type, qui vivait avec une

couleuvre.

Oui, oui, une couleuvre. Il l'avait trouvée, il l'avait adoptée, il dormait avec elle, il volait pour elle, c'est comme ça qu'il a été découvert, il la gâtait, toutes sortes d'attentions, il lui tricotait, là Jean a été obligé de s'interrompre tellement il riait, il lui tricotait des petits bonnets de laine.

Lise, elle aussi, pliée en deux.

— Eh bien, a repris Jean, Sébastien s'est cru obligé de faire un commentaire.

Jean s'est encore interrompu, les larmes de rire l'étouffaient.

Ensuite il a dit :

— Sexuel.

Lise et Jean, malades de rire, se tenant le ventre.

Après Jean s'est remis à son affiche. Lise l'a aidé, mais elle a gardé un sentiment d'échec, un découragement.

Lise donne encore certains cours, tout n'est pas arrêté pour l'été, mais elle fait ses trajets sans plaisir, sa banlieue lui semble hostile, une étendue fermée, obligatoire.

Sous le ciel large le vert ressort, exagéré, brillant. On voit les choses une par une, un bois troué, traversable, un pavillon, un jardin grillagé, une fleur.

Lise s'assoit au bord de l'eau, elle laisse glisser le ciel, elle regarde les nuages tourner avec les nuages, et elle se demande comment certains mots prennent la place d'autres mots, tournent et s'enchaînent, rebondissent ou perdent leur substance, laissent une trace parfois, mais

parfois elle est mauvaise, une promesse non tenue, et parfois se fondent et s'effacent et disparaissent comme un trait trop léger dans le bleu épais du ciel.

L'été criard, la lumière nue, ne font que renforcer une ombre intérieure, une frayeur. Quelque chose s'en va, s'effiloche. Quelque chose se prépare.

Parfois Lise imagine un endroit où il n'y aurait même pas le fleuve, même pas le ciel, aucun mouvement ni d'eau ni d'air, que des immeubles immenses, des tours silencieuses, et des cafés étroits, encombrés, pleins de bruits et de bagarres. Dans ces moments-là, elle en veut à Jean, une hargne la prend, une colère, mais enfin pour quoi contre lui.

Elle ressasse ses griefs contre Sébastien, elle s'étonne de cette phrase qu'elle a dite, « tout ce qui sort de la bouche de Sébastien devient du cadavre », pourtant elle la trouve parfaitement juste. Peut-être elle en veut à Jean de ne pas avoir fait à ces mots un sort plus remarquable.

Et toutes ces platitudes qu'il a proférées, qu'il profère encore sur Anaïs.

C'est une déception, si on veut. Mais Lise retrouve plutôt, sans se le dire, ce sentiment de panique, de dissolution paniquée qui venait parfois comme une menace, un horizon possible, au début de leur rencontre.

Elle ne pense pas à Serge, elle ne veut pas y penser, Serge continue à l'agacer, et, oui, à l'inquiéter, sa participation excessive et sans paroles et le regard, que Lise surprend parfois, qu'il porte sur Jean.

Un regard où il n'y a rien de négatif mais, c'est ce qui trouble Lise, une sorte de pure interrogation. Comme si Jean était interrogé au-delà même de Jean et devenait le simple dépositaire passif et perdu de cette interrogation indéfinie de Serge.

Il ne s'agit pas, et cela augmente certainement la

panique de Lise, d'une surprise, Serge surpris. Mais d'une interrogation, d'un acte.

Une fin de journée où Lise va reprendre le train un orage éclate et elle se réfugie dans un bistrot en attendant qu'il passe. Il y a beaucoup de monde, l'ambiance est gaie. Lise demande du vin.

Le café tangué avec le vin, les éclairs, les masses de pluie.

Lise s'est assise près d'une fenêtre. Être là, dans le café, subissant l'orage lui plaît, les gens arrivent, trempés et rieurs, les vêtements plaqués au corps, une femme fait une entrée assez sensationnelle, sa robe collée est transparente, on voit tout, les seins, les fesses, elle est magnifique et secoue ses cheveux sans honte quand les hommes la taquent, lui lancent des plaisanteries.

Lise pense à Jean. Images élémentaires, silencieuses et fortes. Une pénétration.

Lise bouge sur sa chaise.

L'image insiste.

Lise se laisse faire.

Jean est là. Lise soupire, et sourit.

Elle demande encore du vin.

Dehors l'orage continue, le ciel électrique, artificiel, l'eau verticale. Le café est de plus en plus agité, bruyant.

Lise se sent bien, apaisée. Cette présence brutale de Jean, et l'autre violence, dehors, sont comme des repères de vérité, des marques.

De nouveau elle regarde le café, les gens.

Plusieurs discussions sont en cours. Le temps, la qualité des consommations, un crime local.

Lise écoute distraitement. Elle pense aux feuilles battues par la pluie, elle voudrait emmener Jean en forêt dimanche, elle voit déjà une clairière, les jeux de lumière.

Un vieux monsieur en casquette entre dans le café,

Lise reconnaît un cycliste qu'elle a souvent croisé sur la route, il s'ébroue, se met au comptoir et demande une bière.

Le vieux cycliste.

Lise le regarde.

Figure usée qui avance, dans ses vêtements de grand-père, entre deux rangées d'arbres, mouvement simple, absence de bruit, une lenteur, Lise se revoit marchant sur la route, le cycliste avançant, pédalant, et cette certitude qu'elle a pu avoir, ce sentiment blanc et si clair revient et se redouble, et elle sait que le mouvement a toujours été une chose réciproque, un mouvement glissant et réciproque, elle et le cycliste échangeant leurs places, à égalité, le cycliste et elle et aussi bien les arbres, la route, et cette cruche immobile sur la table, et si le monde s'ouvre, ouvre son espace, et se laisse rencontrer, c'est qu'il est lui aussi en attente.

— Le monde aussi attend, pense Lise, ce n'est pas seulement moi.

Cette pensée la soulève. Croisement de forces.

Lise, joyeuse, se sent barrée, rayée, sans importance propre, et pourtant, d'une importance inconnue, folle.

Elle ferme les yeux.

Quand elle les ouvre à nouveau, le vieux monsieur a fini sa bière, il regarde la salle, Lise voit son visage, un visage d'homme, et tout d'un coup, elle pleure.

Où est Jean, à la fin ?

Elle casse. A l'intérieur, elle casse.

Elle n'y arrivera jamais. A quoi, peu importe, mais seule, toute seule, elle n'y arrivera pas.

Autour les gens semblent étranges.

Lise les voit en vrai et en silhouette.

Attaquée, elle est attaquée par ce qui vient.

Maintenant elle ne peut rien recevoir. Essayer seule-

ment de se défendre.

Elle s'absorbe dans une salière. Ce vieux sel. Elle s'accroche.

Le pot à moutarde, elle l'ignore. Oui, mieux vaut l'ignorer.

La cruche est calme. Bonne cruche. Son ventre rond. Les coins de table. Les quatre coins redoutables.

Lise voit le mot "redoutable" qui se détache, comme une pelure, de la table. Elle constate, sans rire, avec une douleur affreuse, Ils font vraiment n'importe quoi. Une autre Lise remarque, intéressée, qu'on ne peut pas savoir s'il s'agit des mots, ou des objets, ou des personnes.

Cette absence terrifiante de Jean.

Sans lui, le va-et-vient entre elle et le monde, l'accueil réciproque, devient un corps-à-corps informe, une bagarre enveloppante, sans contours. Elle sera, elle l'a toujours su, avalée.

Elle lutte.

L'orage se dissipe. Les gens quittent le café les uns après les autres. Lise arrive à se rassembler, à prendre son train.

Dès que le train démarre, elle s'endort.

Quand elle se réveille et descend, la confusion a cessé.

Mais la fragilité est là.

La semaine préparée si fort par Jean arrive.

Autour du thème, l'Après-Guerre, il y a une conférence, politique et société, une exposition de photos, ruines, reconstructions, la ville et la campagne, des musiques d'époque jouées par un groupe de jeunes, excellent, enfin un débat précédé d'un film.

Les affiches de Jean ont attiré beaucoup de monde, c'est animé, vivant, des couples, des familles, les parents racontent leur jeunesse, et tout se passe bien, jusqu'au soir du film.

Le film est un classique, italien et sous-titré, l'histoire d'un chômeur qui trouve enfin du travail, mais pour le faire il lui faut un vélo. Il récupère le sien au mont-de-piété, difficilement, et, le premier jour, se le fait voler.

A la fin du film, après une journée de recherches et de démarches inutiles, désespéré, il vole lui-même un vélo, mais lui se fait prendre et presque lyncher sous les yeux de son fils.

Le film est bouleversant, parfaitement simple, tout est là, le gris, le noir, le blanc, les murs de la ville et la pluie, l'enfant, les ponts et les usines, les escaliers des immeubles, certains mènent à une voyante, elle ne dit presque rien et d'ailleurs comment savoir, le voleur, retrouvé au milieu de son clan, et sa mère qui le protège, la police sans intérêt et les prêtres qui parlent entre eux une langue étrangère, incompréhensible, mais c'est peut-être par hasard, et tenant tout, traversant tout, le temps, cette matière hétérogène, le temps entier, réel, impartit et fabriqué, et pris dans le temps, les hommes, tous les hommes et chacun d'entre eux, les hommes qui subissent le temps et qui, parfois, le vivent.

Le film s'arrête net. Il laisse tomber les spectateurs. Chacun reste seul, déchiré.

On pleure, on peut pleurer. Mais l'émotion est profonde, active, elle rejoint, comment dire, le temps du film.

Serge, qui a tout suivi la gorge serrée, est mécontent de la fin. Le père coupable est bousculé, menacé par la foule, mais le propriétaire du vélo, un brave type, le laisse partir. Il s'en va dans la honte et son fils, c'est la dernière

image, lui prend la main.

Serge n'a pas aimé cette image.

Le père déchu sauvé par le fils. Non. Quelque chose dans cette image révolte Serge.

Il trouve la fin sentimentale.

Il ne dit rien. Il a l'impression que s'il se met à parler, il va pleurer. Il préfère penser, en silence, que la fin est sentimentale, pester.

Lise, elle ne peut pas avoir deviné, elle n'est même pas assise à côté de Serge, parle un peu, elle dit combien le film l'a touchée, elle parle justement de la fin. Pour elle, à la différence de Serge, cette fin, père et fils, est la marque du génie du film, une ponctuation suspendue.

Le film emmène, du début à la fin, dit Lise, dans une autre dimension, qui dépasse la réalité misérable et terrible qu'il montre, et cette dimension est donnée par l'enfant, par sa présence anxieuse, déjà blessée, pourtant toujours étonnée, et, à cause de cela, si forte.

Et Lise se souvient du premier film qu'elle a vu à l'Atelier, il y avait aussi un enfant à l'origine du film, de son histoire et de sa force.

Elle regarde Jean, elle parle pour lui, elle veut qu'il comprenne quelque chose qu'elle n'arrive pas à dire, qu'elle ne veut pas dire, c'est proche et agressif et dangereux comme une question de confiance.

D'autres personnes interviennent.

Après Jean prend la parole, comme il le fait toujours, et situe, comme toujours, le film, quelques données, le réalisateur, l'époque, les courants d'idées.

Ensuite il parle du film proprement dit.

Plutôt, il dit qu'il va le faire, mais il se met à parler de ce qu'on voit si bien dans le film, dit-il, la ville moderne, la ville cruelle et anonyme.

Jean connaissait le film de réputation, mais il ne

l'avait jamais vu.

Dès le début du film et pendant toute sa durée, Jean s'est senti écrasé. Écrasé, et, chose vraiment bizarre, envieux.

Envieux pourquoi ? Il ne sait pas. Mais, envieux.

Tout, dans le film, la moindre goutte de pluie, la moindre marche d'escalier, lui a semblé vrai, bouleversant de vérité, et en même temps, non. Non. C'était excessif, insupportable. Trop.

Il a passé son temps à se dire, tout bas, mais il aurait voulu crier, surtout à la fin, cette dernière image, Bon, et alors ? Et alors, quoi ?

Il n'a pas vraiment écouté Lise.

La dernière image était là, dans sa tête, il n'arrivait pas à s'en débarrasser, mais elle était là sans aucun contenu, une pure image, même pas un adulte et un enfant, encore moins un père et un fils, une image, deux formes côte à côte.

Et quand Jean commence à parler, il veut, c'est une nécessité, il doit, faire quelque chose avec cette image, avec toutes ces images, elles ne peuvent pas rester comme ça, il ne peut pas les laisser comme ça, flottantes et lourdes, libres et compactes, indépendantes.

Indépendantes.

Et lui au contraire d'elles, prisonnier.

Ce ne sont pas les images qui l'emprisonnent.

Non, il l'éprouve de façon pénible, c'est lui qui se sent prisonnier, lui qui n'arrive pas à être là, en face d'elles, passif et alerte et traversé, traversé par tout ce qu'elles portent.

Il veut, il doit, les prendre, saisir ces images et les articuler, les intégrer dans un ensemble, une construction plus maniable, plus vaste.

Il a beaucoup de choses à dire, il les dit.

Il est très en forme, brillant.

La société actuelle, les mécanismes économiques, les enjeux de pouvoir. La question de l'urbanisme. Jean souligne le caractère inhumain de la ville, ses quartiers découpés, ses immeubles, les façons meurtrières de bâtir, d'isoler les gens, de les accabler, de les détruire.

Évidemment, c'est juste.

Tout le monde écoute.

André, très attentif. La vie moderne, un de ses thèmes.

Lise, elle, n'aime pas du tout.

Elle voudrait que Jean entre dans le film. Elle s'impatiente.

Au bout d'un moment, long, elle entend Jean expliquer que dans la ville moderne, la ville de la foule, les gens sont là, ils sont là à côté de vous, et vous ne les voyez pas, vous ne les voyez jamais, vous ne les avez jamais vus.

Elle sent son cœur s'arrêter.

Ces mots, elle les avait dits à Jean, mais autrement, autrement, ce sont les mots qu'elle avait entendus, dans un instant de détresse, Anaïs disparue lui murmurer à l'oreille.

Jean les reprend.

Il les change.

Ils sont maintenant des mots pratiques, des mots vidés, quelconques, bons pour faire passer sa démonstration.

Comment peut-il.

Elle regarde Serge.

Serge est rouge, il transpire, il regarde ses mains posées à plat sur ses genoux.

Lise s'agite sur sa chaise.

Sébastien est à côté d'elle, il la regarde en douce. Il est, lui, visiblement content.

Tout d'un coup il se met à rire, ensuite il lance, bien fort :

— Dis donc, Jean, tu nous fais un cours.

Jean est surpris. Il va répliquer, mais Serge s'est déjà levé, il s'est précipité sur Sébastien, il l'a pris à la gorge, il le traîne entre les chaises en l'injuriant, il siffle entre ses dents, Tais-toi, dehors.

Sébastien se débat.

On les sépare.

Dans la salle, quelques-uns rigolent, mais la plupart ne sont pas contents, Chut, Du calme, etc.

Sébastien, de nouveau assis, a recommencé à rire.

Jean a dit, Bon, Voilà un exemple de la violence des villes modernes.

Tout le monde a ri.

Serge a haussé les épaules. Il a quitté l'Atelier sans se retourner.

Jean a parlé encore quelques minutes, mais la soirée était finie.

Le lendemain, fin d'après-midi.

Le café de Suzanne.

Le café est très peuplé, c'est la veille des vacances, le dernier jour avant les départs. On boit beaucoup, quelques échanges, adresses, informations sur les routes, précisions météorologiques.

Jean est là, il discute avec Suzanne. Il essaye encore une fois de la convaincre de prendre du repos, de fermer, d'autant qu'il n'y aura plus personne. Suzanne refuse.

Lise arrive. Elle n'a pas dormi de la nuit, elle est partie sans même dire Bonsoir à Jean, très vite. Jean a rangé l'Atelier avec quelques jeunes.

Jean l'appelle, Lise va s'asseoir à côté de lui en silence.

Jean l'interroge du regard, mais continue avec Suzanne.

Lise écoute, morne.

Autour, le grand vieux café, la belle lumière. Atmosphère surchauffée, les jeunes surtout sont déchainés, les filles se montrent, remuent beaucoup, rêves de mers chaudes et de peau nue, sacs de couchage et camping, les magasiniers aussi sont gais, eux iront plutôt dans leurs familles, provinces diverses.

Alexandre a apporté un petit bouquet de fleurs pour Lise.

André raconte qu'il a loué une maison à la campagne, pas chère, malheureusement trop loin de la mer, mais enfin.

Sébastien est là, d'une élégance voyante, tout en blanc. On lui a déjà demandé plusieurs fois comment il avait fait pour travailler dans son costume impeccable, il a seulement haussé les épaules.

Quand Serge entre dans le café, il y a un moment de tension, tout le monde s'interrompt et se tourne vers lui.

Il reste un moment dans l'encadrement de la porte, il regarde la salle, ensuite il sourit, toutes les dents dehors, et il va s'asseoir à côté de Jean.

La salle reprend ses discussions, ses toasts, ses plaisanteries.

Bruits de fond, les chaises, les verres, brouhaha, quelques cris, des fous rires. Jean fait un sourire large à Serge et il parle encore un moment avec Suzanne.

Quand il s'arrête, il y a un moment de silence à leur table. Suzanne ne dit rien, elle a seulement secoué la tête, Lise ne dit rien non plus, elle garde les yeux baissés.

Serge se penche vers Jean, il sourit de nouveau et il dit :

— J'ai un jeu.

Il s'arrête, il frappe Jean à l'épaule, et il dit :

— J'ai un jeu pour toi.

Il fouille dans sa poche, il sort un carnet et un stylo, il arrache une feuille du carnet et il la met sur la table.

Il dit, il s'adresse toujours à Jean :

— C'est un jeu, tu sais, un test.

On me l'avait fait à moi, il y a longtemps, et ça m'est revenu, hier soir. Il faut trouver la bonne réponse. Un test, quoi, une épreuve, dit Serge en souriant. D'ailleurs, c'est le nom du jeu.

Ça s'appelle, Serge plisse les yeux en regardant Jean d'une façon que Lise, qui a levé les yeux, trouve déplaisante, ça s'appelle l'épreuve du passeur.

Jean écoute, il regarde Serge, il hoche la tête, et il dit :

— D'accord, fais voir. Ça m'intéresse, dit Jean.

Serge se tait pendant un moment, il a l'air de réfléchir. Ensuite il fait un grand geste, un geste de rassemblement et il dit à voix haute, très fort :

— Venez, venez tous. Plus on est nombreux, plus il y a de joueurs, mieux c'est.

Quelques jeunes s'approchent, on leur fait de la place, d'autres viennent, on met des tables bout à bout, les vieux viennent aussi, Alexandre et les magasiniers, Sébastien, André, finalement tout le café est là autour de Serge et de Jean.

— Bon, dit Serge, je vous explique.

En expliquant, il dessine.

— Là, c'est un fleuve. Sur cette rive, voyez, sur la rive droite, il y a une maison. Dans la maison habite un couple, le mari et la femme.

Bon.

De l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, il dessine, il y a une autre maison. Dans cette maison, l'amant de la femme.

Compris ?

Tous les jours, pendant que le mari est au travail, la

femme va retrouver son amant. Pour ça, elle traverse le pont, voyez, là.

Il dessine.

Mais, Serge fait une pause, théâtral, la femme doit absolument rentrer avant une certaine heure. Parce qu'après cette heure-là, un assassin vient se mettre sur le pont, et il tue tout ce qui traverse.

Compris ? répète encore Serge.

Tout le monde a compris.

Alors, continue Serge, un soir arrive ce qui devait arriver, n'est-ce pas, la femme reste trop tard. Pourquoi, on ne le dit pas, peut-être c'était particulièrement bien ce soir-là, enfin, on ne sait pas, mais voilà, l'heure est passée.

Que faire ?

Il y a bien une solution, dit Serge après un temps d'arrêt, il ménage ses effets, il tient bien son public. Il y a une solution : sur le fleuve, là, Serge dessine, il y a une petite barque avec un passeur. Le passeur veut bien faire passer n'importe qui, mais il faut le payer, très cher.

La femme va le voir et le supplie :

— Passeur, passeur, fais-moi passer, je n'ai pas d'argent avec moi, je te paierai demain, je te le jure.

Le passeur refuse.

C'est tout de suite, ou rien.

La femme retourne dans la maison de son amant et lui demande l'argent.

— Si je ne rentre pas, dit la femme, mon mari me tuera. Prête-moi l'argent.

— Pas question, dit l'amant.

En fait, Serge regarde les gens autour de la table, l'amant pense sans doute que cette situation avec le mari a assez duré, et il tient un moyen pour obliger la femme à rester avec lui.

Enfin, dit Serge, on peut penser ça.

La femme est désespérée.

Elle est persuadée que si elle ne rentre pas, son mari la tuera.

Elle cherche une solution.

Elle court à une maison voisine, ici, Serge fait le dessin, où habitent des amis de l'amant.

Elle leur explique la situation, leur demande de lui prêter l'argent pour le passeur. Mais les amis, ce sont d'abord les amis de l'amant, adoptent son point de vue à lui, et refusent eux aussi de prêter l'argent. « Tu n'as qu'à rester », disent-ils à la femme.

La femme, folle d'angoisse, retourne encore une fois voir le passeur. Il demeure inflexible.

Alors elle décide de risquer le tout pour le tout. Pour une fois peut-être, ce soir, l'assassin ne sera pas sur le pont.

Elle commence à traverser le pont.

L'assassin est là.

Il la tue.

Serge s'arrête. Moment de silence. Serge fait avec ses yeux le tour de la table et les pose, finalement, sur Jean.

— Il y a une seule question, dit Serge. C'est : Qui est le plus coupable ?

Il sourit en posant la question.

Autour de la table, dès qu'il a énoncé la question, des bruits confus, tout le monde parle en même temps, s'interroge, interroge le voisin, intervient de façon catégorique ou dubitative.

Serge continue de sourire mais Lise remarque qu'il est devenu blanc, plus blanc que la feuille sur laquelle il a dessiné le fleuve, les maisons, le pont, le bateau du passeur.

Jean ne dit rien, il regarde le dessin, concentré, les réponses fusent.

Beaucoup de femmes pensent que le plus coupable est le mari. Il est, après tout, à l'origine de toute la situation. S'il avait été un bon époux, s'il avait su garder sa femme, rien ne se serait produit.

D'autres, plutôt des hommes, en tiennent pour l'amant. Obliger une femme, la forcer, ça non. C'est de sa faute.

D'autres encore accusent le passeur. Un type qui ne marche que pour l'argent.

Certains proposent les amis. La pire chose, ne pas aider son prochain.

Une femme intervient, les yeux baissés, timide, elle pense que la plus coupable, c'est la femme elle-même. Elle parle d'autodestruction.

Suzanne, qui ne dit rien, approuve de la tête.

André n'arrive pas à se décider. Il dit que c'est très difficile, vraiment très difficile. Il hésite.

Sébastien reste en silence. Il attend.

Au bout d'un moment, Jean prend le papier de Serge, et son crayon, et il dit, il pointe le crayon :

— C'est le passeur le plus coupable.

Il entoure le bateau.

Tout le monde est coupable, dit Jean en regardant Serge et en souriant, mais c'est le passeur le plus coupable.

Et pourquoi ?

Parce que, dit Jean en regardant les visages tendus vers lui autour de la table, tout le monde l'écoute, parce qu'il est le seul qui n'est pas impliqué vraiment, par passion. Il est en dehors, contrairement aux autres, au mari, à l'amant, aux amis de l'amant, à la femme.

Et, dit Jean, comme il est en dehors, il aurait pu écouter la femme, comprendre qu'elle courait un vrai danger.

C'est le seul qui avait de la distance, dit Jean. C'est

lui le plus coupable.

Tout le monde a suivi attentivement. Murmures, approbation. Quelques-uns résistent.

Jean n'a pas regardé Serge, il a regardé les autres, maintenant il regarde Serge.

Serge n'est plus blanc, il est vert.

Il se balance sur sa chaise, vert.

Son air malade est tellement évident que, lorsque Jean se tourne vers lui et le regarde, il lui prend impulsivement le bras.

Serge s'arrête de se balancer.

Jean lui dit, Ça va ?

— Ça va, dit Serge.

Il a une voix bizarre, étranglée.

Subitement tout le monde se tait et regarde Serge.

— Non, dit Serge, ça ne va pas.

Il se met à hurler.

— Et l'assassin, hein ? Et l'assassin, sur le pont ? C'est pas lui le plus coupable ? C'est lui qui assassine et c'est pas lui le plus coupable ?

Je m'en doutais, Serge frappe la table, il martèle ses mots en frappant la table, je m'en doutais.

Il attrape Jean par la chemise, il le secoue, Jean se dégage, Serge continue à hurler :

— Tu n'es même pas foutu de voir ça.

L'assassin assassine et toi, tu ne vois rien. Tu ne vois pas ce qui se passe, tu ne vois pas qui fait quoi, tu ne vois rien, rien de rien.

On te dit que c'est un assassin, alors ça va de soi qu'il assassine, le mot t'aveugle, toujours les mots t'aveuglent, tu ne vois rien, Serge répète sans arrêt.

Jean est comme sonné. Il regarde la feuille de papier posée sur la table.

Ensuite il se ressaisit, il relève les yeux, il dit douce-

ment à Serge :

— Bon, d'accord.

Mais personne n'a pensé à l'assassin, il n'y a pas que moi.

Alors ?

Serge le regarde une seconde en silence, ensuite il recommence à hurler :

— Je m'en fous des autres.

Tu ne vois rien, tu ne vois rien, je te dis.

Il se lève, toujours hurlant, il renverse une table, il attrape une bouteille de bière, il la jette par terre, elle se casse, il repousse d'autres tables, des chaises, à coups de pieds, il recommence à hurler :

— C'est moi l'assassin, maintenant.

L'assassin, c'est moi.

Et toi, passeur de merde, il jette une autre bouteille par terre, tu ne m'as pas arrêté, tu ne m'arrêteras pas.

Il donne encore des coups de pieds dans des tables, il renverse une autre chaise, il s'en va, toujours hurlant, C'est moi l'assassin.

Quand il est dans la rue, Lise se lève d'un bond, elle court après lui.

Serge marche à grandes enjambées, Lise court derrière lui, le rejoint. Serge ne lui parle pas, il avance. Lise ne dit rien non plus.

Au bout d'un moment elle se rend compte que Serge prend la direction de l'appartement de Jean. Elle demande :

— Où tu vas ?

Serge ne répond pas, il continue d'avancer.

Après un temps il dit :

– Je vais chez lui.

Lise demande :

– Pourquoi ?

Serge dit, Comme ça.

Arrivés en bas de chez Jean, Serge sort ses clés de sa poche et, pour la première fois se tourne vers Lise. Il dit :

– J'ai un double.

Lise, d'un coup, est dans la terreur.

Sans penser, elle dit en ouvrant son sac :

– Moi aussi.

Elle montre la clé à Serge.

Serge se met à rire. Il regarde Lise avec ironie, pendant un très long moment. Après, il dit seulement :

– Peut-être.

Mais j'ai un double, moi.

Il pousse la porte de l'immeuble sans se retourner et monte les étages. Lise monte derrière lui. Arrivé à la porte de chez Jean, il regarde Lise, de nouveau il rit. Il dit :

– On y va ?

Lise reste en silence.

Après elle demande de nouveau :

– Pourquoi ?

Serge ne dit rien.

Il met la clé dans la serrure, il ouvre la porte, il entre.

Par-dessus son épaule, il dit à Lise :

– Si tu viens, tu viens.

Lise entre avec lui.

Une fois qu'ils sont entrés, Serge ferme la porte et tire le verrou. Il regarde Lise.

Elle reste debout contre la porte.

Il lui dit :

– Assieds-toi.

Tu as tout ton temps.

Il lui montre une chaise.

Lise s'assoit.

Serge fait le tour de l'appartement, il marche lentement, il regarde, il prend un livre, un autre, un disque, une cassette, il les repose. Il ne dit rien, de temps en temps, il siffle entre ses dents, Oui, oui, je connais, je connais. Il voit une photo de Lise sur la table de travail de Jean, il la prend, il la regarde, ensuite il la montre à Lise, il lui demande :

— Tu la veux ?

Lise secoue la tête.

Serge hausse les épaules et la repose. Il feuillette les papiers de Jean sur la table, il ouvre les tiroirs, les referme.

Lise, sur sa chaise, nouée.

Finalement Serge s'arrête, met les mains dans ses poches et dit :

— Bon.

Lise dit : Bon ?

Serge dit :

— J'ai dit : Bon.

Il s'approche de Lise, il lui parle presque sur le visage, il souffle :

— Tu dois penser, Pourquoi il dit : Bon. Il n'y a rien de bon dans tout ça.

Mais, Serge attrape les cheveux de Lise dans sa main, ensuite il ouvre la main, il les laisse, mais moi je dis : Bon.

Il se détourne de Lise et va à une armoire de Jean, une penderie. Il l'ouvre et regarde dedans.

Il la referme.

Il se regarde dans la glace, à côté de l'armoire. C'est une grande glace, on se voit en entier.

Serge se regarde dans la glace, il pivote sur lui-même, il se regarde de tous les côtés. Il rit.

Il se déshabille.

Il reste en T-shirt et en slip.

Il prend une chemise de Jean, il la met. Il prend aussi un pantalon, il le met aussi.

Il se regarde. Il regarde Lise.

Il les enlève, il les met sur une chaise. Il essaye une autre chemise, un autre pantalon, toutes les chemises, tous les pantalons, les pulls, les vestes, tout.

Il le fait lentement, avec méthode. A la fin, il remet ses vêtements à lui, il se tourne vers Lise, il la regarde dans les yeux et il dit :

— Je prends.

Lise le regarde, elle regarde le tas de vêtements. Elle arrive à murmurer :

— C'est pas à toi.

Serge dit :

— C'est à moi, je prends.

Il cherche une valise, il en trouve une grande, il jette les vêtements dedans, il ouvre la porte, il descend l'escalier. Lise se met à pleurer, hoquets convulsifs, elle se lève, elle referme la porte, elle descend après Serge.

Dans la rue, Serge marche en balançant la valise.

Il marche très vite.

Lise essaye de s'agripper à lui, il ne la regarde pas, il marche très vite, il sifflote.

Une fois il s'arrête, pose la valise par terre, se tourne vers Lise et lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Lise secoue la tête.

Serge hausse les épaules, il reprend la valise, il recommence à marcher.

Lise marche derrière lui.

Serge se dirige vers l'Atelier.

Arrivé devant l'Atelier, il a l'air de chercher quelque chose. Il regarde par-ci, par-là, il fait le tour.

Finalement il trouve. C'est, dans un tas de ferraille derrière l'Atelier, une barre de fer, épaisse.

Lise dit, Non.

Serge ne répond pas, il retourne à l'entrée, il dit en sortant les clés :

— Un autre double.

Il ouvre l'Atelier, il entre. Lise entre aussi, elle continue à dire, Non, non, Serge ne répond pas.

Il pose la valise et, calmement, se met à casser.

Il casse les chaises, une par une, les tables, le matériel.

Le projecteur est là, il le casse.

L'écran n'a pas été rangé, il le perce.

Il casse, grands gestes réguliers. Les disques, les meubles.

Lise le regarde, pétrifiée.

Quand Serge a fini, il pose la barre de fer et prend une cigarette. Il l'allume, tire une bouffée et dit :

— Bon.

Il sort ses clés, retire la clé de l'Atelier et la clé de l'appartement de Jean et les jette à côté de la barre de fer.

Il prend la valise, il s'en va.

Lise le suit.

Le printemps à nouveau. Un après-midi.

Le café de Suzanne est vide, les gens sont encore au travail. Suzanne est derrière son comptoir, elle lit le journal.

Elle s'est teint les cheveux, ils sont d'un blond tendre, réussi, mais elle a l'air trop vieille, défaite.

Le printemps commence juste, il fait frais. Joli ciel, pas un nuage.

Devant le café on entend une voix de femme, un peu rauque, Suzanne lève les yeux.

— Non, non, non, je t'ai dit non.

C'est une femme âgée, dans une robe moulante vert pomme. Ses cheveux blancs sont noués en queue de cheval. Elle parle à son chien.

Suzanne la regarde, ensuite elle retourne à son journal.

Deux hommes entrent dans le café, un vieux, il est déjà ivre, il a une fleur à la boutonnière, et un jeune homme, c'est sûrement son fils.

Le père commande deux ricards.

Pendant que Suzanne sert les ricards, quelqu'un entre dans le café et dit :

— Bonjour.

Suzanne sursaute. C'est Lise.

Elle fait le tour du comptoir, elle prend Lise dans ses bras, elle la serre à l'étouffer.

Lise se met à pleurer.

Suzanne la serre plus fort.

Au bout d'un moment Lise arrête de pleurer, elles s'assoient toutes les deux à une table. Suzanne tient la main de Lise.

Elles ne disent rien pendant un long moment.

Les deux hommes les ont regardées, mi-ironiques, mi-attendris, ils ont payé, ils sont partis.

Suzanne dit à Lise :

— Il a tout reconstruit.

Tu verras, c'est encore mieux qu'avant.

Elle s'interrompt.

Elle caresse la joue de Lise. Après elle dit :

— Il ne vous en a pas voulu, enfin, à peine.

Il passait son temps à me dire :

« Je ne comprends pas, Je ne comprends pas. »

Il me parlait beaucoup, beaucoup.

Il était tellement fatigué, ajoute Suzanne, comme s'il y avait un rapport.

Lise ne dit rien.

Ensuite elle murmure :

— J'aurais préféré qu'il se soit fâché.

Une fois, Lise regarde Suzanne, Anais me l'avait fait remarquer, elle m'avait dit : « Jean ne se fâche jamais, je

me méfie. »

A son tour Suzanne ne dit rien.

Après elle dit :

— Elle n'est pas revenue.

Lise embrasse Suzanne.

Toutes les deux regardent dehors le métro aérien qui passe.

Lise dit :

— Pendant un temps on a habité dans une roulotte.

Une roulotte, au milieu d'un champ.

On l'avait trouvée. Il n'y avait personne dedans. On y a habité.

Elle regarde par la fenêtre. La lumière est vive. Soleil froid, beau bleu.

— On a fait des petits boulots, reprend Lise.

Une fois, j'ai travaillé à côté d'un type, un drôle de garçon. Il avait la peau noire, les cheveux lisses, il venait d'un autre pays. Il m'expliquait tout le temps qu'il était marié. Je n'ai jamais su si sa femme était avec lui ou si elle était restée, là-bas.

Elle s'interrompt.

Suzanne attend la suite.

Il y en avait un autre, dit Lise, qui voulait être boxeur. Être boxeur et faire travailler les femmes.

Elle rit.

Il avait une petite moustache, il était assez beau.

Elle fait un geste sur sa lèvre supérieure, pour indiquer la moustache.

Elle hausse les épaules.

Il y avait une femme un peu vieille, pas tellement, qui travaillait depuis des années à la même place. Elle ne voulait pas d'enfants, et son mari non plus. A Noël, ils se faisaient des tas de cadeaux, des cadeaux chers, elle prenait des photos. Elle me les a montrées.

Elle s'interrompt encore.

Une toute jeune, elle s'appelait Maïté.

Elle était blonde, très jolie, une vraie sculpture. Tous les jours elle se levait une heure plus tôt pour se maquiller, des crèmes, des pommades, et tous les jours elle avait une robe différente. Elle m'a expliqué qu'elle travaillait très tard le soir, elle reprenait des vieilles choses, elle recoupaît.

Mais elle ne sortait jamais, avec personne. Les types de la boîte auraient bien voulu, mais elle, non. C'était seulement pour elle qu'elle faisait tout ça, pour elle-même.

Lise continue. Elle raconte des histoires et des histoires.

Suzanne écoute, elle n'arrive pas à suivre, Lise passe d'une chose à une autre avec la même intensité étrange, retenue.

Suzanne se sent mal à l'aise.

Lise n'est pas, lui semble-t-il, présente dans ce qu'elle dit, ou plutôt elle est là et en même temps elle est loin, loin.

Récits, histoires. Lise continue.

Maintenant Lise parle d'une scène qu'elle a vue tout à l'heure, juste avant de venir.

— C'étaient deux hommes, à une table, dans un bistrot. J'étais assise derrière, j'entendais tout.

Ils parlaient affaires. Une histoire de millions. L'un était chinois, je crois. Ils n'étaient pas rasés, ils étaient sales, mal habillés.

« Si vous pouvez trouver vingt millions, disait l'un, moi j'en trouve quatre, mettons cinq, on ouvre un restaurant.

C'est un bon truc, un restaurant. »

« Ou un magasin, disait l'autre, le Chinois. On vendrait des choses. »

« Oui, c'est ça, un magasin, reprenait le premier. On

vendrait des choses. »

Ensuite il disait :

« J'ai une fille, elle a seize ans. Elle ne veut plus aller à l'école. »

L'autre disait :

« Bon. Il faut que j'aille voir ma femme. Je ne l'ai pas vue depuis six mois. »

Suzanne met la main sur la main de Lise. Elle dit :

— Je ne comprends rien.

Lise dit, elle a un air figé :

— Moi non plus je ne comprenais rien.

Après, dit Lise, je me suis dit qu'ils venaient de l'hôpital, à côté.

Toutes ces histoires d'affaires, l'argent, tout — ils utilisaient les mots, mais c'était comme ça, pour rien.

Ils n'y croyaient pas, ni aux affaires, ni à l'argent, ni au reste.

Lise regarde autour d'elle, la salle, les grandes glaces.

Ensuite elle regarde Suzanne, elle dit :

— C'était affreux.

Suzanne est inquiète. Quelque chose dans le ton de Lise. Et ce regard, figé.

Elle dit, sans réfléchir :

— Anais, à la fin, elle croyait trop.

— C'est vrai, dit Lise. Elle a l'air soulagée.

Au bout d'un moment Suzanne demande :

— Et Serge ?

— Serge, dit Lise. Après elle se tait.

Serge, elle reprend. Un jour il est parti, c'est tout.

Elle se tait de nouveau. Ensuite :

— Il ne parlait pas. Jamais.

Moi, je voulais qu'il parle. Mais il ne parlait pas.

Lise regarde Suzanne, elle se passe la main dans les cheveux, elle dit lentement, avec précaution :

— Peut-être, au fond, je ne voulais pas qu'il parle.

Peut-être, ajoute Lise, je pensais que ça suffisait.

Suzanne hausse les sourcils, elle dit :

— Suffisait, quoi ? Qu'est-ce qui suffisait ?

Lise regarde ses mains, posées à plat sur la table, ensuite elle regarde dehors.

Elle dit avec difficulté :

— Qu'il soit désespéré. Peut-être je pensais que c'était suffisant.

Suzanne a l'impression d'avoir reçu un coup. Elle reste en silence. Après un temps, elle demande :

— Mais enfin, suffisant à quoi ?

Lise continue à regarder dehors, elle ne dit rien.

Ensuite, Lise regarde Suzanne de nouveau, elle dit :

— Tu te souviens, une fois tu m'as parlé de Sébastien. Tu m'as dit qu'il était un pantin, une marionnette.

Elle s'arrête. Subitement, elle est toute rouge. Après elle dit :

— Jean est devenu comme ça.

Suzanne est choquée. Elle dit :

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Lise hausse les épaules. Ensuite elle dit d'une voix plate :

— Je peux le dire et je le dis.

De nouveau elle regarde par la fenêtre, Suzanne a le sentiment qu'elle s'éloigne encore davantage, qu'elle se dissout, qu'elle se fond dans la lumière de l'après-midi, dehors.

Après un moment, Lise dit, elle regarde Suzanne :

— Il y a des gens qui parlent comme une banlieue.

— Quoi, dit Suzanne, surprise.

Lise se retourne vers la fenêtre, elle dit :

— Oui, une banlieue. Ça se déroule, ça se déroule, Lise fait un geste, et c'est vide. De temps en temps, autre

geste, un poteau indicateur, un réverbère. Des grandes allées, des immeubles modernes. Des petits pavillons, aussi, à l'ancienne. Lise secoue la tête. On trouve tout. Des supermarchés, les produits essentiels, les choses de base et le luxe, aussi. Mais ça ne veut rien dire. C'est vide.

Elles restent toutes les deux en silence, regardant dehors la lumière qui change.

Suzanne est brutalement envahie par une image, Serge est là, devant elles deux, il est très grand, plus grand que nature, en fait un géant, et il a des cheveux longs, ondulés et longs. Il est imposant, massif, et en même temps, Suzanne le voit, son corps est troué, plein de trous. Il tend le bras, la main, Suzanne, horrifiée, a l'impression d'un ralenti, et il attrape Lise, il l'entraîne, il l'enfonce à l'intérieur de lui-même, dans un de ses propres trous.

Suzanne secoue la tête, elle chasse l'image.

— Écoute, dit Suzanne en mettant la main sur l'épaule de Lise. Avant que tout le monde n'arrive, elle montre l'heure, tu ne veux pas aller voir Jean ? Je sais qu'en ce moment il est à l'Atelier, il doit être seul.

Lise se lève, elle dit, Oui, oui.

Quand Lise arrive à l'Atelier et qu'elle voit Jean, il est assis à une grande table à tréteaux penché sur des feuilles de toutes les couleurs, elle court, elle se précipite dans ses bras.

— Lise, dit Jean.

Il la soulève, il tourne avec elle, il l'embrasse, les cheveux, le visage, il répète Lise, Lise.

— Jean, dit Lise. Je suis tellement contente.

Ils vont tout de suite chez Jean.

Dès que la porte est fermée, Jean commence à déshabiller Lise. Il la déshabille lentement, la veste, le chemisier, la jupe, les bas, le slip, et il embrasse chaque partie qu'il met à nu.

A genoux, il embrasse les jambes, il remonte, il embrasse le sexe, il s'y arrête, longtemps, ensuite le ventre, le nombril, il continue.

Lise, heureuse, le regarde faire.

Elle lui caresse la tête, elle défait sa chemise, ils roulent sur le lit.

Jean se déshabille, vite, ensuite il prend tout son temps.

Il caresse Lise partout, de haut en bas, toute la peau, le visage, les cheveux, la poitrine, la pointe des seins.

Il caresse, il dit des mots d'amour.

Lise le touche seulement. Du bout des doigts, elle touche. Elle effleure.

Jean prend la main de Lise, il l'embrasse, ensuite il la met sur son sexe à lui. Lise ferme la main autour de la verge. Elle soupire.

Jean prend la bouche de Lise avec la sienne, il allonge son corps sur le corps de Lise et très doucement il entre.

Après, tous les deux exténués, restent enlacés en silence.

Au bout d'un moment Jean dit, il tient la tête de Lise entre ses mains, il la regarde dans les yeux :

— Et Serge ?

Lise secoue la tête. Elle dit :

— Avec Serge il n'y a rien eu.

Jean insiste, dubitatif :

— C'est vrai ?

Lise dit :

— Oui.

Elle dit et ne dit pas la vérité. Bien sûr, elle a fait l'amour avec Serge, c'était, sans doute, inévitable. Mais Lise n'a jamais pu se dire, J'ai fait, je fais, l'amour avec Serge.

Serge n'y pensait pas, voilà. Il le faisait, oui, mais il

n'y pensait pas. Ni avant, ni pendant, ni après.

Lise avait d'abord cru qu'il ne la trouvait pas à son goût, désirable. Mais peu à peu elle avait compris quelque chose qui l'avait, au cours de cette période, effrayée plus que tout. Serge ne pensait pas non plus à son corps à lui, dans l'amour. Il faisait ce qu'il avait à faire, il éprouvait même, Lise l'entendait, du plaisir.

Mais il n'y pensait pas.

Il ne pensait absolument pas à ça. Ni au sexe de Lise, ni au sien.

Et quand elle l'avait compris, Lise avait eu peur, vraiment peur.

Mais de cela, elle ne parle pas à Jean.

Et Jean, pendant l'absence de Lise ?

Malade, dit Jean. Malade de jalousie.

Tout ce qu'il a imaginé, dans le détail, il lui dit.

Il a été obsédé, complètement.

Bien sûr, Jean le dit, il a aussi repensé à Serge, à la dégradation progressive de leur amitié. Mais, avoue Jean, c'était confus, et triste.

Il s'est accusé, aussi, certainement.

— Mais quand même, dit Jean, ce n'était pas une raison pour faire ça.

Non, il le répète, ce n'était pas une raison.

— Enfin, dit Jean en souriant, j'ai survécu. Je crois, il serre Lise très fort, je crois que j'ai été sauvé par mon activité, par tout ce que j'ai fait.

Il raconte à Lise la reconstruction de l'Atelier, ce qui a été accompli pendant ce temps, les programmes, les projets en cours, les possibilités.

Récemment il a aidé un groupe qui montait une pièce dans le quartier, dans la vieille usine désaffectée transformée en théâtre. Décor sublime, pièce nulle, dit Jean en rigolant.

Il parle des jeunes, il donne des nouvelles.

— André, Sébastien ? demande Lise.

— Pareils, pareils, dit Jean. Ils ne changeront jamais.

Lise fait une grimace. Jean lui pose un baiser sur la bouche.

Jean continue, il est joyeux, joyeux, il caresse Lise en racontant, il fait des plaisanteries, il est drôle, sérieux aussi.

Lise écoute. Elle écoute de toutes ses forces.

Pendant qu'elle écoute, elle sent venir la chose qu'elle redoutait, elle sait, dès que la chose approche, qu'elle la redoutait, c'est un voile, un drap glacé qui lui tombe dessus, qui la recouvre, qui l'enveloppe, et elle ne veut pas, elle ne veut pas, elle écoute de toutes ses forces pour le repousser.

Elle voudrait se raccrocher à Jean.

Elle n'arrive pas.

Au contraire, plus Jean parle, plus tout, la pièce, leurs corps, ce qu'il dit, tout, semble à Lise irréel.

Brusquement elle se met à pleurer.

— Pourquoi tu pleures, demande Jean, il l'enlace.

Elle se dégage, elle continue de pleurer.

— Je pleure pour rien, dit Lise. Je pleure sur toi. Sur rien.

Chapitre 1	9
Chapitre 2	35
Chapitre 3	47
Chapitre 4	65
Chapitre 5	81
Chapitre 6	95
Chapitre 7	115
Chapitre 8	131
Chapitre 9	163
Chapitre 10	175

Achévé d'imprimer le 10 juin 1988
dans les ateliers de Normandie Impression S.A.
à Alençon (Orne)
N° imprimeur : 880728
N° éditeur : 1140
Dépôt légal : juin 1988

Un quartier, deux amis, Serge et Jean. Serge travaille dans une petite usine, Jean s'occupe d'un lieu culturel, l'Atelier. Deux jeunes femmes, Anaïs et Lise. Anaïs se prostitue, Lise donne des cours de formation permanente. Serge, Jean, Anaïs et Lise s'aiment et se désirent, ils font en même temps l'apprentissage de la brutalité du réel, des limites de l'amitié, et du pouvoir parfois bon, parfois destructeur, des mots. A travers leurs passions et leurs déchirements, à travers leurs relations avec Suzanne, la patronne de café, Alexandre, le magasinier, Monsieur André, Sébastien, ils se confrontent au monde, y prennent part, et butent sur une interrogation simple et ravageante : qui s'en sort et à quel prix.



Couverture : « L'épreuve du passeur »
de Pablo Reinoso
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-134-X
F10134-88-9

74 F